

Les gallinazos de Jamundí (voy. p. 276). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS ¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE CALI A POPAYAN (CAUCA).

La grande vallée du Cauca; aspect pittoresque. — La fourmi portefaix. — Le pont de Jamundi; inondations; les singes rouges. — Jamundi; les combats de gallinazos; l'excommunication majeure. — Les potreros et les bambous. — Hacienda de Corinto; une distillerie caucanienne. — Les marécages de Cañitas. — Paso de la Balsa. — Les femmes du haut Cauca. — Buénosairès; l'alcade et le passeport. — Digression topographique. — Une journée néfaste: moment critique au rio Ovéjas; la maison du paséro d'Aganché; nuit de misère. — El Hatico, paysages. — Piendamó. — Le quinquina de Pitayó. — Les rios Cajibío et Cofré. — Arrivée à Popayan, la cité savante.

Depuis que nous avons franchi la ligne de faite de la Cordillère centrale de la Nouvelle-Grenade par le passage du Quindío, trois cent cinquante kilomètres ont été parcourus, sur lesquels cent quatre-vingts en remontant le cours du Cauca et sa fertile vallée. Des neiges éternelles du Tolima, les flancs boisés des Andes nous ont d'abord conduits à l'altitude de Cartago (neuf cent quatre-vingt-neuf mètres), inférieure de quarante-deux mètres seulement à celle de Cali, notre dernière étape. Cette faible pente, qui dépasse à peine vingt-trois centimètres par kilomètre, donne l'explication naturelle du régime des eaux au milieu desquelles notre caravane s'est souvent débattue: *cienagas* ou petits lacs communicants, forêts inondées, prairies submergées, jungles marécageuses, bourniers et fondrières. Nous verrons ces formations aquatiques

se prolonger quelque temps encore, puis disparaître et céder la place à la région si extraordinaire du haut Cauca et de ses affluents supérieurs.

Une dernière fois, contemplons la magnifique vallée (*hoya*) où le fleuve répand annuellement son fertile limon. Au lieu de se rétrécir graduellement, elle s'étale dans toute son ampleur et présente à nos yeux cet aspect plantureux qui l'avait fait surnommer par Humboldt un « paradis terrestre ». Si l'on se place sur une des collines qui bordent la vallée, depuis Cartago jusqu'à Cali, le coup d'œil de cette vaste plaine enserrée par deux cordons de hautes montagnes saisit fortement le spectateur. Sur les tapis de graminées où bondissent en liberté les troupeaux confiés aux soins des *vaqueros*, se détachent des bosquets d'arbres grandioses, ornés de vives couleurs, variés par les silhouettes légères des palmiers isolés ou groupés. Entre ces oasis de feuillage et de fleurs, les longues savanes, au ton vert pâle, se glissent dans toutes

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 99, 113 et 129.

les directions. Ça et là des colonnes de fumée indiquent les places où brûle la forêt pour les défrichements nouveaux (*desmonte* ou *quema*) ; les gerbes plumeuses des bambous signalent les parties plus humides, et sur les premiers contreforts des montagnes, la teinte jaune des pajonalès marque les points où l'homme a réservé des pâturages secs pour le bétail, après les pluies. Ce paysage fuit et s'estompe insensiblement dans la brume, s'enveloppe de ces tons violâtres, tendres et vaporeux qui prêtent un si grand charme aux scènes des Andes, et disparaît enfin pour se confondre avec l'azur du ciel.

Nous avons laissé, le 11 avril 1876, au sortir de Cali, nos amis Cordoba et Valencia tourner bride à « l'arbre des adieux », près de los Cristalès, et nous piquons des deux vers le sud, Fritz et moi, autant pour chasser de tristes pensées que pour gagner du terrain dans la direction de Popayan, pendant que nos gens et nos mules de charge avangent à petites journées en ménageant leurs forces à peine renaissantes.

Le chemin, taillé dans les terres noires, sorte d'humus profond, d'apparence tourbeuse, qui rappelle les *tchernozèmes* du sud de la Russie, court d'abord droit et large, entre deux fossés dont les déblais ont servi à relever le sol. Mais cet état cesse bientôt, et l'on se trouve au milieu de pâturages où serpentent en liberté les sentiers pratiqués par le bon plaisir des mules.

Près de la hacienda de San Fernando, je retrouve ce beau Rocou à fleurs roses (*Bixa orellana* var. *rosea*) déjà rencontré à Ibagué et qui ferait une splendide parure pour nos serres. Au rio Méléndez, où nous arrivons à deux heures, l'altitude est de mille quarante-six mètres. Un peu plus loin, au rio de la Véga, le thermomètre marque trente-quatre degrés. Sur les buissons court une charmante cucurbitacée, dont les fruits verts marbrés de blanc, nommés là-bas *calabaza de culebra* (coloquinte de serpent), sont d'un effet très ornemental. C'est en cueillant quelques-uns de ces fruits qu'un spectacle curieux attire mon attention. Il n'est pas nouveau pour moi, mais il ne m'a pas encore offert une scène si mouvementée. Au pied d'un calliandra couvert de ses houppes rosées, se développe la plus étonnante des processions. C'est la fourmi portefaix (*hormiga arriera*) qui fournit les acteurs. Ils se pressent en longues files, chacun d'eux tenant verticalement, entre ses mandibules, un morceau de feuille verte admirablement découpée en rond ; ces fardeaux, dix ou vingt fois plus gros que les porteurs, sont transportés sans relâche dans les galeries souterraines de la fourmilière, et destinés à un usage inconnu, jusqu'à ce qu'un nouvel Huber pénètre ces arcanes mystérieux et dévoile au monde savant les derniers secrets de cette république modèle.

Le terrain, qui s'était quelque peu relevé, redescend vers le lit d'une petite rivière, le rio de Jamundi, qui vient de déborder et ravage la plaine. Il s'agit de trouver le passage, et ce n'est pas chose fa-

cile. Tout a disparu sous les eaux. Mais à l'inspection de la végétation environnante, je reconnais les bords de la rivière, dans les ingas, les sagittaires, les gynériums, les dieffenbachias, les héliconias qui en forment le cadre touffu. Le chemin de la rive droite du Cauca, qui vient de Zelandia et traverse le fleuve au Paso Sifuenté, franchit près d'ici le rio Jamundi, sur un pont élégant que nous découvrons enfin au milieu d'énormes touffes de bambous de vingt mètres de haut. Sur leurs rameaux flexibles, de grands singes d'un roux brillant, que mon péon appelle *monos colorados* et qui appartiennent au *Stentor chrysurus* des zoologistes, nous regardent familièrement passer, à dix pas, en faisant des grimaces. Leurs couleurs sont très brillantes ; ils ont le dos roux éclatant, la queue orangée, le ventre pelé, la barbe courte, le museau noir, et la queue prenante comme toutes les espèces du genre (voy. p. 277).

A peine avons-nous traversé ce pont branlant, à demi couvert et secoué violemment par les eaux furieuses, que des bœufs, échappés de quelque pâturage également submergé, s'élancent sur notre chemin, se bousculent sur les revers des fossés, au risque de nous piétiner dans leur course folle, et se précipitent sur le pont de bambous, qu'ils brisent en un instant comme un fêtu en nous coupant toute retraite.

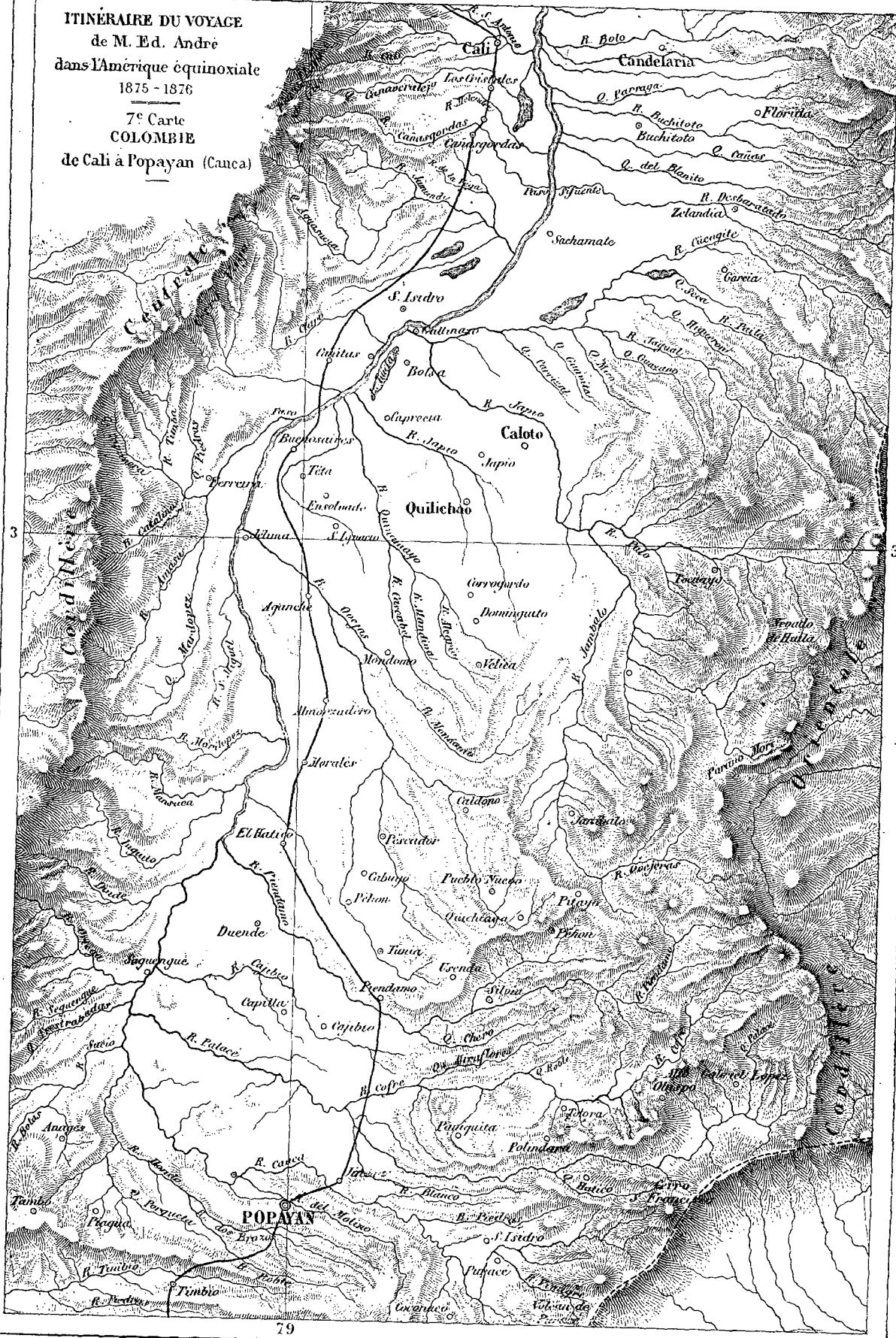
Le moment deviendrait critique, si, devant nous, des monticules couverts de grands arbres sur lesquels pendent les panicules blanches et odorantes d'un grand *Epidendrum* ne nous offraient des refuges, d'où nous gagnons le sol consistant et bientôt le village de Jamundi, où nous arrivons à cinq heures du soir.

Jamundi, dont je trouve l'altitude égale à mille vingt-quatre mètres, est inférieur au niveau moyen du Cauca sous cette latitude, et la région plate qui l'entoure, fertile et saine sur quelques éminences voisines, est plate, submersible et malsaine sur une grande étendue. Le district contient environ deux mille deux cents habitants, épars sur une grande étendue de terrain. On y cultive la canne à sucre, le cacao, le bananier, et de nombreux troupeaux errent en demi-liberté dans la plaine.

Au moment où nous entrons dans le village, un de ces couchers de soleil qu'on ne se lasse jamais d'admirer dans les Andes incendiait autour de nous la vallée et ses dômes de *palmas reales*¹, baignant d'une poudre d'or les crêtes des montagnes et creusant au centre des gros nuages une suite d'antres cyclopiens du plus merveilleux aspect. Comme contraste avec cette magnificence, Jamundi nous offrait un désert. Sur la place publique ornée d'un grand ceiba, et qui pouvait lutter en dimensions avec la place de la Concorde, trois chiens pelés et une demi-douzaine de

1. Dans cette partie du Cauca, le *palma real* ou *Cocos butyracea* couvre de grandes étendues de bois d'un effet majestueux. On le nomme aussi à Jamundi *palma de puerco*, et son fruit (*co-rozo*) sert à nourrir les porcs et à faire un beurre très estimé.

ITINERAIRE DU VOYAGE
 de M. Ed. André
 dans l'Amérique équinoxiale
 1875 - 1876
 7^e Carte
 COLOMBIE
 de Cali à Popayan (Cauca)



porcs noirâtres fouillaient de rares immondices, sans inquiéter une troupe de vautours *gallinazos* occupés à se disputer une charogne informe. Près de là, un indigène, armé de son machété, s'escrimait vigoureusement contre un superbe exemplaire de palma real et le taillait en pièces, prétendant que cet arbre attirait la foudre et que son devoir était de protéger sa maison (voy. p. 273). Je mesurai une des feuilles de ce bel arbre, qui eût fait la fortune d'un jardin botanique européen; elle avait douze mètres de long et cent paires de divisions latérales, d'un vert foncé dessus, glauques en dessous.

On m'avait dit à Cali de chercher, en arrivant à Jamundi, la case du nommé Lorenzo Véga. Je la trouvai sans peine, mais le patron était absent, et la señora Véga ne mit qu'un médiocre empressement à nous restaurer et à nous loger. Pendant que le *sancochò* cuisait, je me rendis à l'église, où les instructions de la semaine sainte attireraient les fidèles.

Sur la porte était affiché l'avis (*edicto*) suivant, qui causait une grande émotion dans le *pueblo* : « Le docteur Carlos Bermudez, évêque de Popayan, prononce l'excommunication majeure contre José Santos Cirio Silva, qui a escaladé l'église et a volé la custode où était placée la Très Sainte Majesté. Que tous les fidèles s'abstiennent d'aucun rapport avec le susdit et prient Dieu pour sa pauvre âme¹. »

Depuis notre arrivée en Colombie, deux fois déjà nous avons constaté de semblables sacrilèges, et il ne paraît pas que les foudres épiscopales aient réussi jusqu'à présent à éloigner les mains coupables.

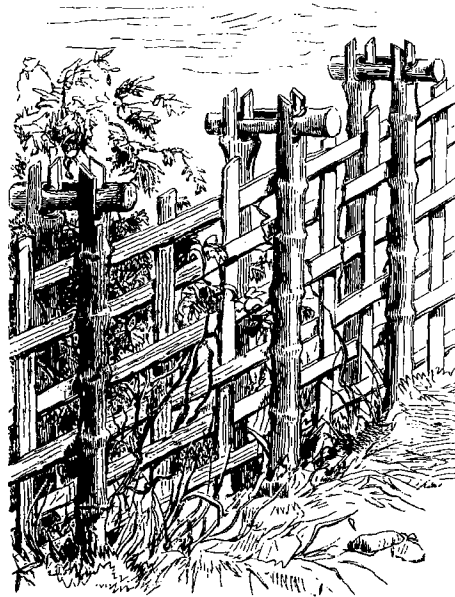
Le souper absorbé et la nuit passée sur la peau de bœuf traditionnelle, je repris, le lendemain matin à sept heures, ma route vers le sud. La plaine de Jamundi étendit quelque temps encore l'uniformité de ses pâturages, çà et là relevés par des bouquets de bois au-dessus desquels s'élançaient les frondes superbes du palmier royal; puis commença une série de petites collines ou lomas d'argile rouge, rose ou jaune, parfois même d'un ton sanguin, couvertes presque uniformément d'un joli arbuste à fleurs blanches et à baies vertes comestibles, le *madroño*. Cette plante est une mélastomacée; elle constitue la végétation dominante de cette région, avec de grandes

1. « El ha robado la custodia en que estaba colocada la Majestad Sacramentada. Excomunicacion mayor. Que todos los fieles retiren todo trato y comunicacion con dicho y ruegen a Dios por su pobre alma. »

araliacées (*Oropanax*) à feuilles pédatiformes dorées à la face inférieure et des puyas épineux, aux fleurs teintées de vert-de-gris. Sur le bord du chemin, qui serpente au hasard sur les lomas, les potreros ou enclos du bétail sont entourés de palissades en bambous dont la disposition me frappa. Au lieu d'être attachés ensemble par des lianes (*bejucos*) l'assemblage des potelets et des planches de bambou entrelacées horizontalement s'effectue au moyen de morceaux taillés comme l'indique le croquis ci joint. Cette disposition est à la fois élégante et rationnelle, et je la recommande aux agriculteurs dans tous les endroits où le bambou peut être cultivé avantageusement pour son produit¹.

Près de là se trouve la hacienda du général Trujillo, un nom mêlé de près aux événements politiques des dernières années en Colombie. On y cultive la canne à sucre sur une assez grande échelle. Une des exploitations voisines, propriété de M. Bartolomé Fernandez, la hacienda de Corinto, me donna l'étonnant spectacle d'une distillerie en pleine Cordillère. Comment a-t-on amené là les alambics, fourneaux, jarres, machines diverses nécessaires à la distillation, c'est un problème resté pour moi insoluble. Toujours est-il que M. Fernandez me montra le fonctionnement de ses appareils, qui fournissent quotidiennement jusqu'à quinze arrobes (187 kilog. 500 gr.) d'alcool à vingt-quatre degrés.

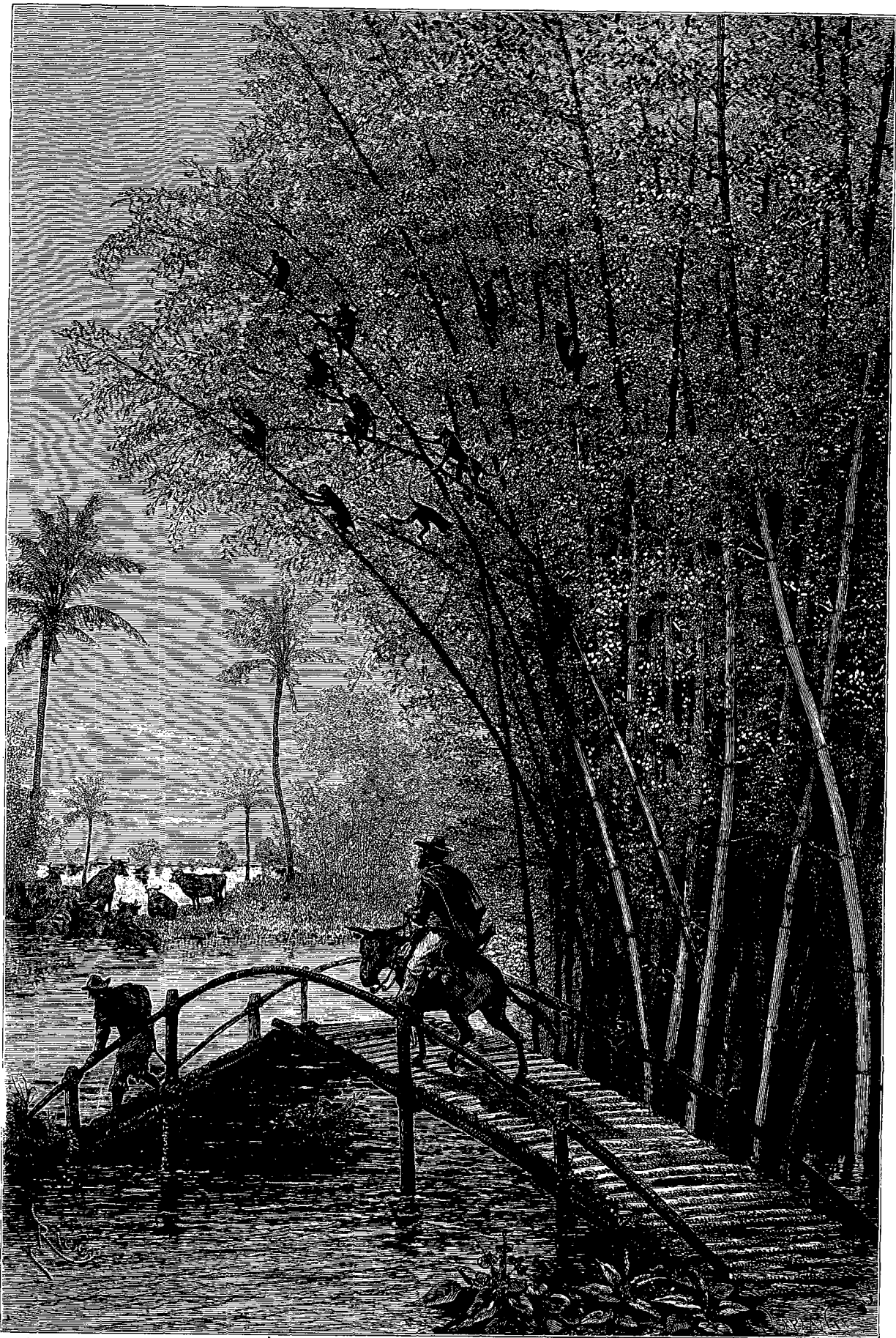
Le rio Claro et quelques autres ruisseaux sont bientôt franchis. Nous voici à Cañitas (douze cent cinquante-six mètres), puis de nouveau descendus dans la vallée qui s'étend jusqu'au lit



Détail d'une clôture en bambous. — D'après un croquis de M. André.

même du Cauca. A la végétation courte et graminée des lomas succède l'épaisse frondaison de la plaine inondée. Pendant plusieurs heures, nous errons à travers des marécages inextricables, où de grands jussieus à feuilles de saule, des mélastomes violets, des bambous, des arundinacées variées et des fougères aquatiques nous enveloppent de toutes parts. Cent fois nous sommes emboîlés. Il faut s'entre-appeler sans cesse pour ne pas se perdre dans les fourrés; l'eau nous monte souvent aux épaules et les pauvres mules disparaissent jusqu'aux naseaux. Enfin, quelques monticules émer-

1. Dans le midi de la France, la culture industrielle du bambou peut se faire avec le plus grand succès. Nul bois n'est plus léger, plus durable, plus solide, meilleur pour la construction. J'ai vu dernièrement chez M. Mazel, à Montsauve (Gard), sur les bords du Gardon, des bambous plantés par milliers, hauts de dix à quinze mètres, gros comme le bras, et donnant déjà à leur propriétaire des produits très rémunérateurs.



Le pont de Jamundi et les singes rouges pendant l'inondation (voy. p. 274). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

gent, nous aident à retrouver la trace perdue et à nous dégager des affreux *pantanos* où nous avons failli rester (voy. p. 279).

Quelques lacets à mi-côte sur les lomas conduisent au chemin de niveau qui aboutit au *paso de la balsa* du Cauca. La balsa, sorte de bac qui met en communication les deux rives pour atteindre Buénosaires, est un grand bateau plat qui vient d'être brisé au moment où j'arrive. On se contentera de traverser en canoa; les mules passeront à la nage. Mais rien ne va vite en ce pays : plus de deux heures s'écoulent pendant que le passeur fait ses préparatifs. Il faut l'attendre sous un soleil de plomb, en cherchant une ombre rare au milieu des *Costus* aux inflorescences ovoïdes, des *Phrynium* aux feuilles argentées, plaisir qui compense à peine les mille piqûres des moustiques et la perspective d'autres mésaventures semblables.

Le débarquement opéré, il semble qu'on soit transporté dans une tout autre région. La rive gauche du Cauca était plane, celle-ci est abrupte; les forêts inondées sont remplacées par des falaises de sable et de rochers entre lesquelles serpente un sentier en zigzag. Des femmes étrangement costumées descendent sur la rive et rappellent plutôt les compagnes des fellahs du Nil que le beau sexe du Cauca. Au lieu de la chemise ouverte, du petit chapeau de paille et du châle drapé sur l'épaule, elles s'enveloppent d'un grand pagne de drap grossier, nommé *bayeta de Castilla*, de couleur gros bleu, drapé obliquement autour des reins. Presque toutes sont de sang indien mêlé de nègre, ainsi qu'en témoignent leur torse long, renversé en arrière, leurs membres grêles et la conformation particulière de leur poitrine déjetée. La plupart étaient occupées autrefois, soit à Caloto, soit à Quilichao, à l'exploitation de mines d'or aujourd'hui abandonnées. Leur langage est particulier; un zélement enfantin et l'annulation des *r*, comme les *incroyables* du Directoire, leur fait dire, par exemple : *Zidro, venga poaca*, pour *Isidro, venga por aca*. Lorsqu'elles descendent au Cauca pour chercher de l'eau, leur urne de terre sur la tête, ces singulières créatures forment de pittoresques tableaux dignes de tenter le crayon de l'artiste (voy. p. 281).

Après le passage de la balsa, commence véritablement la région du haut Cauca. Désormais, depuis la cote onze cents mètres, nous allons monter rapidement vers les sommets où les trois Cordillères néo-grenadines s'anastomosent avec le monstrueux et sublime désordre des volcans de l'Équateur. Cent kilomètres, tout au plus, du cours du Cauca nous séparent de Popayan, où nous retrouverons ce fleuve coulant à dix-sept cents mètres d'altitude, c'est-à-dire avec une moyenne de courant qui n'est plus de vingt-trois centimètres par kilomètre, comme de Cali à Cartago, mais bien de six mètres cinquante. La vallée est brusquement rétrécie par la muraille qui l'enserme dans ses replis d'argile rouge mêlée de cailloux roulés. Le Cauca bouillonne ainsi, profondément encaissé entre ses rives

sinueuses, jusqu'à ce qu'il s'épanouisse, après le troisième degré de latitude nord, dans la belle et large plaine qu'il parcourt de ses eaux calmes, jusque dans l'État d'Antioquia, au Salto de Juan Garcia.

A peu de distance, se trouve la petite ville de Caloto, dans une région chaude dont la température moyenne annuelle est de + 23°, ce qui justifie l'altitude de mille dix mètres. Comme Quilichao, sa voisine, Caloto fut fondée en 1543 par Béalcazar.

L'histoire de Caloto contient des particularités curieuses, et la légende même s'est exercée sur son compte. Bâtie d'abord sur une éminence, par les soins du capitaine Juan Moréno, la première ville reçut le nom de Nuéva Ségovia, qui fut bientôt changé pour celui de Caloto. Mais une partie notable des habitants, fatigués des ascensions perpétuelles auxquelles ils étaient condamnés pour gagner leur demeure lorsqu'ils venaient de la plaine, transportèrent leurs pénates plus bas. De là une ville haute et une ville basse, connues sous les noms de Calotoarriba et Calotoabajo.

Les épreuves ne tardèrent pas à pleuvoir sur les deux malheureuses cités. Vers l'année 1601, les Indiens Pijaos et Paécès, habitants insoumis de la haute Cordillère, surprirent Calotoarriba, égorgèrent ses habitants et réduisirent en cendres toutes leurs habitations. Ce haut fait accompli, ils descendirent en foule à Calotoabajo, ivres de fureur et d'aguardienté. Cette fois ils trouvèrent à qui parler. Les habitants étaient prévenus; ils avaient eu le temps de se compter, de s'organiser, et ils livrèrent aux Indiens une véritable bataille rangée où l'on se massacra toute une journée. Les sauvages furent vaincus; des milliers d'entre eux restèrent sur le champ de bataille, et le reste se retira en désordre, non sans avoir détruit la moitié des Espagnols et mis le feu à de nombreuses maisons.

Un des historiographes de la conquête, nommé Alcédo, rapporte que dans un autre jour terrible, en 1641, des Indiens envahirent de nouveau Caloto, pénétrèrent dans l'église, tuèrent le curé, qui avait cherché en vain un asile dans la maison de Dieu. et, après avoir détaché la cloche, l'emportèrent dans les montagnes. Pour assouvir leur rage, ils essayèrent de la briser, mais en vain. De guerre lasse, ils la précipitèrent dans une quebrada profonde, où elle disparut entre les roches en jetant des sons plaintifs. A chaque tempête ils l'entendaient tinter d'une manière lugubre, et s'enfuyaient saisis d'effroi. Peu d'instant après, l'orage s'apaisait. Le P. Vélasco renchérit sur ce récit merveilleux : « A chaque coup frappé par les Indiens, dit-il, la cloche laissait couler du sang. » Les habitants de Caloto, en réédifiant la partie détruite de leur ville, cherchèrent et retrouvèrent leur cloche mystérieuse. Avec une partie du métal, ils en fondirent une nouvelle qu'ils replacèrent en grande pompe sur leur clocher. L'autre moitié fut conservée, comme une relique précieuse, dans une châsse dont les clefs sont conservées, l'une par le curé et l'autre par l'évêque de Popayan.

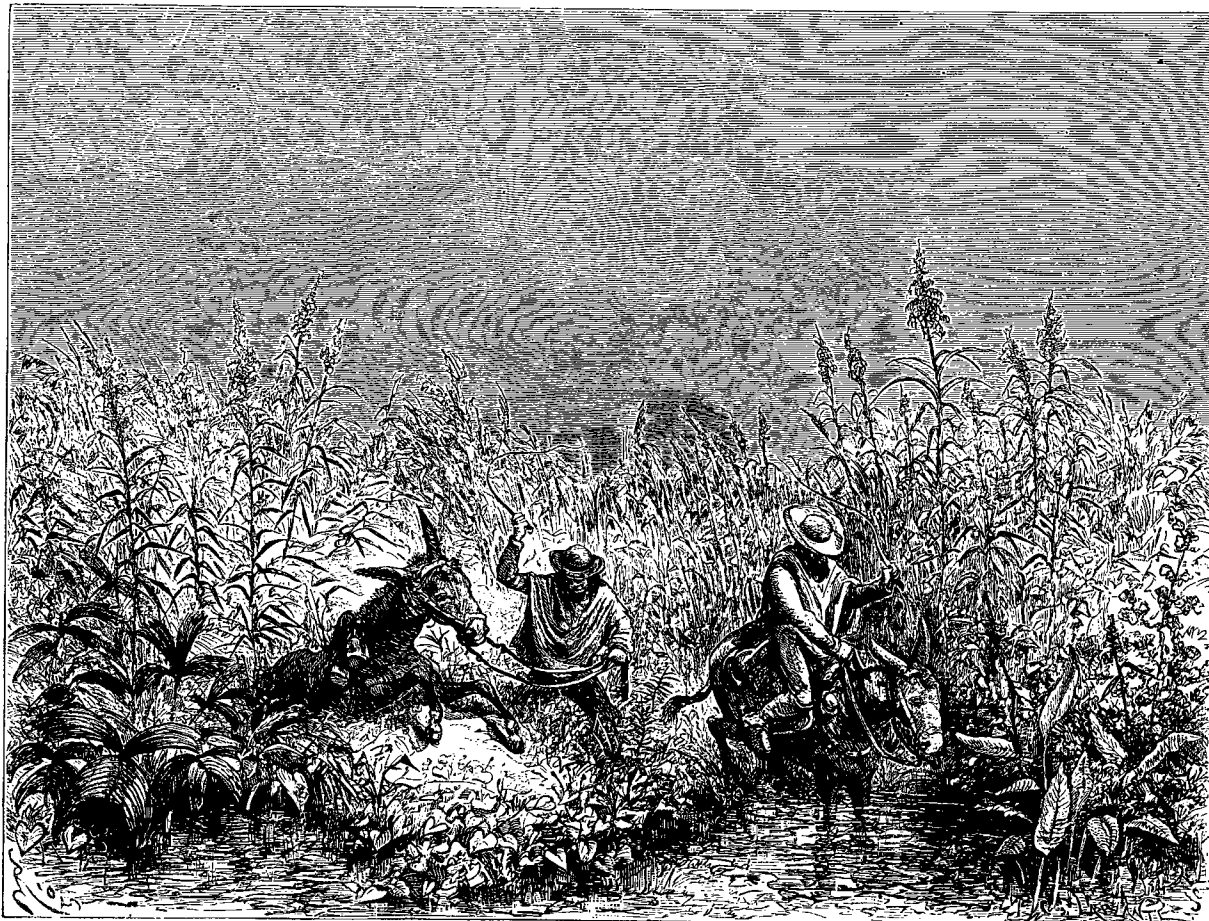
On en retira cependant de petits morceaux pour les répartir entre les fidèles, qui les firent ajouter à des clochettes dont toute maison respectable voulut posséder un exemplaire pour conjurer la foudre (*como un antídoto experimentado contra las tempestades*).

J'arrivai de nuit à Buénosairès. On m'avait indiqué deux posadas, celles de Grégorio Bonilla et de José Roserio Fernandez. A la première, visage de bois ; à la seconde, la « señora » me déclara tout net que le « patron » était sorti, que cela l'ennuyait de m'héberger, et elle me mit poliment à la porte. Habitué à recevoir partout une hospitalité gracieuse-

ment accordée et d'ailleurs convenablement payée, je me voyais pour la première fois éconduit et bientôt réduit à coucher à la belle étoile. Il fallut employer les grands moyens. J'allai trouver l'alcade.

« Je suis envoyé du gouvernement français, lui dis-je, en dépliant mon passeport diplomatique. On me refuse un abri ; pouvez-vous me le faire donner pour cette nuit ? »

Fort ému à la vue de cette grande page blanche, ornée de sceaux et de parafes, et qui lui parut pleine de menaces, le digne magistrat recula d'abord ; puis, sans savoir ce qu'elle contenait, il rajusta sa *ruana*,



Les marécages de Cañitas (voy. p. 276). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

chaussa des *alpargatas*, et me pria de le suivre chez la rébarbative señora, dont il heurta rudement l'huis inhospitalier. Dès qu'elle eut ouvert :

« Vous avez mal reçu ce *caballero*, dit-il ; sortez d'ici et donnez-lui votre maison, sans cela... ? »

Et il agita de la main gauche mon passeport aux yeux de l'hôtesse, qui crut un moment sa dernière heure venue (voy. p. 280).

C'était trop de zèle et je n'en voulais pas tant. Je fis comprendre à l'alcade que je demandais seulement place au feu et à la chandelle, quelques arépas de maïs (nommés ici *tortillas*) et la *manga* (c'est-à-dire un peu de fourrage) pour mes bêtes. J'ajoutai que je

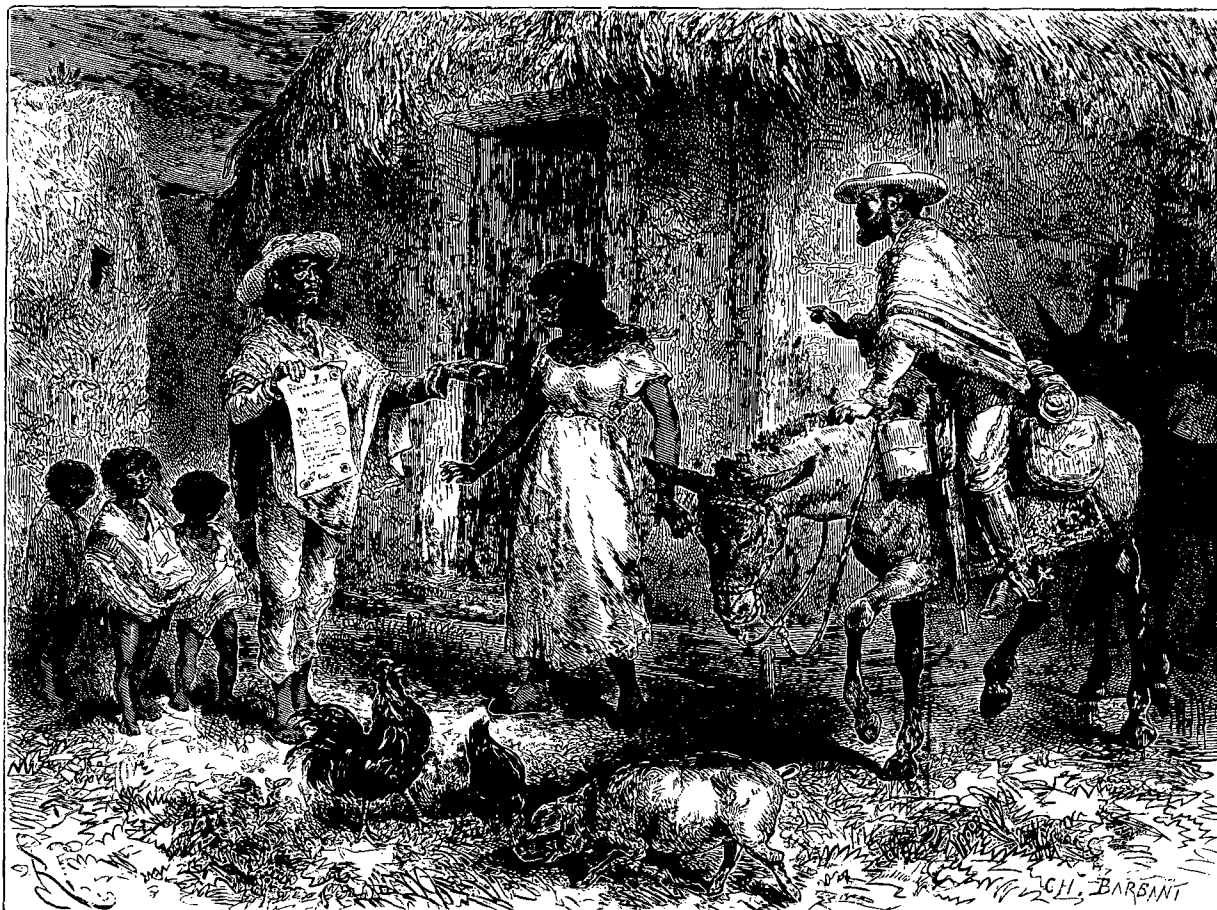
payerais bien. Sur ces entrefaites, Daniel arriva avec le cheval de charge. Nous nous installâmes assez confortablement. Après un souper de bananes et d'œufs arrosés d'une *copita* de chicha, chacun s'étendit sur le sol et des ronflements sonores prouvèrent bientôt que la paix, un instant troublée, avait reparu dans la posada de Buénosairès.

Le lendemain matin, à neuf heures, après avoir trouvé pour altitude du lieu douze cent soixante-dix mètres (exactement le chiffre donné par Codazzi), je repris ma route à travers les lomas, en laissant à droite le cours du Cauca, encaissé entre ses hautes rives. Le chemin devenait de plus en plus accidenté ;

le sol convulsé ne présentait qu'une succession de collines courtes, terminées vers l'est par quelques sommets, au-dessus desquels le « picacho de la Téta » dressait verticalement la roche en mamelon qui le couronne et lui a valu son nom. Suivant mon habitude, qui faillit cette fois me coûter cher, j'avais laissé Daniel derrière moi, et pris l'avance pour herboriser en l'attendant.

Ici j'ouvre une parenthèse. « Comment, — dira le lecteur ami qui veut bien me suivre dans cette course accidentée à travers les Andes, — comment revenez-vous sans cesse sur le même sujet, les difficultés de

la route? Pour une description de paysages, des productions de la nature ou des habitants et de leur industrie, nous en subissons dix où il n'est question que de précipices, de glissades, de bourbiers, de marécages, d'inondations, de chutes des cavaliers et de leurs montures? » C'est que, hélas! tout le problème d'un voyage dans la Cordillère git dans ce terme : avancer. Aussitôt résolu, il renaît, comme un phénix fatidique. De ces régions admirables, où la nature a placé toutes ses complaisances, il semble que l'homme seul doive être exclu. Tout conspire à l'éloigner, à l'empêcher de pénétrer les mystères d'une beauté et



L'alcade de Buénosairès (voy. p. 279). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

d'une richesse naturelles que rien ne surpasse ici-bas. Ces fertiles vallées sont cadennassées par les Andes, ces jungles sont inextricables, ces fleuves innavigables, ces plages submersibles. Les premiers conquérants qui ont fait connaître ce pays semblent s'être entendus avec les races autochtones pour tracer d'exécrables passages, par les points les plus difficiles, et devenant pires à mesure que le transit augmente. Une monographie complète des chemins de la Cordillère des Andes serait une curiosité. On me pardonnera d'insister un moment sur ce point douloureux du voyage. Là git le problème de l'avenir de la Colombie. En signalant l'état actuel des choses, on avancera la

date où la barbarie cédera la place à la civilisation.

Tantôt le sentier traverse des broussailles épaisses, qui vous fouettent le visage pendant des journées entières, comme dans le chemin du Quindío entre le rio Moral et le San Juan. Si la pluie a courbé les branches, vous êtes trempé jusqu'aux os, plus sûrement que par la pluie la plus persistante.

Tantôt on chemine dans des chemins creusés en canaux longitudinaux, profonds d'un mètre, taillés à pic et laissant à peine le passage de la mule, de telle sorte que les parois vous frottent les jambes et vous arrachent la peau si vous n'êtes pas protégé par des bottes fortes. Les étriers de cuivre et les éperons s'ac-



Les femmes du haut Cauca au paso de Buenosirés (voy. p. 278). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

crochent à chaque instant et vous tordent les genoux.

Plus loin, ces canaux, dans l'argile ou le sable, se creusent avec des pentes abruptes. On les appelle des *angosturas*. Leur fond est si étroit que la mule ne peut placer à la fois qu'un pied dans le sillon, en croisant ses pas; les deux sabots ne peuvent tenir de front. Elle glisse sur les parois et se renverse si elle marche tant soit peu sur le talus rapide. Ces défilés sont très fréquents; c'est là que la scène du passage d'une mule sur l'autre mule couchée a lieu lorsque deux voyageurs se croisent.

Parfois, comme je l'ai vu à Guavita et à Aguas Blancas, la bête monte une forte rampe à travers des cailloux roulés, comme sur des boulets de canon qui cèdent sous ses pas. Si les grès sont volumineux, la mule doit sauter de roche en roche et peut glisser, se prendre les jambes dans les fissures, ou vous faire passer par-dessus sa tête en tombant.

Sur les chemins schisteux, dont le rio Dagua offre un exemple pittoresque, les roches, fortement inclinées, glissent par gros blocs ou tables qui font autant d'avalanches formidables, entraînant avec elles une pluie de pierres ou de terre arrachées à la montagne. On les nomme *derrumbos*. Si vous échappez à la chute de ces blocs, qui vous entraîneraient en un clin d'œil dans le précipice, vous trouvez le chemin remblayé par l'éboulis, et vous offrant un talus à quarante-cinq degrés. Sur cette pente, dans le sol mouvant, la mule doit placer son pied avec sûreté; le moindre faux pas vous précipiterait avec elle dans l'abîme. Le même danger existe dans les chemins taillés à travers le sable et les argiles sur les plans de glissement. Souvent la montagne cède tout entière, et il faut chercher à travers les décombres un chemin qui n'existait pas la veille et qui disparaîtra demain.

Si le sentier est tracé sur le flanc gazonné d'une pente très rapide, comme sur les lomas abruptes qui descendent du rio Bitaco au rio Dagua, on voit souvent, dans la vallée, à plusieurs centaines de mètres au-dessous de soi, les ossements des voyageurs et des mules qu'un faux pas a fait rouler jusqu'au fond et que les vautours et les fourmis ont rendus blancs comme l'ivoire.

Les bourniers ou fondrières d'eau et de boue, qui prennent le nom de *barros*, *barriales*, *pantanos*, affectent les formes les plus diverses. Malgré l'habitude, on est souvent trompé par leur aspect, et le voyageur doit plus d'une fois méditer la fable « du torrent et de la rivière ». Généralement il faut s'engager droit au milieu, suivant un proverbe néo-grenadin dont je ne puis reproduire ici qu'une partie :

A las barriales..., por la mitad!

La profondeur est presque toujours moins grande au centre et le sol du fond est meilleur que sur les côtés boueux et demi-secs, engageants et perfides.

Dans certains cas, on ne sait lequel attaquer de ces bourniers, quand de nombreux sentiers ont été tracés par les mules et qu'une pluie a recouvert la piste que

les arriéros ont prise la veille. On s'engage alors à l'aventure, et quand la bête est enfoncée, on descend dans la boue pour détacher la longe ou *jaquima*, et la mule se dégage seule, si elle peut. Quand le bournier est accompagné de racines, dans la forêt (*monte* ou *montaña*) on peut se briser les jambes avec sa monture.

Les chutes sont dangereuses lorsque les bourniers sont sur des rampes. Si l'animal tombe la tête en bas, il est souvent perdu : ou il se casse les jambes en se débattant, ou il brise ses réjos et avarie son chargement. Même en chemin ordinaire, les charges (*tercios*) tournent sans cesse, et les péons perdent tout leur temps à les recharger.

J'ai dit souvent que les pentes de ces chemins étaient d'une rapidité insensée. Lorsque le sol est fait d'argile et qu'il a plu, les mules rassemblent les quatre pieds, à la descente, et se laissent glisser. On s'effraye d'abord de cet exercice, mais bientôt on n'y fait plus attention. Pour monter, la difficulté augmente. Les chutes se multiplient; à chaque instant il faut « enlever » sa bête d'un violent coup d'éperon, par sautades, ou mettre pied à terre, embarrassé dans le manteau et les *samarros*, et arriver moulu au sommet de la montée.

Les terres noires de Pasca à Fusagasugá sont plus dangereuses encore; le chemin présente un profil transversal incliné, et les glissades ne peuvent être évitées par les mules sous lesquelles le cavalier tombe souvent, la jambe engagée.

Que dire aussi des *caminos almohadillados* ou *camellones*, ainsi nommés parce qu'ils ressemblent à des oreillers séparés par des sillons profonds, ou à des dos de chameau creusés et bigibbeux?

Nous avons vu à plusieurs reprises des passages de rivière, et j'y renvoie le lecteur. Il se rappellera sans doute comment on trouve le gué au-dessus même du rapide si une crue ne l'a pas changé de place; comment on fend le flot, comme on fait nager les mules et traîner les canoas sur la rive, traverser les rapides et stimuler l'activité des bêtes qui s'arrêtent au milieu du courant et refusent d'avancer.

Les ponts sont d'ordinaire faits de deux poutres garnies de fascines en travers et recouvertes de terre. Cette terre glisse entre les interstices des branches, qui sont vite pourries, et c'est miracle que les jambes de la mule ne s'enfoncent pas dans ces trous au-dessous du précipice.

Dans les savanes ou grandes plaines, couvertes de hautes graminées, il faut retrouver la trace d'un chemin au milieu des mille sentiers tracés par le bétail sauvage, les jaguars, les boas et aussi les Indiens! Si la boussole ne suffit pas à diriger le voyageur, il y trouve aussi sûrement la mort qu'au milieu du Sahara.

Il y aurait encore à citer les *caminos de palo* ou chemins de troncs d'arbres, comme à l'alto San Francisco; les boues tenaces après les inondations; les obstacles créés par les arbres, tombés en travers du sentier; la neige des *nevados* qui engloutit les cara-

vanés ; la traversée des lacs et des forêts submergées, à la garde de Dieu ; la navigation en radeau ou en canoa ; le vent des hauteurs qui peut vous désarçonner ; sans parler des sentiers de piétons soit frayés, soit taillés au machété, et qui présentent les mêmes difficultés et les mêmes dangers. Mais cette nomenclature serait aussi longue que celle des guerriers d'Homère : il faut savoir se borner.

C'est sur de telles voies que les États élèvent la prétention d'établir des péages, votent des fonds et sont censés dépenser de l'argent pour l'entretien, tandis qu'en réalité rien n'est fait et que le chemin est cent fois pire qu'à l'état de nature, puisqu'il est gâté perpétuellement par le transit des bestiaux et ravagé par les pluies. Dans le voisinage des lieux habités, parfois on entreprend un semblant de travaux, mais on les abandonne après quelques semaines, soit volontairement, soit déviés du but par quelque révolution nouvelle, et tout retourne bientôt à une sauvagerie profonde. Dans un siècle, lorsqu'une vaste immigration européenne aura enfin transformé ces solitudes et complété l'œuvre de vie et de régénération en répandant sur cette terre bénie le trop-plein de nos populations actives et industrielles, on se demandera comment des centaines d'années ont pu passer sans que les habitants de ces régions aient compris la nécessité impérieuse de tout sacrifier pour doter le pays de bonnes voies de communication, première source de bien-être et plus tard de véritable richesse. Alors on lira avec étonnement les pages où le voyageur d'aujourd'hui, éclairé de la civilisation, instigateur souvent inconscient des progrès futurs, raconte fidèlement les misères de chaque jour.

Le récit d'une de ces journées misérables, que le poète latin aurait marquées d'un caillou noir, se trouve noté dans mon carnet de voyage à la date du 13 avril 1876. Je demande à le transcrire ici littéralement.

« 13 avril 1876. Jeudi saint. — Buénosaires (Cauca). — Six heures du matin. — Thermomètre $+ 19^{\circ}$. — Pluie. — Baromètre $0^m,660,5$. — Altitude calculée : 1270 mètres.

« Départ à neuf heures, seul. Daniel me rejoindra avec le bagage. Le sentier suit des lomas à herbe courte, sur lesquelles le *madroño* reparaît avec ses jolies baies vertes à pulpe douce. Une apocynée à très gros fruit ovale, oblong, rugueux, se nomme ici *chocho*. C'est probablement un *Echites*. A gauche, le sommet de la Téta domine la Cordillère centrale, et les montagnes aurifères de Caloto et de Quilichao dressent leurs mornes couverts de gramens et leurs contreforts dénudés.

« Je n'ai pas fait une heure de chemin que ma mule manque des pieds de devant et s'abat sur des cailloux roulés au bord d'un précipice. Le moindre faux mouvement, et je suis perdu ! Mon pied droit est resté dans l'étrier ; je ne puis le dégager (voy. p. 284). D'une main je comprime la tête de ma pauvre Mansita, et de l'autre je tranche doucement les sangles et toutes

les attaches de cuir avec mon poignard. Un appel de langue.... Mansita se relève, et moi après. Rien de brisé, quelques contusions légères seulement. Je raccommode ma selle, tant bien que mal, et je reparts, cette fois tâtant le chemin avec prudence.

« Un peu après midi, j'arrive au-dessus d'une vallée profonde, étroite. Le rio Ovéjas, puissant tributaire du Cauca, coule tumultueusement au fond. La descente, assez dangereuse, a lieu sans encombre, à travers des cailloux roulés et des argiles épaisses, glissantes. A une heure et demie, j'arrive au bord du rio, dont l'altitude est de mille cent quatre-vingt-onze mètres (th. $+ 29^{\circ},2$; — bar. $0^m,667$). La rivière est en crue ; elle grandit sous mes yeux entre ses rives abruptes. Sous de grands bambous épineux, les pieds dans une boue profonde, gluante, j'attends Daniel et mon bagage au milieu de nuées de *mosquitos* et *zancudos*, qui me dévorent. Sur les mottes de boue d'alluvion des milliers de charmants papillons se livrent à leurs ébats. Ce sont des *héliconias* Melpomène, des *cydmons*, des *callidryas*, et au milieu d'eux le beau *Papilio Protesilas*, grand, blanc, à longue queue tachetée de rouge et de noir.

« A deux heures et demie paraît Daniel. Il joint ses poumons aux miens pour appeler le paséro et sa canoa. Depuis une heure je crie en vain. Nous savons cependant qu'il doit être à son poste de l'autre côté de la rivière, large en cet endroit de quatre-vingts mètres environ. La pluie tombe. Je n'ai mangé le matin que deux *bolas* de chocolat. Les heures passent ; il est quatre heures et demie. La nuit va bientôt venir ; nous ne pouvons remonter la côte dans les glaises détrempées, et à nos pieds nous voyons avec une désagréable surprise que le rio Ovéjas a grandi d'un mètre en trois heures.

« Mon parti est pris. J'irai chercher la canoa à la nage. Une corde de crin, fixée à un arbre sur la rive opposée, est attachée de notre côté à un poteau. Je la détache, lui ajoute ma *jaquima* (corde de cuir servant de longe à ma mule), et, après m'être déshabillé, je remonte un peu le bord du rio, afin d'allonger la corde et d'être dressé moins bas par le courant que je vois se briser à cent mètres de là sur des rochers où il forme un rapide effrayant. Tenant la corde entre les dents, je me jette à l'eau et nage vigoureusement. Mais j'ai compté sans l'inégalité de force du courant, faible au bord, furieux au milieu. En un clin d'œil, la corde décrit une grande courbe et m'entraîne. Malédiction ! elle me serre le cou ! Je plonge vivement, la déroule et l'abandonne. Mais le flot m'emporte à raison de dix milles à l'heure, et je suis perdu si je n'arrive au bord avant la cataracte. Par de violents efforts j'y réussis, Dieu aidant, au moment où Daniel jetait des cris de paon en manière d'oraison funèbre anticipée.

« A ce moment, des voix se font entendre sur le cerro. Ce sont des arriéros conduisant leurs mules et criant à tue-tête. Cette fois, le paséro se décide à pa-

raître, et détache lentement la canoa, avec un imper- turbable sang-froid. Saisi de rage, mon premier mou- vement est de lui arracher la palanca et de la lui briser sur la tête, mais je réfléchis qu'il est bientôt six heures, que la nuit va tomber, que nous mourons de faim, que le passage des gens et des bêtes est en- core à faire, et... la raison est heureusement plus forte que la colère. Enfin les bagages sont arrimés dans la canoa et la rivière est franchie. On a fait re- monter les mules un kilomètre plus haut, et, lancées à la dérive, elles ont atteint la rive opposée sans autre dommage que quelques culbutes entre les roches du rio.

« Il est nuit noire. Le passeur est resté auprès des arrières, et il nous reste plus d'un kilomètre à parcourir à travers la forêt, entre les pierres d'une pente escarpée, pour atteindre la cabane d'Aganché, où nous trou- verons sans doute à pas- ser la nuit. Je prends la tête, et après avoir laissé la bride sur le cou de ma mule, je m'abandonne une fois de plus à son instinct si sûr. Daniel suit, poussant le cheval devant lui. Mais il était dit que ce jour d'angois- ses n'aurait pas de fin. L'animal s'abat si pitoya- blement qu'il se renverse les quatre fers en l'air, le dos pris, comme un coin, entre deux roches. Il faut l'aider à se rele- ver, couper les réjos, le laisser se sauver à travers les fourrés, abandonner le bagage, les collections, tout, et reprendre l'as- cension, dans la nuit, harrassés de fatigue. En-

fin, à huit heures du soir, ma mule s'arrête, le nez contre une palissade, et des aboiements furieux sa- luent notre arrivée à la case d'Aganché.

« *Posada, no hay* (il n'y a pas de place), s'écrie la femme qui paraît sur la porte.

« Pour le coup, c'est trop fort. Je tire mon machété, administre quelques bourrades aux chiens trop em- pressés à mes jambes, et fais connaître ma détermi- nation d'entrer quand même. La maison est pleine, en effet. D'autres voyageurs, encore plus à plaindre que nous, mouillés, tremblants de fièvre, l'un d'eux mourant du typhus, se sont roulés dans leurs couver- tures et occupent les coins de la salle, les bancs, etc.

Il n'y a rien à manger; le jeudi saint on n'a pu aller à Jélima faire les provisions. Depuis treize heures nous n'avons rien pris et il faut se coucher sans souper. Nous commençons d'ailleurs à être transis. Heureu- sement, en furetant dans les coins, nous découvrons une bouteille d'*anisado* (eau-de-vie de canne anisée), nous nous frictionnons des pieds à la tête avec ce spiritueux, absorbons quelques petits verres, et cher- chant à oublier la faim qui rugit dans nos entrailles, roulés dans nos couvertures, nous nous allongeons sur la table, où la fatigue ne tarde pas à vaincre nos souffrances et à nous plonger dans le sommeil. »

Tel est, dans sa forme familière et rapide, le ré- sumé d'une de ces jour- nées comme il n'est pas très rare, hélas! d'en ren- contrer dans les pérégrina- tions andéennes.

Au lever du soleil, j'é- tais debout, les membres endoloris, on le com- prendra sans peine. Il me tardait de reconnaître le théâtre sur lequel nous avions joué la veille un acte assez dramatique et auquel il n'avait manqué que quelques « gens de qualité » comme specta- teurs. La maison où nous avions passé la nuit, fort pauvre d'apparence, se dressait isolée, sur le ver- sant sud de la rampe d'A- ganché. L'altitude trou- vée était de douze cent quatre-vingt-cinq mètres. De ce point, le rio Ovéjas est invisible sous l'épais feuillage d'un bois inter- posé entre lui et la ca- bane du passeur. Le si- lence de ce dernier eût été à la rigueur explicable,

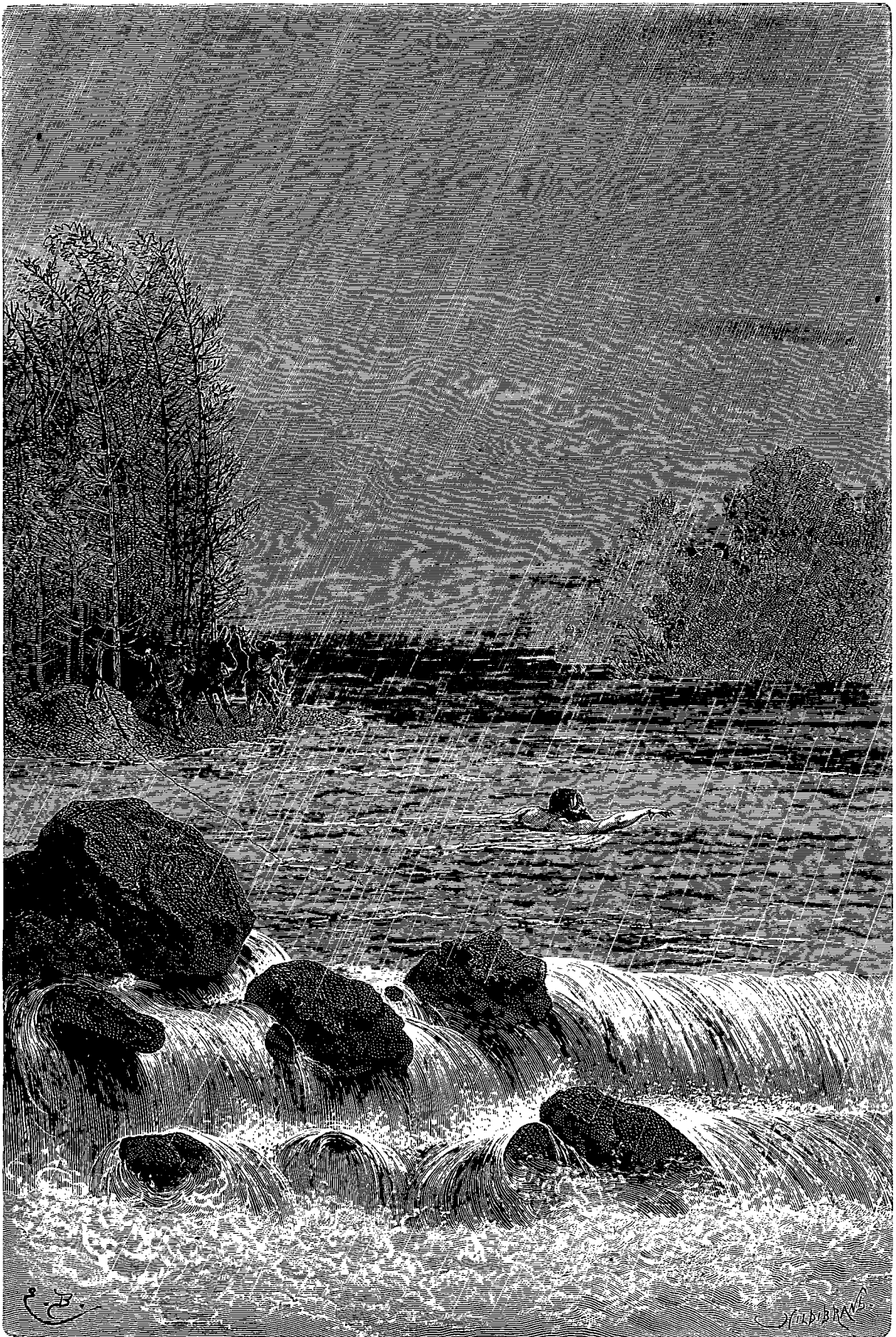
faute d'entendre les appelants, même si l'on ne m'eût appris qu'il était allé la veille avec sa femme voir des amis à Mondomo, persuadé que personne ne se mettrait en tête de passer la rivière un jour de « Juévès santo ». Nous avons été punis de la pensée sacrilège de nous être mis en route ce jour-là.

A sept heures, on va chercher les mules. Parties! La *manga* n'était pas close; elles ont pris la clef des champs, et Dieu sait quand nous les reverrons. On se met à leur poursuite, et ce n'est qu'à neuf heures et demie que nous partons enfin, restaurés par un sancocho abondant, sinon savoureux.

Adieu, Aganché; c'est avec joie que je secoue la



Une chute malheureuse (voy. p. 283). — Dessin de Hiou, d'après un croquis de M. André.



Un moment critique au rio Ovéjas (voy. p. 283). — Dessin de Emile Bayard, d'après les croquis de M. André.

poussière — ou mieux la boue — de mes sandales sur tes habitants grossiers, obtus et inhospitaliers.

Nous montons allègrement, comme délivrés d'un affreux cauchemar, les pentes variées qui rident les contreforts de la Cordillère descendant au Cauca. A Santa Marta (dix-sept cent trente mètres) commence une région de brumes, avec le caractère de la terre tempérée-froide, plus décidément accentué par les bэфarias, les masdevallias et les pleurothallis en arrivant à l'Almorzadéro (dix-neuf cents mètres).

Au village d'el Hatico, situé à dix-huit cent vingt-neuf mètres, un groupe de maisons montrent sur le

sommet de leurs toits un genre d'ornementation que je constate ici pour la première fois et n'ai point revu ailleurs. Elles sont couvertes, comme d'ordinaire, de la paille des lomas; mais, sur la crête du comble, des bourrelets transversaux portent une suite de petites croix de bois d'un effet tout particulier. Le sol d'el Hatico est sablonneux; le village est bien aéré, les maisons assez proprement tenues. Dans le voisinage, j'ai retrouvé la grande araliacée de l'alto del Potrерito, ce magnifique *Dendropanax* dont l'introduction serait des plus désirables dans les jardins de la côte méditerranéenne. Le chemin monte, descend, remonte



La case du paséro d'Aganché (voy. p. 284). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

et serpente entre des hauteurs de dix-neuf cents mètres environ et des vallées de quinze à seize cents mètres, dans un sol généralement très fertile. C'est là que sont récoltées les meilleures et les plus belles oranges que j'aie mangées dans l'Amérique du Sud. Dans les jardins des plus pauvres cases quelques fleurs cultivées indiquent un certain instinct de l'ornement. Les haies y sont fréquemment formées de la variété à feuilles pourpre-sang d'un arbuste qui rappelle beaucoup le mancenillier. C'est l'*Euphorbia cotinifolia* de Kunth, dont j'ai rencontré cette belle variété colorée dans le Cauca, près du rio de la Paila. Dans les ravins encaissés la végétation paraît plus belle. Une cinchonacée à

grandes feuilles dorées en dessous, plusieurs mélastomes à fleurs roses, d'autres espèces voisines, à panicules de baies blanches comme des symphorines, les bouquets rose vif des bэфarias, les oncidiums et autres orchidées, les pépéromias, de nombreuses fougères constellent le bord des bois de leurs formes et de leurs couleurs charmantes. Cette route est une véritable allée de jardin, saine, sableuse, et la trace des pluies est vite effacée sur ce terrain perméable.

La contrée devient mieux cultivée. Les fourcroyas prospèrent admirablement et produisent, pour la fabrication de la ficelle, des fibres (*pita*) d'une lon-

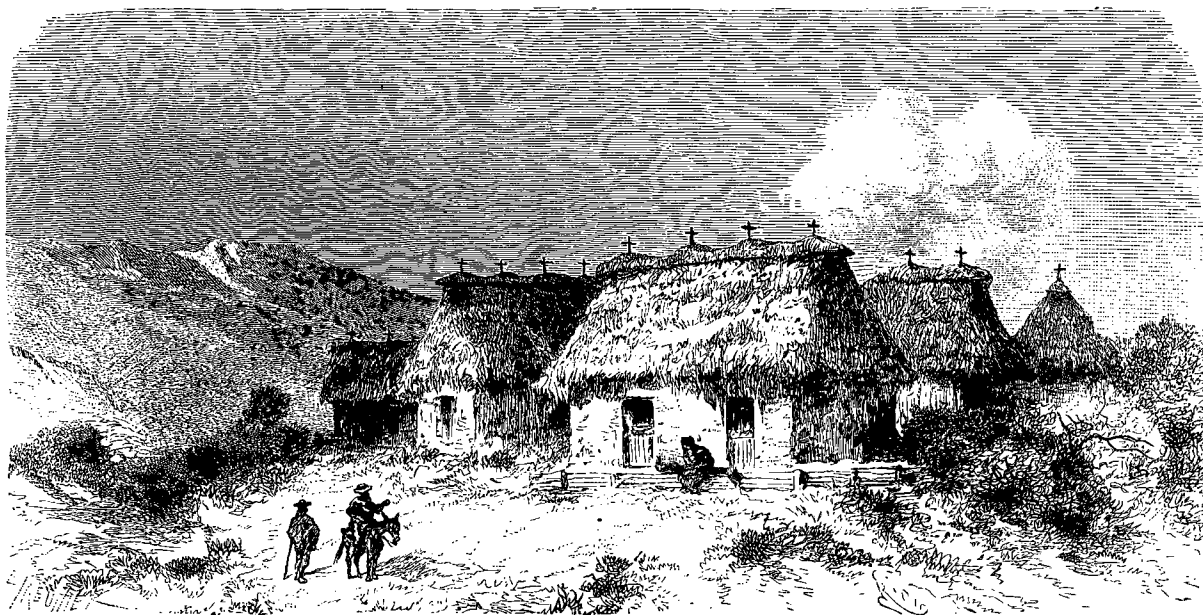
gueur inusitée. Plusieurs de ceux que je rencontre en fleurs ont des hampes de huit mètres de hauteur. Sur les pentes, dont les arrachements permettent de voir la roche à nu, le grès revêt des aspects divers. Il est le plus souvent ferrugineux, en forme de boulets de canon dont la surface serait rugueuse et exfoliée. Plusieurs minéraux l'accompagnent et le teignent diversement, le plus souvent en noir. Ces blocs, variant de la grosseur du poing à celle d'une maison, ont toujours leurs angles abattus, témoignant ainsi de l'action érosive qui les a usés et a semé sur le pied du voyageur les paillettes argentées de leurs débris.

Pendant plusieurs kilomètres, cet agréable sentier suit un plan à peine incliné, et il conduit ainsi jusqu'au sommet de la pente qui descend au rio de Piendamó, où j'arrive seul, à cinq heures du soir, sous un orage diluvien qui m'accompagne depuis plusieurs

heures. J'avais déjeuné, ce jour-là, du meilleur appétit, d'un biscuit, d'un ananas délicieux découpé avec mon machété¹, d'une *copa* d'eau claire puisée au torrent voisin, et j'avoue que rarement un repas me parut aussi savoureux.

A Piendamó, l'hôte que j'espérais trouver, Manuel Paz, était parti à Tunia avec sa femme. De la meilleure grâce, une pauvre servante qui gardait la maison me fit une sorte de soupe de bananes et une *tortilla* de maïs nouveau, frais et laiteux. L'altitude de l'alto de Piendamó est de dix-neuf cent cinquante-quatre mètres; celle du rio de ce nom, qui coule au bas de la vallée, est inférieure de cent mètres.

On sent l'approche d'une ville importante. L'esprit industriel des habitants de Popayan s'est étendu jusqu'aux ouvrages d'art nécessaires à la viabilité de la contrée, depuis l'origine de l'occupation espagnole.



Le village d'el Hatico. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Le rio Piendamó est traversé par un pont solide et d'une belle construction. De la pente opposée au rio Cajibío (dix-sept cent quatre-vingt-neuf mètres) il n'y a qu'une couple de kilomètres, et le rio Cofré (même altitude) coule aussi près de là. Des pentes abruptes séparent ces étroites vallées, accompagnées d'une végétation épaisse, parmi laquelle croit le fameux quinquina de Pitayó¹. Avant de se jeter dans le Cauca, le rio Cofré, uni au rio Miraflorès et à quelques autres affluents, reçoit le nom de rio Palacé.

Fidèles à leur système de choisir, pour le tracé des chemins, la ligne droite comme le plus court d'un point à un autre, les Espagnols de la conquête ne

manquèrent pas de franchir le dernier « alto » qui sépare le rio Palacé de la vallée de Popayan par une voie abrupte et intransitable pour les lourds transports. Le tracé est absurde, mais le touriste y gagne un admirable panorama. S'il s'arrête un moment, avant d'entreprendre sa dernière descente, en tournant ses regards vers le sud, un coup d'œil splendide lui est réservé. Au milieu d'un cirque de hautes montagnes dont les pics se perdent dans les nuages, on voit s'allonger une délicieuse coulée de verdure, d'un vert d'émeraude, formée de plantureuses prairies, entremêlée de bouquets d'arbres d'un ton plus soutenu, émaillée

1. Pitayó, où se récolte la précieuse écorce, est un village situé à vingt-cinq kilomètres de là, à vol d'oiseau, entre Silvia et Jambalo, sur l'un des contreforts les plus accidentés du versant ouest de la Cordillère centrale, dans une contrée boisée et pittoresque.

1. Que l'on me permette de dire ici que le vrai moyen de découper un ananas est d'en enlever d'abord l'écorce en entier, et de le tailler ensuite *en long*, de manière à en faire des prismes réguliers à peu près de la forme du gâteau nommé *éclair*. On doit rejeter la partie centrale, dure et insipide, que l'on a généralement le tort de manger lorsqu'on découpe, à l'européenne, l'ananas en tranches diamétrales et non longitudinales.

de points blancs, qui sont des maisons et des églises. A ses pieds, le rio Cauca, réduit à la taille d'une petite rivière, semble un ruban argenté qui descend des pentes du Puracé, et va confondre ses eaux avec celles du rio del Molino, vers l'ouest, avant de s'encaisser entre des rives abruptes près de Julumito. Au fond du tableau, à six kilomètres, parmi les saules (*Salix Humboldti*) qui remplacent ici notre peuplier d'Italie, transparaissent les édifices de Popayan, la capitale de l'État du Cauca, la « cité savante ». L'impression est enchanteresse et persistante; c'est une oasis après le désert, c'est le Chanaan des Andes, la terre bénie, entrevue par la Mignon de Goethe, où l'on voudrait « vivre, aimer et mourir ».

En descendant la rampe rapide, sous l'ombrage des arbrisseaux auxquels se suspendent de belles orchi-

dées, des fuchsias, des lamourouxias et des sauges, entremêlés des tubes roses et verts d'une belle gesnériacée¹, ce caractère riant s'affirme encore, et grandit, par un charmant *crescendo*, jusqu'à l'entrée en ville. On traverse le Cauca sur un beau pont formé d'une seule arche surbaissée, de vingt mètres de diamètre, et de trois autres, construites pour la dénivellation du terrain. Le côté de la rive gauche est plan; celui de la rive droite descend en pente douce et se termine par un porche architectural.

De ce pont, une percée rectiligne, longue de cinq kilomètres, conduit à la ville par une voie large, pavée de cailloux roulés, bordée de fossés et dépourvue d'entretien. Deux haies naturelles, uniques au monde par leur beauté, bordent cette avenue vraiment royale. Ce sont des arbustes variés, de crois-



Arrivée à Popayan. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

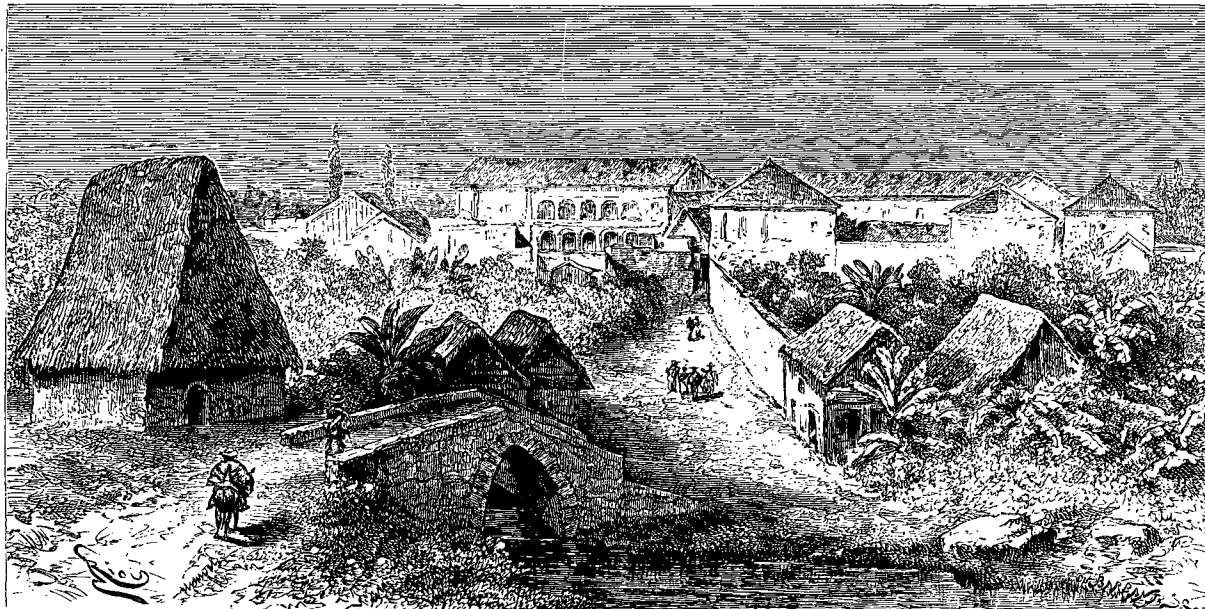
sance inégale, que le ciseau maladroit d'un jardinier n'a jamais déshonorés. Deux de ces végétaux sont surtout admirables : le premier ressemble par son feuillage à l'arbre au caoutchouc, et n'est autre qu'une très belle euphorbe en arbre; l'autre est la plante chérie des *Popayaneros*, la *flor de mayo* (fleur de mai). Qu'on imagine un bel arbuste aux rameaux dressés, lisses, ornés de feuilles vert foncé, ovales-aiguës, luisantes, parcourues par trois nervures longitudinales, et, sur ce fond, de grandes fleurs solitaires, étoilées, larges comme la paume de la main, et du plus beau rouge magenta avec cinq grandes taches blanc pur au milieu. Telle est la « flor de mayo », qui fait l'admiration de tout voyageur dans ces contrées et qui est pour les botanistes le *Meriania maialis*, de la famille des mélastomacées.

C'est dans ce cadre charmant, s'entr'ouvrant de temps à autre pour laisser apercevoir, soit un jardin planté d'orangers, de clirimoyas ou d'avocats, soit un pâturage couvert de bestiaux plongés dans l'herbe jusqu'au ventre, ici la petite église de Bélen sur le sommet de sa colline, là les découpures gigantesques de la Cordillère, au milieu de la richesse et de la vie, dans une température de vingt-quatre degrés centigrades, que nous arrivâmes à Popayan, le samedi saint, 15 avril 1876, le corps dispos et l'esprit ouvert à toutes les choses intéressantes que nous trouvions semées sous nos pas.

Éd. ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Le *Sciadocalyx digitaliflora*, Linden et André.



Maisons à l'entrée de Popayan. — Dessin de Riou, d'après deux croquis de MM. Gauthier et André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE POPAYAN A PASTO (CAUCA).

Popayan; paysages; la ville, histoire et description. — Les fêtes religieuses de la semaine sainte; procession du *Corpus*. — Rengon et Pastuso. — L'évêque de Popayan; les lazaristes. — Don Manuel Maria Mosquera. — Environs de Popayan; un orage dans la Cordillère. — Le volcan de Puracé; itinéraire, description; les *bocas viejas*; le rio Vinagré et la chorrera de San Antonio; eaux thermales et salines. — Départ pour Pasto. — Les forçats du *presidio*. — Rio Roblé. — Timbio. — La cuisine de Cuévitás. — Quilcasé. — Sauterelles et fièvres. — Dolorès; doña Córdova; *Domus Dei*. — Les rios Esmita et Santo Tomas. — Los Arbolés; politique et *bambuco*. — San Francisco; culture du riz. — Le condor *rey* dans la quebrada de Guavita. — Arrivée à el Bordo.

Avant d'entrer dans Popayan, la jolie route bordée par les mérianias change d'aspect. La « flor de mayo », aux pétales de pourpre et de neige, fait place à de vulgaires palissades, au-dessus desquelles passe librement la vue sur les sommets d'alentour. Sur une colline à gauche s'élève la petite église de Bélen, isolée au milieu de la verdure. Le fond du paysage, vers l'est, est formé de collines et de montagnes couvertes de potreros, et la chaîne des Andes dresse ses pics élevés que dominent les volcans du Puracé et du Sotarà (voy. p. 297). Le rio del Molino enserme la ville dans une courbe avant de s'étaler dans la vallée fertile, plantée, où il va rejoindre le Cauca. On le franchit, au pied même de la ville, sur un pont à plusieurs arches, bâti en 1868, en remplacement de l'ancien, vieux, étroit, ruiné, qui subsiste encore au bas de celui-ci. Une jolie plante couvre ses débris d'une pro-

fusion de rameaux sarmenteux et de fleurs violettes, bicolores; c'est une bignoniacée, le *Tourretia lappa-cca*, curieuse surtout par ses fruits hérissés.

De ce pont, le chemin monte en ville par une pente assez rapide, entre de hautes maisons de bonne apparence, percées d'arcades à leur étage supérieur. Puis on débouche sur une grande place couverte d'herbe, ornée au centre d'une fontaine à prétentions architecturales et qui, au lieu de servir à désaltérer les habitants, est abandonnée aux souillures de tous les polissons du quartier. Les grands pans de murs de briques d'une ancienne église, rougis par le temps, s'élèvent sur l'un des côtés de ce grand quadrilatère, dont ils ne contribuent guère à dissiper le triste aspect.

La ville de Popayan est située par 2° 26" de latitude nord et 79° 9" de longitude O. O. de Paris. Son climat est délicieux; la température y oscille entre 18° et 24°. Pendant le temps de mon séjour, elle se maintint uniformément à 18°. Le ciel y est presque toujours pur, à l'exception des saisons pluvieuses, de mars à mai

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVI, p. 97, 113 et 129; t. XXXVIII, p. 273.

et d'octobre à décembre; encore la pluie se montre-t-elle généralement sous forme d'orages d'une violence extrême, mais de courte durée.

La fondation de Popayan remonte aux premiers temps de la conquête, lorsque Béalcazar, après s'être établi à Quito, eut envoyé, en 1535, son lieutenant Pedro de Anasco comme explorateur de ces régions. L'année suivante, sur les rapports élogieux qui lui furent faits, il prit en personne le commandement d'une expédition vers le nord, composée de deux cents soldats, quatre-vingts chevaux et quatre mille Indiens auxiliaires. C'est dans cette marche aventureuse, où il défit successivement toutes les peuplades indigènes terrifiées par l'invasion, qu'il posa la première pierre de Popayan, en décembre 1838, sur le point même occupé précédemment par les Indiens. Cette ville devint le point d'appui de ses conquêtes, et depuis lors sa position la rendit le théâtre d'événements importants dans l'histoire de la Nouvelle-Grenade. Vingt ans après sa fondation, le roi d'Espagne concéda à la nouvelle cité le titre, alors si envié, de *muy noble y muy leal*, et lui fit présent d'un écu d'armes par une cédula royale datée de 1558. Dans l'angle de cet écu se voyait un soleil au milieu d'une ville entourée par deux rivières; en bas un bosquet, et un autre à côté de chaque rivière, le tout entouré de quatre croix de Jérusalem.

Le pape Paul III érigea Popayan en siège épiscopal en 1547, et des églises importantes s'élevèrent. La cathédrale, bâtie par les missionnaires jésuites, possède des colonnes d'ordre ionique, et une autre église, celle de San Francisco, construite par les frères de la Propagation de la Foi, est d'ordre corinthien. On trouve encore d'autres sanctuaires moins importants, entre autres deux chapelles élevées par les sœurs de Sainte-Thérèse et les Augustines.

Indépendamment de sa richesse matérielle, grâce aux produits de ses fertiles vallées et au commerce dont elle était l'objet par sa position en terre tempérée à mi-chemin de Quito et du bas Cauca, Popayan fut longtemps célèbre par son Université, ses collèges et les hommes remarquables auxquels elle donna naissance. Le nom de l'astronome Caldas, qui périt misérablement, victime des guerres civiles qui désolèrent si fréquemment ce malheureux pays, est intimement lié à l'histoire de Popayan. Mosquera, géographe, général, dictateur, président de la Colombie, lui appartient également. Mais d'incessants troubles politiques ont fait déchoir la cité « très noble et très loyale » de sa grandeur passée. Sa nombreuse population d'autrefois était réduite, il y a quelques années, à sept mille habitants.

Son terrible voisin, le volcan de Puracé, a été plusieurs fois fatal à Popayan. En 1827, un tremblement de terre la détruisit en partie; en 1849, on constata une nouvelle éruption du volcan, et l'on a compté, pendant le cours du siècle dernier, jusqu'à cent vingt oscillations effrayantes.

Le soir de notre arrivée était le samedi saint. Nous tombions en pleine procession de « l'enterrement du Christ ». On a bien souvent décrit les fêtes religieuses de l'Amérique du Sud, où une foi touchante se mêle à un appareil extérieur naïf et souvent grotesque dans son extrême recherche. Je ne m'appesantirai pas sur le déploiement des cérémonies de la messe du *gloria*, les salves de mousqueterie, l'allumage du cierge pascal, la consécration des saintes huiles, les cloches frappées à tour de bras par les sacristains montés sur le mur du clocher, et la procession formée des mannequins chargés de falbalas qui avaient défrayé les fêtes des jours précédents.

Mais le lendemain était jour de Pâques. Je m'étais promis de voir le défilé de la procession du *Corpus* dans tous ses détails. Le matin, de bonne heure, les rues étaient déjà pavoisées de draps, de foulards multicolores dont les cotonnades de Mulhouse avaient fait les frais, de banderoles variées et de fleurs. De distance à autre, des trophées de grands roseaux, fournis par les *cañas bravas* (*Gynerium saccharoides*) des bords du Cauca, s'enlevaient en viguerie sur le fond clair des tentures.

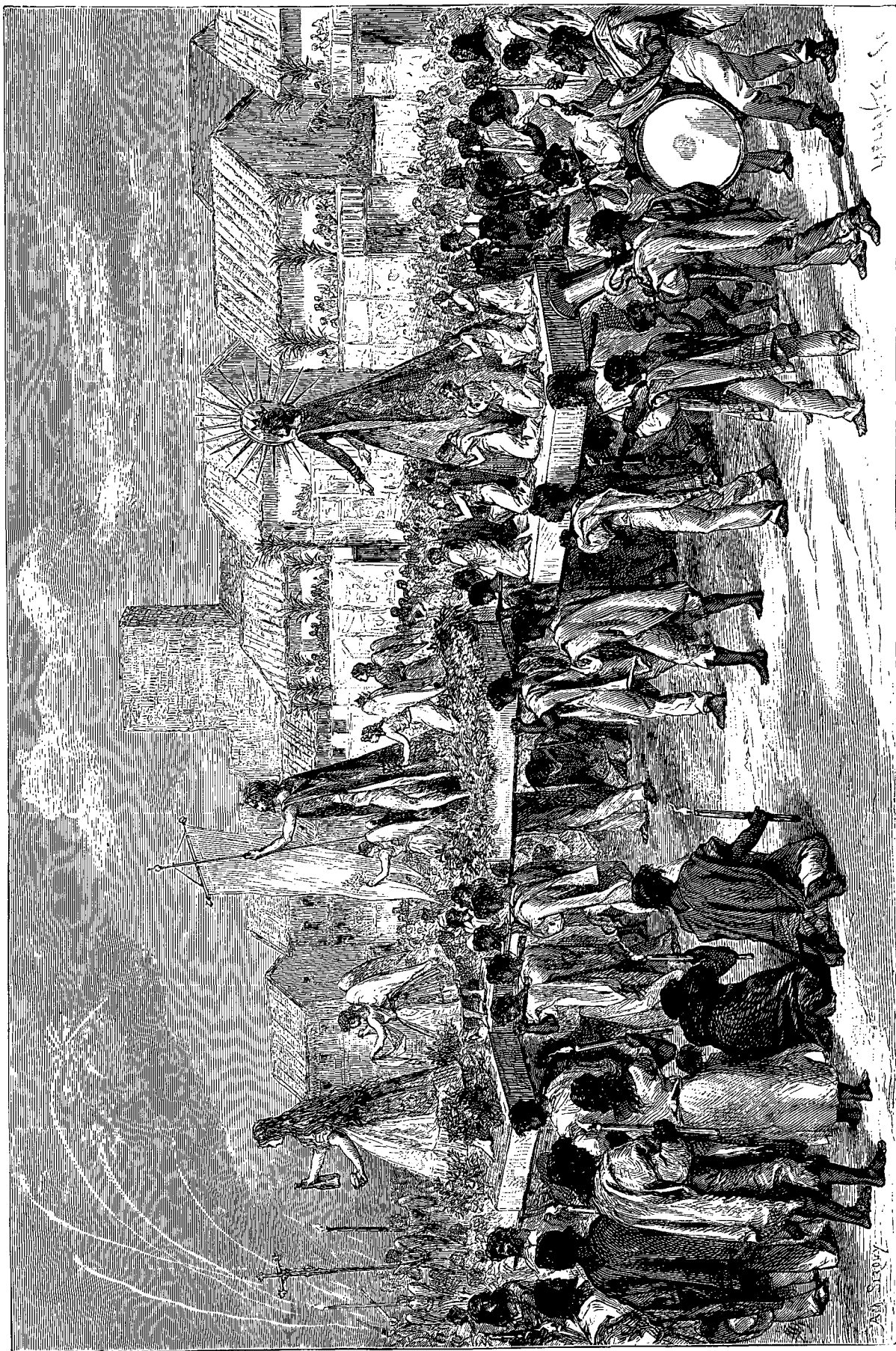
Avant le lever du jour, la fête est commencée. Les portes des églises sont ouvertes dès quatre heures. Les femmes viennent s'y agenouiller, et, appuyées sur les talons, entendent les premières messes; elles restent des heures dans cette posture, sur leur petit carré de tapis, pendant que les hommes, debout, drapés flegmatiquement dans leur *ruana*, ne cessent de cracher sur le sol battu qui forme l'unique plancher du lieu saint. L'autel est illuminé *a giorno*. Généralement l'image du Sauveur, en bois ou en carton-pâte, outrageusement peinte des plus violentes couleurs, est couverte d'un manteau bouffant de velours bordé de papier doré et passementé de faveurs roses ou bleues. Les cheveux sont artistement frisés en longues boucles et une couronne de clinquant est placée sur sa tête. La main droite est levée au ciel, la gauche tient un étendard. Les anges sont prosternés de chaque côté, avec leur accompagnement obligé de fleurs artificielles et de lumières. Souvent aussi les figures de tous les personnages qui ont joué un rôle dans les fêtes de la semaine sainte concourent à l'appareil décoratif. Ce sont, par exemple : le bon pasteur, la Dolorès au cœur transpercé d'un glaive, un enfant portant l'agneau pascal, Judas, saint Jean, sainte Marie-Madeleine, sainte Véronique, Ponce-Pilate, les soldats, les apôtres, des saints, des anges, et une quantité de menus ornements.

Mais la procession nous appelle sur la plaza Mayor et dans les rues de Popayan.

Voici d'abord une troupe d'hommes et d'enfants lançant des fusées, des pétards, et faisant des décharges répétées de vieux fusils à pierre, en criant et gambadant, le tout au grand risque de blesser les passants.

Le premier *paso* se présente¹. Quatre porteurs

1. Chaque groupe de figures allégoriques et son entourage est séparé du suivant et prend le nom de *paso*.



Procession du *Corpus*, le dimanche de Pâques, à Fopayan. — Composition de Riou et dessin de Sirouy, d'après les croquis de M. André.

tiennent à l'épaule les coins d'une plate-forme où trône l'ange Gabriel sur un piédestal doré, une écharpe à la main et les deux ailes d'argent déployées. Il est vêtu d'une robe blanche à crinoline, bordée d'or, et ses cheveux noirs, frisés au fer, sont couronnés de roses en papier blanc. Les fidèles forment la haie, portant à la main des cierges de cire verte.

Suit la Madeleine. Cheveux longs « comme un manteau de roi », robe bouffante, manteau de brocart d'or, quatre bouquets de fleurs rouges au piédestal. Elle tient d'une main une bouteille et de l'autre un mouchoir.

Enfin paraît le « Christ ressuscité ». C'est le pas le plus imposant. Une riche bannière le précède. Son corps, couvert de papier argenté, est drapé du manteau de soie rouge brodé. Puis, sur un lit de fleurs, paraissent quatre anges, et la sainte Vierge, resplendissant dans une « gloire » en zinc, vêtue d'un manteau or et vert. Vingt saints variés, un peu dédorés, un peu rongés par les rats, au total fort présentables, terminent le cortège principal.

La musique, complément obligé de toute grande cérémonie, mérite une mention spéciale. Que MM. les professeurs du Conservatoire imaginent, s'ils l'osent, un fifre, un violon, un ophicléide et une grosse caisse, soufflant, raclant et frappant avec rage chacun de son côté, sans pitié pour nos pauvres oreilles.

Ce n'est pas dans le but stérile de livrer au ridicule ce cérémonial enfantin que je viens d'en donner la description véridique. Autant les fêtes de l'Église catholique sont imposantes dans les grandes basiliques européennes, autant ces mauvaises contrefaçons sont regrettables. La foi sincère, dans toutes ses manifestations, est respectable, et les habitants de Popayan conservent encore des sentiments religieux à toute épreuve. Mais il est bon d'appeler l'attention du clergé néo-grenadin, qui connaîtra bientôt l'opinion unanime des voyageurs étrangers, sur ces mascarades dignes d'autres temps. Guidés par les saines indications des dignes ecclésiastiques français, Pères lazaristes et autres, qui depuis quelques années cherchent à ramener l'exercice de la religion dans l'Amérique du Sud à de plus saines pratiques, le peuple colombien, tout habitué qu'il soit de longue date à ces manifestations puériles, pourra facilement, si on le veut, leur imprimer un aspect plus digne.

Nous étions nourris, à Popayan, chez un nommé Rengon, surnommé *el Pastuso*, parce qu'il était, en effet, originaire de Pasto.

L'ordinaire différait peu de celui des autres villes du Cauca : le sancocho, ou plat national de la région, composé de bananes, de pommes de terre et de fragments de viande coriace, les œufs avec des bananes frites, les dulcès ou confitures sèches de goyaves ou de mûres, et la tasse de chocolat mousseux, agrémentée de petits carrés de fromage blanc, telle est l'énumération des mets, sans parler d'un grand verre d'eau claire pour clore dignement chaque repas.

Notre hôte, grand amateur de coqs de combat, dont

il avait en permanence une suite de spécimens enchaînés à chaque poteau du *patio*, entretenait ses convives de bons mots et de saillies, à la manière du Figaro de Séville. Il m'apprit le calembour célèbre des « trois saints du Cauca » : *Sanjon*, *Sancudo* et *Sancocho*, jeu de mots qui voudrait dire littéralement : boubier, moustique et ragoût, mais dont le sel grenadin ne peut être apprécié que par un habitant du pays.

Je rencontrai chez le « Pastuso » deux Américains du Nord, MM. F... et S..., venus dans l'intention d'entreprendre la construction d'un chemin de mules de Tuquerrès à Barbacoas, et qui étaient alors en instance à cet effet auprès du président de l'État, le señor Canto.

Je visitai les nouveaux séminaires, — grand et petit, — fondés depuis six ans seulement, à l'instigation de don M. Bermudez, évêque de Popayan, sous la direction des Pères lazaristes. Le supérieur est l'abbé Victor Foin, prêtre très intelligent du diocèse de Meaux, qui a assumé la lourde tâche de fonder une école modèle de prêtres colombiens et de régénérer l'instruction primaire. A leur arrivée, ces ecclésiastiques ont commencé avec dix-huit élèves. Ils en ont aujourd'hui cent vingt, et leur prospérité s'accroît de jour en jour. Dans leur grand séminaire de San Camillo, local d'un ancien couvent de Jésuites, ils ont réédifié, assaini, pavé, couvert, rétabli les constructions dans un état meilleur qu'elles n'ont jamais été, et planté un jardin où ils essayent d'introduire et de cultiver les arbres fruitiers de l'Europe. Un cabinet de physique et de chimie a été organisé, et ils enseignent ces sciences *en français*. De plus, ils se sont intéressés à la fondation d'un hôpital qui fonctionne déjà à merveille et dont les ressources, augmentées par la générosité des dames de la ville, s'accroissent rapidement.

L'influence de la France dans ces contrées, si travaillées par l'esprit d'entreprise des Yankees, des Anglais et des Allemands, s'affirmera dans la génération prochaine, grâce à l'énergie des lazaristes, s'ils peuvent développer sans entraves leur œuvre de régénération.

L'évêque de Popayan, qui s'est fait le promoteur de ces utiles réformes, est — je parle d'avril 1876 — un homme de quarante-cinq ans environ, de taille moyenne, d'un léger embonpoint, très brun de visage. Notre conversation, quand j'allai lui présenter mes hommages, eut pour sujet les sciences et principalement l'histoire naturelle en Colombie. Autant je trouvai Mgr Bermudez réservé, autant son vicaire général, don Mosquera, me fatigua par sa prétentieuse prolixité. Il me ramena malgré moi à la politique européenne, et, partisan déclaré de don Carlos, il me déclara tout net que l'Espagne n'attendait que l'avènement de ce prétendant pour unir ses armes à celles de la France et marcher à la conquête du monde.

Il n'en fut pas de même des entretiens que j'eus le plaisir d'avoir avec un homme de beaucoup d'expé-

rience et de jugement, qui avait pratiqué l'Europe pendant plus de trente ans comme représentant de la Colombie, et que ses fonctions diplomatiques avaient mis à même de beaucoup voir et de beaucoup retenir. Don Manuel Maria Mosquera, encore vert malgré son grand âge, vit à Popayan dans une maison vaste, confortable, où il a introduit en partie les douceurs de la civilisation européenne. Sa riche bibliothèque, dans laquelle il passe une grande partie de son temps, l'entretient en commerce intime avec tous les grands écrivains, et un cercle restreint d'amis distingués lui font trouver dans cette ville des ressources intellectuelles qu'on serait loin de soupçonner dans ce coin perdu des Cordillères.

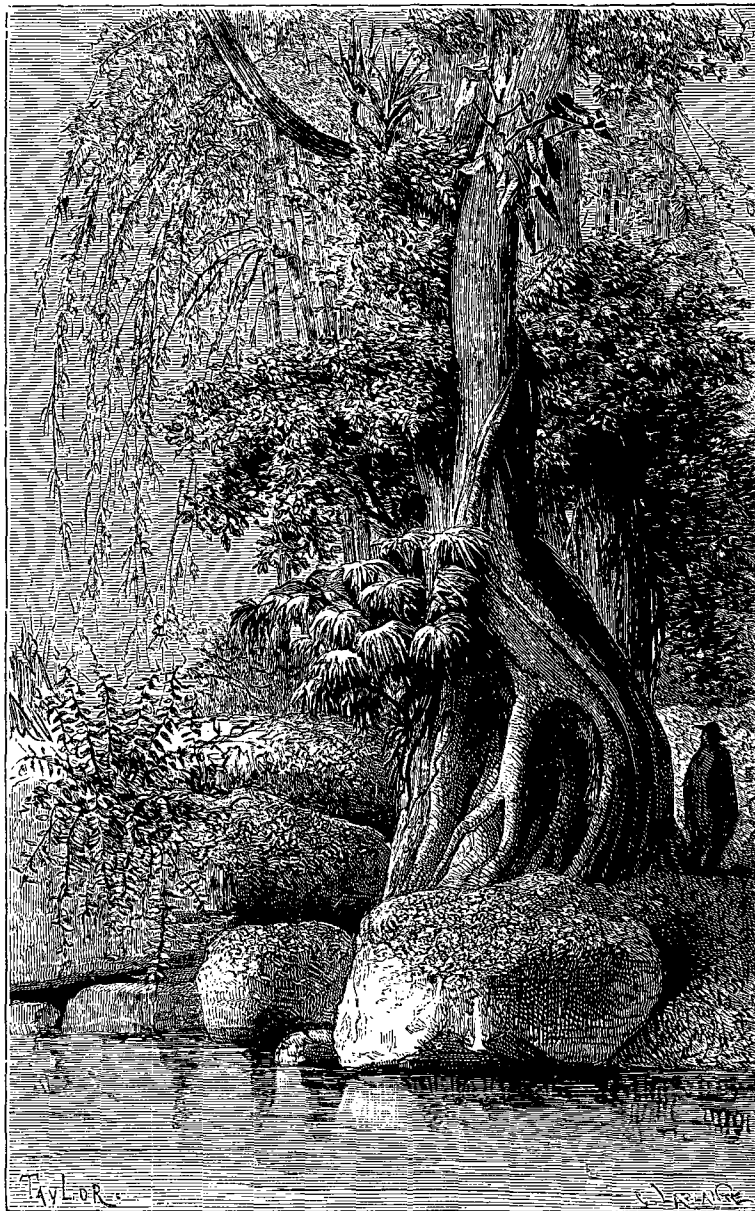
Je trouvai chez M. Mosquera l'héritier d'un nom illustre parmi les Colombiens, don Manuel Arboléda, fils du célèbre général, écrivain et poète, qui était à la tête des conservateurs en 1859-60, lors de la révolution où il tint en échec les forces du général Mosquera jusqu'à ce qu'il eût été traîtreusement assassiné. C'est également à

Popayan que vivent les frères Reyès, dont l'un venait à cette époque de se signaler par la descente du rio Putumayo ou Iça, qu'il espérait ouvrir à la navigation pour mettre la Colombie en communication rapide et directe avec l'Amazone.

Quelques jours s'étaient écoulés. J'avais contrôlé les chiffres donnés pour l'altitude de Popayan et trouvé une hauteur supra-marine de mille huit cent

treize mètres. Avant de reprendre la route du nord, je voulus faire quelques excursions botaniques autour de la ville, et visiter les riches quebradas situées au pied du volcan de Puracé. Les récoltes faites par Hartweg dans ces parages et les observations de M. Boussingault rendaient inutile l'ascension du volcan lui-même, et je me contentai de pousser une pointe

sur ses contreforts. Je partis donc un matin, accompagné de Jean, dans la direction de Coconuco, en passant auprès de la petite église de Bélen. Le chemin longe d'abord des parties encaissées, et des arbres de moyenne grandeur lui font une ombre épaisse. Puis il serpente sur des lomas, à flanc de coteau, jusqu'à ce qu'il s'élève assez pour traverser les bosquets épais où croît une bonne espèce de quinquina (*Cinchona Pitayensis*). Dans les quebradas, une opulente végétation tapissait le sol, le tronc des grands arbres, les rochers et jusqu'au lit des ruisseaux. A la traversée du rio del Molino, de nombreuses arôidées qui m'étaient inconnues attirèrent mes regards, principalement un *Philo-*



Végétation adventive au rio del Molino. — Dessin de Taylor, d'après l'album de M. André.

dendron et un *Anthurium* aux spathes violettes. Un grand arbre, nommé *Amaraboy morado*, de la famille des mélastomacées, atteignait vingt mètres de hauteur, et le sol était jonché des débris de ses admirables fleurs d'un violet brillant, dont j'emportai quelques-unes pour les conserver dans l'alcool. A l'enfourchement des branches, les superbes inflorescences pourpres d'une orchidée connue dans nos serres, l'E-

pidendrum paniculatum, ajoutaient une délicieuse parure aux lianes déjà si pittoresquement tordues et couvertes de parasites.

Nous étions partis par le plus beau soleil du monde. Un peu après midi, le ciel se voila tout à coup. Le Puracé s'enveloppa d'un noir manteau de nuages. On sentait, à cette inquiétude que donne dans tous les membres la saturation électrique de l'atmosphère, qu'un orage formidable se préparait. Dans les contrées équatoriales, peu après la culmination du soleil, la chaleur acquise par les vallées tranquilles raréfie l'air, et luttant avec les brises fraîches qui baignent les sommets, produit une rupture d'équilibre qui ne tarde pas à se terminer par de terribles tempêtes. Malheur, à ce moment, aux êtres humains qui traversent les défilés étroits des Cordillères : ils seront fatalement emportés par les vents impétueux dont la vélocité s'augmente à la manière d'un torrent subitement resserré entre des rochers à pic !

En moins d'une demi-heure, la *tormenta* nous avait enveloppés. Jean, qui depuis longtemps réclamait un de ces orages des Andes dont il avait lu de dramatiques descriptions, était enfin servi à souhait. En quelques instants, le vent atteignit son maximum de violence. Les arbres, tordus comme pailles, gémissaient, puis éclataient brusquement. De fulgurants éclairs se succédaient sans interruption, embrasant l'obscurité de leur vaste incendie et immédiatement suivis d'effroyables coups de tonnerre mille fois répercutés par l'écho des montagnes. A chaque décharge, le sol tremblait sous nos pieds. Nos mules, oublieuses des précipices, serraient les oreilles et marchaient au hasard, la queue entre les jambes. Une odeur de soufre emplissait l'atmosphère.... Nous avançons toujours. Pas un refuge entre ces rochers dénudés, où la pluie s'engouffrait en torrents jaunes sous nos pieds, tandis que ses baguettes serrées comme des aiguilles de glace nous criblaient le visage et transperçaient nos vêtements. On eût vraiment cru assister à l'agonie de la Nature.

Ce cataclysme dura deux heures. La tempête, emportée par une rafale descendue des hauteurs du Sotará et du Puracé, s'enfuit dans l'ouest avec une rapidité vertigineuse. Bientôt apparut, vers l'orient, un rayon sauveur qui rouvrit les portes de l'espérance et nous fit oublier le danger. La nuée, d'abord grise, puis blanche, se leva comme un voile de fiancée. Un pan de ciel bleu, puis une large trouée d'azur, puis tout le firmament rasséréné, reparurent en quelques instants. Un calme ineffable baignait l'air plus léger, dans lequel les poumons se dilataient à plaisir. Déjà les torrents d'eau s'étaient écoulés sur les pentes rapides, et il ne resta bientôt plus, en souvenir de ce déluge, que des perles de rosée gracieusement suspendues à chaque brin d'herbe.

En revenant le soir à Popayan par le chemin de Bélen, que nous avons traversé sous le couvert de ses beaux arbres, nous le trouvâmes jonché de

branches rompues, et les troncs fendus montraient leurs fibres arrachées par les décharges électriques (voy. p. 296). A l'arrivée en ville, on nous apprit que la foudre était tombée en douze endroits. Mais ce spectacle est tellement commun à Popayan que nulle émotion ne troublait le visage de ceux qui nous donnèrent la nouvelle.

J'ai parlé du Puracé. C'était le premier volcan en activité que je rencontrais sur ma route, et bien qu'il ait déjà donné lieu à des observations publiées par plusieurs savants distingués, il peut être utile d'ajouter ici quelques mots.

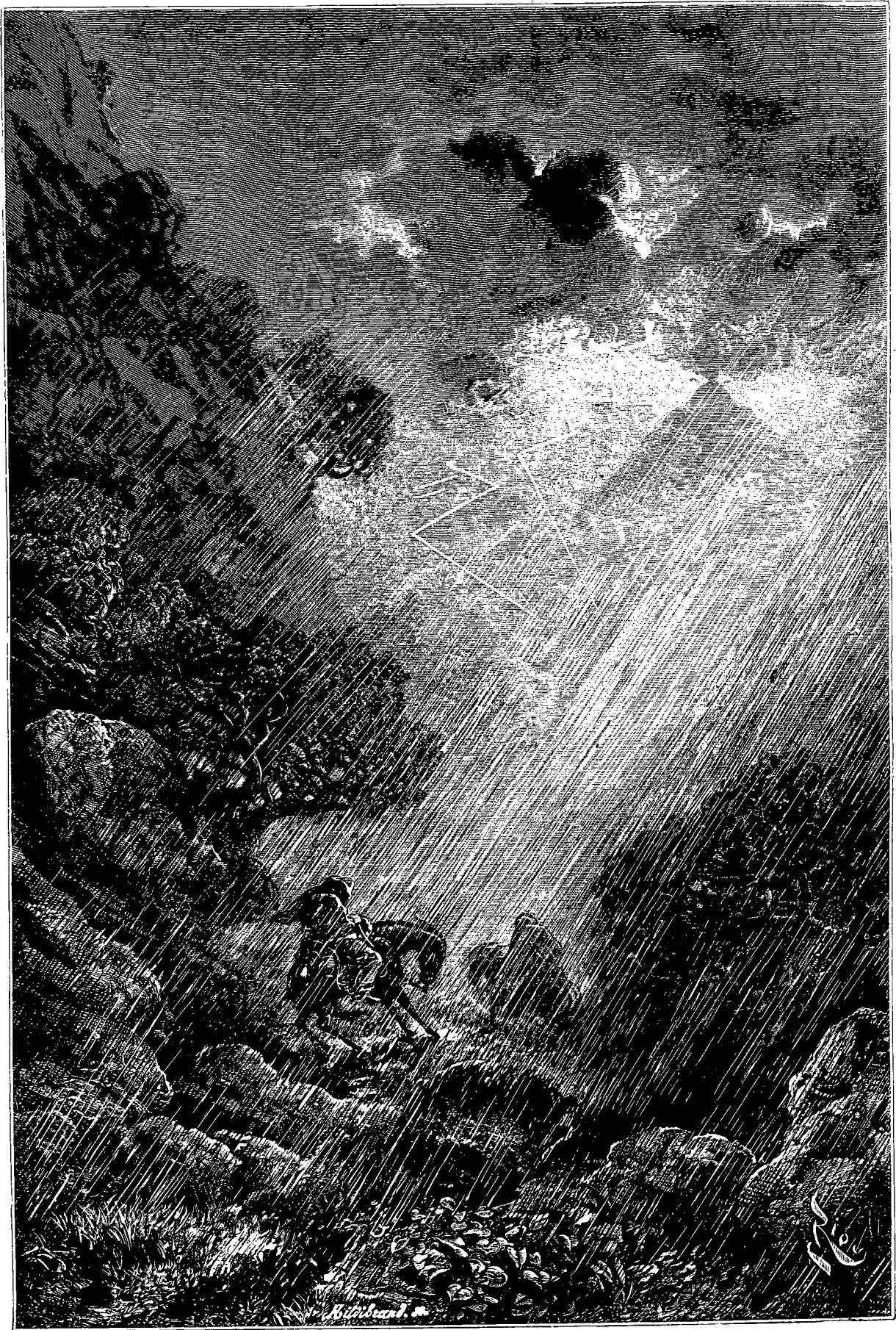
Lorsque d'un point élevé, autour de Popayan, on regarde vers l'est, la masse pyramidale de cette belle montagne arrête immédiatement le regard. Le plus souvent elle est couverte de nuages. Il y a trente ans, sa forme était semi-orbiculaire. Mais en 1849, une explosion formidable, suivie d'une irruption de boue, de cendres, de matières variées, creusa un cratère de cent mètres de diamètre, d'où sort constamment, comme au Vésuve, une colonne d'épaisse fumée. Les villages de Puracé, du Tambo, de Coconuco, de San Isidro, et la plupart des habitations éparses de la contrée, furent à demi ensevelis, et peu s'en fallut que Popayan elle-même, quoique distante de vingt-sept kilomètres, ne disparût sous la cendre, comme Pompéi l'an 79 après J. C. ¹.

Depuis cette époque, le sommet du volcan a pris l'aspect tronqué qu'on lui voit aujourd'hui.

On va de Popayan au volcan de Puracé soit par le chemin de Poblason, soit par celui de San Isidro. Le premier est le plus pittoresque des deux ; il se développe au milieu d'une belle végétation parmi des montagnes singulièrement tourmentées et dans un climat délicieux. Dès qu'on avance vers Coconuco, on voit partout, semées à travers les cerros, des roches de trachyte colonnaire lancées autrefois par le volcan à plusieurs kilomètres de distance de son foyer. Des eaux thermales sourdent de divers points du voisinage. De cette vallée, chaque semaine, les Indiens montent sur les hauteurs de Palétara et sur le Névalo de los Coconucos, d'où ils apportent la neige aux habitants de Popayan, assez friands de sorbets.

Du puéblo de Puracé, situé à deux mille deux cents mètres, et dont la température moyenne est de +13°,1, on monte sur le volcan à travers des sentiers escarpés, par où l'on arrive bientôt à la cascade du Molino et à celle du rio Arambío, ornée de ses colonnes de trachyte semblable à du basalte et se précipitant de cent vingt mètres de hauteur. Après avoir traversé les bosquets cultivés par les Indiens, commencent, à l'altitude de trois mille quatre cent quatre-vingt-quinze mètres, les pajonales ou pelouses courtes, aujourd'hui désertes,

1. La hauteur du Puracé, au temps de Caldas, était de cinq mille cent quatre-vingt-quatre mètres. En 1850, après l'éruption, le général Mosquera la trouva égale à cinq mille mètres. Son altitude actuelle est de quatre mille neuf cent huit mètres, ce qui donne une diminution de deux cent soixante-seize mètres sur la hauteur primitive du volcan.



Sur le chemin du volcan de Purace. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

en raison des cendres sulfureuses qui tuent le bétail.

A mesure que l'on monte, les plantes mortes accentuent cette image de désolation. Les espélétias eux-mêmes (*Frailejon*) ne dressent plus que leurs troncs desséchés, sans feuilles, sous une couche de boue épaisse de cinquante centimètres à un mètre. En montant encore, on atteint, à quatre mille six cent quatre-vingt-huit mètres, la limite des neiges perpétuelles, qui accusent ici une épaisseur de deux cent vingt mètres.

C'est à la hauteur de quatre mille trois cent cinquante-neuf mètres¹ que Boussingault plaça son observatoire, en 1831, pour analyser les vapeurs des *bocas viejas*, à l'endroit que les Indiens appellent

encore aujourd'hui *Azufra del Frailejon*. D'une ouverture large de trente centimètres environ, fusait une colonne de vapeur que le célèbre chimiste trouva composée de vapeur d'eau, de gaz acide carbonique et de gaz acide sulfhydrique. Cette ouverture a atteint aujourd'hui deux mètres de diamètre. L'échappement des gaz se fait avec une telle force par cette valve volcanique que le courant dépasse celui du vent dans les plus fortes tempêtes. Sa violence est si grande qu'il emporterait un homme comme un fétu de paille. Toute espèce d'ascension à la cime est impossible et le cratère supérieur ne peut être atteint.

Le bruit de cent cheminées de bateau à vapeur ne donnerait pas l'idée des rugissements de ce cratère.



Après l'orage; retour à Popayan (voy. p. 294). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

En se parlant à l'oreille, de toute la force de leurs poumons, plusieurs hommes s'entendent à peine. Une boue chaude couvre le sol, et des bouffées puissantes de vapeurs chargées d'acide carbonique et d'acide sulfhydrique enveloppent le spectateur. C'est avec de grands efforts que l'on peut se tenir debout, sur le plan incliné de la montagne. Aussi la terreur des Indiens qui servent de guides est si grande qu'ils se refusent le plus souvent à monter jusqu'à ces hauteurs.

« C'est une bouche de l'enfer, disent-ils; il n'est pas permis aux hommes d'y regarder. »

La chaleur, qui à cinquante mètres de cette ouverture atteint à midi environ $+18^{\circ}$ sous l'influence des

rayons solaires, monte subitement à 40° ou 50° dès que l'on s'approche à dix pas du cratère. Il est probable que la colonne de vapeur qui en sort avec une si grande violence doit dépasser la température de 316° , chaleur nécessaire pour volatiliser le soufre.

Aux documents que je viens de donner, on peut ajouter les renseignements suivants fournis par Codazzi au retour d'une ascension au Puracé :

« Il y a certainement là, dit le savant explorateur, une rupture d'équilibre dans l'état de l'atmosphère; l'immense chaleur du volcan détermine un courant ascendant, tandis que l'air froid se précipite sur la montagne. Le vent doit naturellement prendre une direction diamétralement opposée à celle qu'il aurait s'il sortait du cratère même. Aussi est-il impossible d'arriver au sommet couvert de neige, car la pente

1. Depuis l'éruption cette altitude n'est plus que de quatre mille trois cent trente mètres.



Paysage près de Popayan. Vue du volcan de Puracé (voy. p. 289-296). — Dessin de Riou, d'après les croquis de MM. Gauthier et André.

extrêmement rapide, couverte de boue, et l'impétuosité du vent, feraient tomber les ascensionnistes. Pendant mon excursion, deux guides furent précipités à terre et je craignis un instant de perdre mes instruments. Je dus descendre sans voir le cratère supérieur, qui, ce jour-là d'ailleurs, n'était pas en activité, car on n'entendait aucun bruit et nulle vapeur ne sortait de son ouverture. Vers trois heures de l'après-midi du même jour, il me fut possible de mesurer une partie de la cime, qui se découvrit avec sa ceinture de neige. Le reste était enveloppé dans une nuée sous laquelle on ne voyait s'élever aucune colonne de fumée.

« A vingt mètres environ plus bas que le petit cratère déjà décrit, est une solfatare dans laquelle le soufre se rencontre en aiguilles transparentes et entremêlées, attachées à la paroi et se reformant continuellement, sous une température de 90°, phénomène difficile à expliquer autrement que par une combustion lente du gaz acide sulfhydrique. Cette solfatare contient une grotte horizontale sous une roche trachytique. Les Indiens viennent y récolter le soufre pour l'aller vendre à Popayan. L'eau de la grotte, située à trois mille neuf cent quatre-vingt-deux mètres, était à la température de 80°, tandis que le thermomètre ne marquait que + 3° à l'air libre. »

Des diverses eaux thermales sulfureuses qui sortent des flancs du volcan, celles de Coconuco, à une température de + 130°, commencent à être utilisées par les habitants de la région pour les affections cutanées. D'autres sont bouillantes et marquent 72 à 73°.

Non loin du Puracé on peut admirer une des plus belles chutes d'eau de l'Amérique du Sud, la *chorrera de San Antonio*, plus connue sous le nom de chute du rio Vinagré ou Pasambio. Elle se précipite en une seule nappe de quatre-vingts mètres de hauteur. Plus bas se trouve une cataracte plus petite, la cascade de *Las Monjas*, tombant entre deux parois trachytiques verticales. Le rio Vinagré roule des eaux tellement acides qu'on ne peut rester auprès de la cascade de San Antonio sans ressentir aux yeux, baignés par la brume, un picotement des plus douloureux. Boussingault a calculé que trente-huit mille six cents kilogrammes d'acide sulfurique et trente et un mille six cents d'acide hydrochlorique se perdent en vingt-quatre heures dans le rio Vinagré. L'effet de ces eaux est tel qu'aucun poisson ne peut vivre dans le Cauca dans un parcours de soixante kilomètres, jusqu'au confluent du rio Palacé.

Enfin ce volcan fournit de riches salines iodifères qui sortent de la masse trachytique même, fait des plus curieux au point de vue géologique et sans exemple jusque-là dans toute la Colombie.

Le 19 avril, je quittai Popayan, me dirigeant vers Pasto, en laissant Jean un ou deux jours en arrière pour terminer une expédition de caisses sur l'Europe. Je m'étais décidé à suivre la vallée du Patia, dont je désirais étudier le système hydrographique. Cette

voie est peu fréquentée; on lui préfère le chemin qui passe sur les hauteurs, par Almaguer et Bolivar.

Toute cette vallée est très malsaine. Encaissée entre de hautes Cordillères, la chaleur, reflétée par les pajonals desséchés, y devient insupportable; elle développe, après les inondations du rio, des miasmes délétères dont le vent des montagnes balaye et répand au loin les germes mortels. Peu de voyageurs peuvent se vanter d'avoir échappé aux terribles fièvres du Patia. Je devais bientôt en faire, sur l'un des miens, la cruelle expérience.

Au sortir de Popayan, le sentier de mules monte rapidement entre les faubourgs. Des cases, ou plutôt des huttes couvertes de capucines, d'une ipomée à cloches bleues et à cœur blanc, et d'autres fleurs brillantes, parsèment le chemin agréablement ombragé. Chaque porte indique une petite *tienda* ou boutique. Des étagères, formées d'une planchette saillante, supportent, ici quelques bottes de courges et de piments, là des bananes, de l'achioté rouge et vert, de gros chimoyas, qui sont renommés dans tout le pays, plus loin de la panéla ou sucre jaune brut, des biscuits ou biscochos, des pains de maïs, des fruits variés.

La race des Indiens croisés d'espagnol qui constitue le peuple diffère sensiblement de celles que j'ai vues jusqu'ici. Le sang nègre a disparu. Tous les indigènes que je rencontre sur le chemin ont le pigment de la peau brun chocolat foncé; ils sont courts sur jambes, droits, épais, les membres charnus et musculeux, et ne présentant plus cette ligne disgracieusement serpentine qui est loin de réaliser la « ligne de beauté » d'Hogarth. Leur nez crochu, à larges narines, leurs yeux petits et bridés, leurs cheveux plats, noirs et grossiers, les rapprochent plutôt des types des sauvages de l'Amazone et des versants orientaux des Andes que de la race quichua ou de la race hispano-africaine.

Autour des cases, de petits jardins, à peu près cultivés, sont entourés de palissades assez mal jointes. Les habitants se sont ingénies pour en écarter les cochons, qui errent partout en liberté et causeraient du dommage si l'on n'y veillait. A cet effet, on coupe une fourche dans le taillis, on la passe sur le cou du porc et une autre barre est attachée aux deux branches. On a ainsi une entrave parfaite, qui donne lieu à des scènes assez réjouissantes lorsque ces animaux cherchent à traverser une barrière derrière laquelle croissent en paix des batates ou des yucas.

Le chemin est fort bon, bien entretenu. Je commence à m'étonner de ce luxe inusité, lorsque, à un brusque tournant, tout s'explique. Une escouade du *presidio* est à l'œuvre et fait office de cantonniers¹. Chaque prisonnier est attaché par une chaîne fixée à son pied et à son poignet au moyen de deux anneaux rivés à froid. Quelques soldats, faisant office de gardes-chiourme, paraissent vivre en très bonne intelligence avec les citoyens confiés à leurs soins. Tous

1. Le *presidio*, en Colombie, correspond à peu près aux travaux forcés des bagnes européens.

chantent, fument et boivent ensemble ; et loin de se troubler à notre approche, ils viennent familièrement nous demander l'aumône, de l'argent et des cigares. On m'assure que ces braves gens n'ont aucune envie de s'enfuir, et que cette existence leur semble la plus douce du monde. Leur office consiste à nettoyer les rues de la ville de Popayan et les alentours ; seulement comme ils doivent rentrer chaque soir et par conséquent ne pas trop s'éloigner, il s'ensuit que le pauvre « camino real » redevient exécrable à quelques kilomètres de là.

Mais, si la *plate-forme* du chemin laisse à désirer, il n'en est pas de même de l'aspect de la végétation environnante.

Dans les mille plis de ce terrain, le plus accidenté qui soit au monde, dans chaque anfractuosité des roches, sur les racines, les troncs, les branches des arbres,

des plantes charmantes viennent s'offrir à mes yeux.

A quatre kilomètres de Popayan, le rio dos Brazos est franchi, dans une vallée encaissée et verdoyante.

Le petit bras du rio del Roblé (mille huit cent dix-sept mètres), où j'arrive à midi, et son grand bras (mille huit cent cinquante-six mètres) que j'atteins une demi-heure plus tard, sont ainsi nommés à cause des beaux grands chênes (*Quercus Humboldti*) qui couvrent leurs bords de leur ombre épaisse, et sous lesquels croît une famille de délicates fougères.

Après la montée suivante, un moment d'arrêt est nécessaire, dès que le sommet est atteint. Ce point, nommé la *cuchilla del Tambo*, est la ligne de faite de partage, le *divortio aquarum* des bassins du Cauca et de Patia. De ce filet d'eau qui rampe à mes pieds, de cette source stillante qui suinte de la roche voisine, de cette *copita* pleine d'eau que je répands



Les cochons entravés, près de Popayan. — Dessin de Valette, d'après un croquis de M. André.

moitié à ma droite, moitié à ma gauche, une partie coulera dans l'Atlantique, l'autre dans le Pacifique. On voit encore, en se tournant en arrière, vers le nord, la vaste plaine du Cauca, dont les aspérités s'effacent dans les vapeurs lointaines, et dont le centre est occupé par la montagne aurifère de la Tétilla. Dans la Cordillère centrale, on remarque les pics de la Téta et de Chapa, et, plus à droite, celui de Munchiqué, près de Quilichao. Vers le sud, au contraire, paraissent, pour la première fois, les pentes dépouillées dont les escarpements plongent dans la profonde vallée du Patia et dont les eaux creusent incessamment le sol peu consistant, jusqu'à l'ossature solide des schistes qui alternent avec les terrains de syénite.

C'est près de là, sur le site du village actuel du Tambo, que Bélalcazar livra aux Indiens la bataille qui consumma leur défaite et provoqua leur soumission définitive.

Le rio Timbío (mille huit cent soixante-huit mètres), puis le village du même nom, se rencontrent ensuite à la descente vers le val du Patia, et nous traversons quelques-uns de ses nombreux affluents.

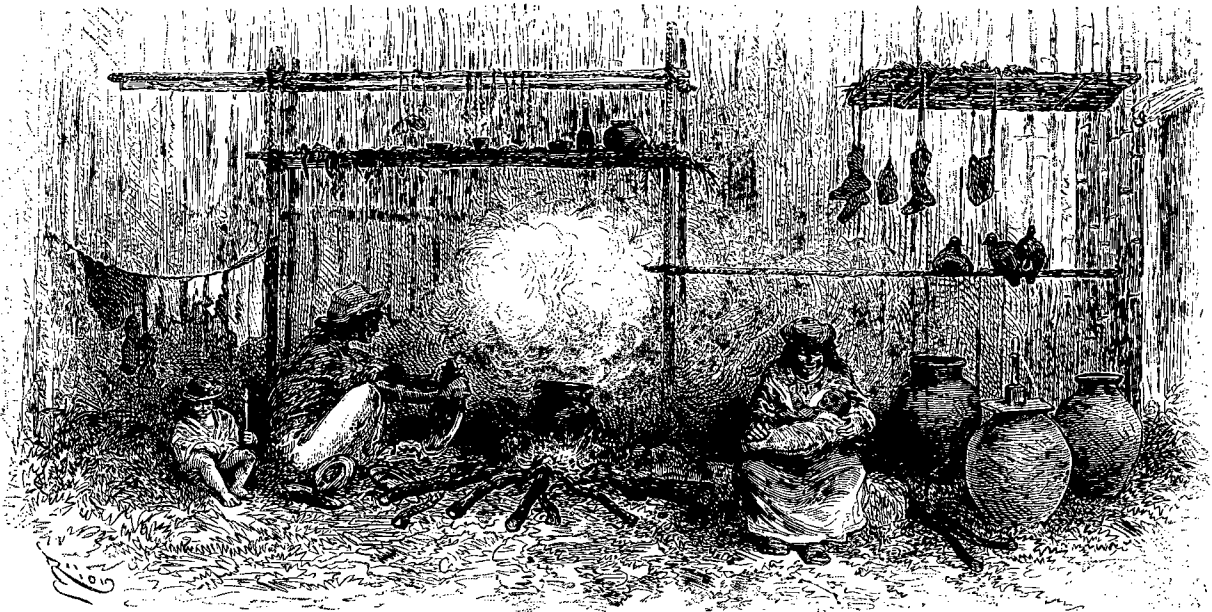
Timbío, dont j'ai trouvé l'altitude de mille huit cent quatre-vingt-treize mètres (et non de mille huit cents), est situé à mi-côte sur la rive gauche du rio Timbío, au milieu de lomas fortement inclinées et parsemées de bosquets. Une petite québrada, près de la Casa Alégria, était ornée de beaux chênes, hauts de trente mètres, à la ramure majestueuse, et couverts de glands gros comme des marrons d'Inde.

A cinq heures et demie du soir, j'atteignais l'alto de Cuévitás, au-dessus du rio de las Piédras. Ce point dépasse deux mille mètres ; on y jouit d'une vue superbe au coucher du soleil. Vers l'ouest, les hauts sommets de la Cordillère se détachent en indigo foncé sur un ciel gris que le soleil couchant éclaire de bas

en haut, découpant les arêtes des montagnes avec une netteté extraordinaire. Au premier plan, à la hauteur de l'œil, une ligne de collines tourmentées, boisées, d'un vert très vigoureux, que les cimes des arbustes font un peu « moutonner », laisse deviner, en arrière, le sillon d'une vallée profonde. C'est là que coule le Patia. De ce fond, s'élèvent des nuages d'une telle blancheur, d'un dessin si ferme, qu'on dirait des montagnes de neige. Ils montent, lentement, poussés du sud au nord par une brise insensible, abandonnant au-dessus d'eux les vapeurs plus lourdes que le sol retient et condense dans la fraîcheur du soir.

Ce majestueux paysage, dans ce calme ineffable, était de ceux qui impressionnent l'âme au plus haut degré en l'élevant vers le Créateur et dont la plume est impuissante à rendre la sublime beauté.

Je tombai du troisième ciel dans la plus prosaïque réalité. Pendant que je revenais de mon observatoire, la nuit survint, brusquement, comme toujours sous l'Équateur. La porte du rancho était grande ouverte. Dans le désordre incroyable, ajouté à la misère, de cette hutte ultra-pauvre, une scène bizarre s'éclairait à la lueur tremblante d'une chandelle de cire verte que deux enfants demi-nus tenaient à tour de rôle. D'un côté, une femme allaitait son enfant; de l'autre, la « caséra », notre hôtesse, plumait à belles dents une jeune dinde tuée en notre honneur. L'un des trois hommes présents attisait le feu, sur lequel chantait une grande olla demi-cassée et remplie du riz que nous avions dû emprunter à notre réserve de provisions. La pluie du matin avait répandu une couche de boue au dehors et au dedans. Après deux heures d'attente, il ne nous resta plus qu'à accepter une



La cuisine de l'alto de Cuévitás. — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

part de la volaille maigre que huit personnes avaient à se partager et à nous allonger enfin sur le sol humide et froid pour y passer la nuit.

Le lendemain, les mauvais chemins recommencent. Notre bonheur a trop duré; il faudra le payer cher. A la descente du rio de Piédras, des argiles schisteuses, roulées par les aguaceros, ne permettent plus aux mules d'avancer. C'est, pour commencer la journée, un martyre de trois heures.

A onze heures et quart, nous franchissons le rio de Quilcasé (mille trois cent quatre-vingt-huit mètres), qui coule de l'est à l'ouest dans le Patia. Nous remontons péniblement sa rive gauche au milieu de pantanos herbeux qui me rappellent les prairies mouvantes du Limousin, lorsque des nuées de sauterelles, une nouvelle plaie de la région, nous environnent de leurs tourbillons insupportables. Déjà les femelles ont effectué leur ponte, meurent, et leur corps décomposé

dégage une odeur fétide qui soulève le cœur. Les péons se livrent à toutes sortes de récits sur ces insectes, racontent qu'ils se changent en chauves-souris, que c'est la boue qui les engendre, etc. Tous sont d'accord pour dire que depuis quarante ans on n'a pas observé cette plaie aussi violente qu'aujourd'hui.

Daniel renchérit sur le tout :

« Monsieur doit connaître le docteur Moralès, d'Antioquia? me dit-il.

— Non, pourquoi cela?

— Parce qu'il vous aurait appris la manière de se débarrasser de cette peste.

— Comment?

— Voilà. En 1855, les sauterelles (*langostas*) ruinaient tout dans l'État d'Antioquia. On en apporta deux au docteur Moralès. Il les prit dans sa main et les conjura. Le lendemain matin toute leur bande avait disparu. »



ITINÉRAIRE DU VOYAGE
 de M. Ed. André
 dans l'Amérique équinoxiale
 1875-1876.
 8^e Carte
COLOMBIE.
 de Popayan à Pasto.

Je n'avais guère envie de rire, car je considérais depuis quelque temps Fritz, qui, tout en chevauchant à mes côtés, devenait pâle comme un mort. Tout à coup, il me regarda fixement et me dit, en claquant des dents :

« J'ai la fièvre, couchez-moi. »

Je sautai à bas de cheval. Nous le primes, les péons et moi, et l'étendîmes tant bien que mal, enveloppé dans toutes nos couvertures, sur l'herbe mouillée et mouvante. Un frisson terrible le secoua une demi-heure, puis vint l'accès, violent, délirant, prolongé. Le pouls ayant décréu, il fallut remettre le malade en selle, terminer l'ascension à travers des cailloux roulants, franchir l'alto de la Horquéta, et arriver à la nuit au village de Dolorès, où fort heureusement j'avais une lettre de recommandation pour la señora Santicos Cordova, sœur du général dont j'avais

fait la connaissance à Ibagué, lorsqu'il était président de l'État de Tolima.

L'excellent accueil de doña Cordova, chez qui nous trouvâmes l'hospitalité abondante, délicate, d'une personne distinguée à tous égards, nous rendit grand service et mon compagnon reprit des forces sous ses bons soins.

Dolorès, qui a pour synonyme la Horquéta, est un petit village de trois cents âmes, pauvre, situé sur une montagne qui domine les rios Quilcasé et Esmita, et entouré de trois côtés par des roches escarpées, couvertes d'une puissante végétation. La vue reste ouverte, au midi, sur une suite de montagnes superbes, dans la direction de los Arbolès et du Patia. Sur la place publique, dont je trouvai l'altitude égale à mille huit cent dix-neuf mètres, un grand et vieux cédréla, dont les premières branches disparaissaient sous de



Intérieur de l'église de Dolorès. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

grosses touffes de stanhopéas en fleur, occupe la partie haute, près de laquelle se détache la façade de la pauvre église paroissiale. A l'intérieur du temple, la misère est navrante, et la nudité absolue. Dans un coin, la lampe perpétuelle, composée de quatre bâtons couverts d'un vieux journal déchiré, git de travers sur une table dont un lambeau de toile ne réussit pas à masquer les membres disloqués. Quelques chandeliers et flambeaux de zinc, veufs de leurs bougies de cire de palmier, un pauvre Christ sur un escabeau de bois blanc dressé au milieu de l'autel, dans un coin la *cruz alta* (grande croix) frangée d'un oripeau décoloré, un tréteau et deux cônes de fer à brûler les bouts de chandelle, composent le mobilier de la « maison de Dieu ». Seule, une palme tressée pour le dernier dimanche des Rameaux par quelque âme pieuse dont le temps ne coûte rien, jette une note moins désespérée dans cette scène de désolation.

Le lendemain, nous étions avant sept heures sur le chemin de los Arbolès, par un épais brouillard, voyant glisser et tomber nos mules sur des cailloux de grès et de schiste, brisés, mélangés de silex, et formant la voie douloureuse et raboteuse par excellence. Aucun passant, nul arriéro, pas une mule en vue sur ce « camino réal », triste conséquence de l'apathie des habitants et, ajouterai-je, du gouvernement qui ne se soucie guère d'améliorer les voies de communication, au milieu des complications de l'inférenale politique.

On franchit le rio Esmita et deux fois le rio de Santo Tomas, à mille deux cent cinquante et à mille cent quatre-vingt-douze mètres d'altitude. Sur les rochers s'accroche le beau *Bletia rosea*, le même qui a failli naguère me faire rompre le col à Quétamé. Les broméliacées et les orchidées abondent. Dans la quebrada de Santo Tomas, très curieuse par son cours

impétueux et ses cailloux roulés, je distingue de la syénite, des trachytes et du diallage de nuances bizarres. Sur ses bords, des cañas bravas, ingas, crotons, malvacées diverses et de nombreuses plantes nouvelles m'attirent, me retiennent et finissent par me faire perdre de vue ma caravane.

Engagé seul dans un réseau compliqué de sentiers bourbeux, j'essaye de passer et me perds tout à fait dans des bourniers, précipices, fondrières variées, jusqu'à ce que je me retrouve sur la rive gauche de la rivière au lieu de la rive droite que je devais suivre. Enfin, grâce à ma boussole et à deux grands *Ficus* que j'avais remarqués de loin sur une *cuchilla*, et qui ont donné leur nom au rancho los Arbolès (mille quatre

cent quatre-vingt-seize mètres), je puis piquer droit à travers les lomas, et j'arrive avant la nuit, exténué, chargé de plantes et de pierres, et, au total, content de ma journée.

La maison de Thomas Figuéroa, où nous devons trouver un gîte, est déjà pleine de voyageurs, caballeros fort remuants et gênants pour d'honnêtes naturalistes. Tous paraissent assez surexcités. Prêtant peu d'attention au sancocho grossier qui paraît sur la table, ils se passent mutuellement les nouvelles de l'agitation des esprits dans le Cauca. La conversation devient générale. Personne ne doute de l'imminence de la guerre. Daniel seul est sceptique; il en a vu bien d'autres.

« C'est un bambuco¹, votre guerre, dit-il. A Pal-



Eglise et place publique de Dolorès. — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

mira, avant de partir, on m'a dit que nous trouverions Cali en révolution. Arrivés à Cali, rien; mais le bruit courait que Popayan était en feu. A Popayan, nous venons de voir... une procession du *Corpus*. Parlez-moi des Pastusos pour se battre (*pelcar*); nous allons justement les trouver à l'œuvre avant peu.»

Et il se frottait les mains d'avance, triste personnification de cet esprit frondeur si commun chez les Colombiens et qui leur a déjà causé tant de mal, sans les avoir encore amendés.

Le lendemain matin, 23 avril, nous quitions los Arbolès après une nuit agitée, et nous suivions les lomas dénudées.

A la Puertica (mille quatre cent cinquante-neuf mètres), le *regalgar*, solanée à gros fruits jaunes cornus (*Solanum mammosum*), abonde sur le bord

du chemin, dans le voisinage des habitations, comme chez nous la stramoine. La Puertica n'a que deux cases, et Santa Lucia, un peu plus haut, une seule. Le terrain s'est infléchi au sud; il fait une chaleur suffocante sur ces surfaces d'herbe sèche qui renvoient les rayons solaires comme un miroir ardent.

L'alto de San Francisco (mille six cent dix mètres) ne change rien à l'aspect attristant de cette région accidentée et dénudée où nul oiseau ne paraît, à l'exception des *gallinazos* qui volètent silencieusement près de nous, attendant la chute de quelque mule estropiée pour la dévorer encore palpitante. Rien ne vient égayer le voyageur sur ces interminables pentes

1. Le bambuco est une danse nationale, dont nous trouverons bientôt une explication détaillée.

des cerros qui descendent au Patia. Je me trompe : un sourire et quelques mots d'un enfant m'arrachent un moment à mes pensées qui tournaient au lugubre, lorsque je m'entends saluer d'un : *bendito, alabado sea el santísimo sacramento del Altar*, auquel je réponds, selon l'usage : *Asi sea siempre*¹.

A San Francisco, quelques maisons, au pied de l'alto, abritent les rares habitants de la région qui cultivent le riz dans les terres irriguées. Une charmante jeune femme, que je trouve à l'ouvrage, m'apprend que cette culture se fait en arrosant d'abord en juin-août, après quoi on brûle les pajonales et l'on sème vers le 24 septembre. Six mois après on récolte le grain, on le pile, très sec, dans des mortiers où il se trouve décortiqué et blanchi sans autre préparation. Ainsi préparé, on le conserve dans des sacs de peau de bœuf d'une forme particulière, hauts de deux mètres, larges de soixante-cinq centimètres, obliquement fermés

en haut, et contenant vingt-quatre arrobes (300 kilog.) de grain, qui se vend en moyenne vingt réaux (10 francs) l'arrobe. Ce prix est très élevé et montre l'intérêt qu'il y aurait à développer ces cultures par

1. Béni et loué soit le très saint sacrement de l'autel! — La réponse doit être : Qu'il en soit ainsi à jamais!

la concurrence et à augmenter le produit d'une denrée si utile.

De San Francisco, après avoir suivi une plaine inclinée (*meseta*), j'arrivai, à trois heures, dans la québrada de Guavita, pittoresque, rocheuse, difficile, et dont les rochers étaient tout couverts de superbes pitcairniaux aux épis écarlates.

Le cours de la québrada (mille quatre-vingt-dix-huit mètres) est encaissé entre deux parois verticales de l'effet le plus sauvage. Sur mon passage, je vis la scène du festin du grand condor des Andes (*Sarcoramphus Papa*), que j'avais déjà observée à Cartago, se reproduire presque identiquement. L'oiseau-roi se plongeait voluptueusement dans la bonne chère avec le même accompagnement de gallinazos lâches et serviles, et achevait son repas sur le cadavre d'une vache sans que la valetaille qui l'entourait osât l'attaquer.

Enfin, après un orage plus menaçant que terrible et une longue chevauchée en sui-

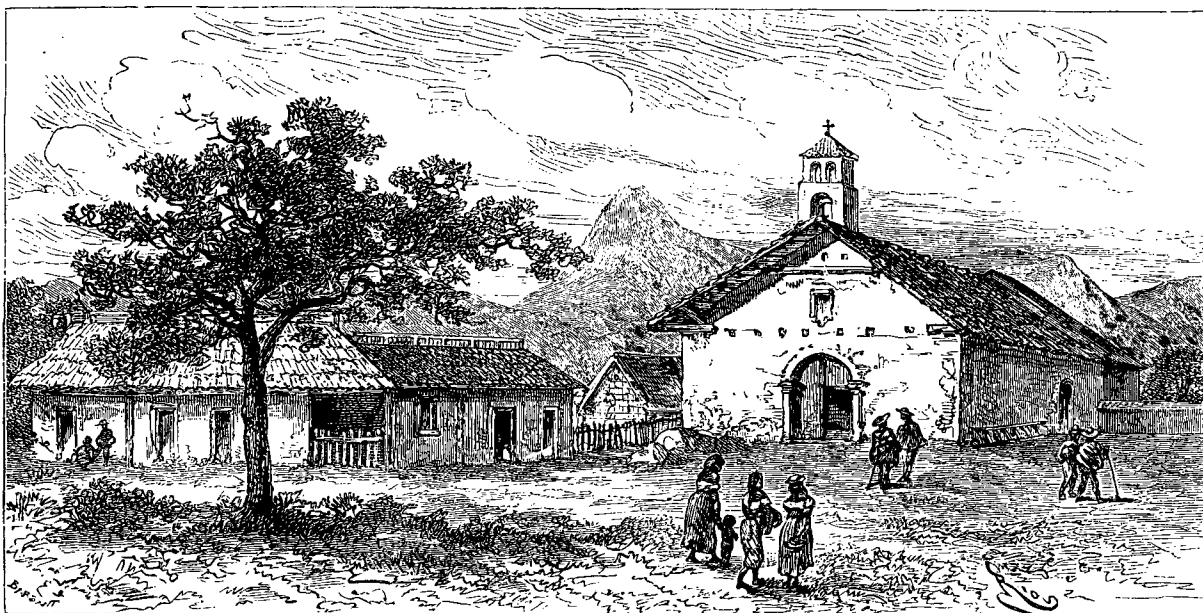
vant le cours pittoresque du rio Guachicono, qui coulait à ma gauche dans une vallée encaissée, j'arrivai au village del Bordo avant six heures du soir, après avoir parcouru dans ma journée plus de quarante kilomètres.

Éd. ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison).



Le condor *rey* dans la québrada de Guavita. — Dessin de Valette, d'après M. André.



Eglise de Mercadérés (voy. p. 315). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE POPAYAN A PASTO (CAUCA).

Le rio Patia ; géographie physique et météorologique de la région. — Les nègres *patianos*. — La mouche *nuche*. — El Bordo ; mœurs, usages, jeux. — La poésie funèbre du Patia. — Marco-Antonio et le *bambuco*. — Paysages. — Sérénade nocturne. — Patia ; les fièvres. — La plaie des sauterelles. — La forêt de citronniers. — Le coca. — Passage du rio Guachicono. — Los dos Rios ; meurtre et expiation. — Mercadérés. — Le salto du rio Mayo. — Cascades de la Caldéra. — La Union. — Berruécós et la variole noire. — Olaya. — Les Échelles du Juanambú. — Ortéga. — Le jardin désert de Ménésés. — Arrivée à Pasto.

Le rio Patia est un des fleuves les plus étranges et les plus pittoresques du monde. Il sort des flancs du volcan de Sotarà, dans la Cordillère centrale, et se précipite d'une roche escarpée, dès son origine, sous la forme d'une élégante cascade. Près de là, dans le Paramo del Buei, prennent naissance deux puissants voisins, les rios Magdalena et Cauca, illustre compagnie qui rappelle le curieux massif des Alpes lépontiennes où trône le Saint-Gothard, en Suisse, et d'où s'échappent les eaux mères du Rhin, du Rhône et du Tessin.

Sur sa longueur totale, qui dépasse quatre cent cinquante kilomètres, le Patia en parcourt quatre-vingts sous les noms de rio Sotarà et de rio Quilcasé, et ne change cette dernière appellation pour celle de Patia qu'après avoir reçu les eaux du Timbío. Ce cours supérieur, maintenu entre de hautes montagnes escar-

pées, décrit une courbe immense, de l'est au nord et à l'ouest-sud, accompagnée d'autres vallées concentriques, toutes anfractueuses. L'ensemble forme un des plus étonnants systèmes oro-hydrographiques. Bientôt enserré entre les deux chaînes principales des Cordillères, le Patia, qui a reçu le tribut du Guachicono, du Mayo, du Juanambú et du Guaitará, rompt la digue qui le séparait des plages du Pacifique, comme le Danube traverse les Carpathes aux Portes de Fer pour se plonger dans la mer Noire. Au delà, le Patia remonte brusquement vers le nord, ouvrant un angle aigu, échappe aux plissements de la Cordillère occidentale qui le maintenaient dans d'étroites vallées, et après avoir présenté un cours navigable sur une grande étendue, il se jette dans l'océan par un immense delta.

C'est dans les parages que nous venons de quitter, entre la vallée du Patia et l'océan Pacifique, que, des points élevés de la Cordillère occidentale, des cerros de San Juan ou de Guavas, par exemple, à trois mille mètres d'altitude, on peut contempler un spec-

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49 ; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209 ; t. XXXVII, p. 97, 113, 129 ; t. XXXVIII, p. 273 et 289.

tacle extraordinaire. Le chef de la Commission chorographique, Codazzi, l'a observé et décrit, et moi-même j'ai assisté à une scène du même genre dans l'Équateur.

Codazzi avait passé la nuit au sommet du cerro de Guavas, qui domine el Tambo, près de Popayan. Il avait préparé une base pour mesurer les vallées voisines et tenait son théodolite à la main, lorsqu'une nuée épaisse couvrit la vallée et masqua les hautes Cordillères, à l'ouest, tandis que le ciel restait clair vers l'orient. Au moment où le soleil sortait des cerros, l'observateur vit son image ou son ombre dessinée avec d'énormes proportions sur le nuage situé en face de lui, avec la tête entourée d'une auréole lumineuse et d'un cercle éclairé des couleurs du prisme. C'était le même phénomène que Bouguer et Ulloa avaient observé dans les Andes de Quito et qui reçut d'eux le nom de « spectre d'Ulloa ». Il est le résultat de la combinaison de deux phénomènes distincts : l'aurore boréale et l'arc-en-ciel circulaire complet. On voit le premier dans les régions polaires, quand la nuée se présente en même temps que le soleil. Dès que l'ombre se projette sur le nuage, la tête paraît entourée d'une auréole lumineuse qui diminue d'intensité du centre à la circonférence. Cette auréole est produite par la réflexion de la lumière sur les gouttes d'eau qui forment le nuage. L'arc-en-ciel se forme dès que le soleil perce de ses rayons les gouttes d'eau. Pour qu'il devienne circulaire et complet, il faut que le spectateur soit placé au sommet d'une montagne élevée, et on le voit augmenter d'intensité lorsque la lumière qui frappe les gouttes a une grande vivacité. De plus, pour que le spectacle se présente dans toute sa perfection, la nuée doit être presque transparente et placée à peu de distance du spectateur. Ce spectre solaire dure le plus souvent une demi-heure ou une heure, et disparaît lorsque les nuages blanchissent, se désagrègent et montent vers le zénith comme un voile de dentelle, dégageant la vue admirable des cerros escarpés, des vallées profondes de la vallée du Patia, laissant transparaître au nord celle du Cauca que nous venons de quitter, et vers l'ouest la côte du Pacifique, terminée au loin par l'île de Gorgona, qui apparaît comme un trait bleu foncé au milieu de la mer.

Lorsque, des hauteurs de San Francisco ou du Bordo, le voyageur regarde autour de lui les monts et les vallées qui se terminent à la *hoya* du Patia, il découvre bientôt que les fondrières profondes et les lomas escarpées sont formées d'un sol peu consistant et fouillé de toutes parts jusqu'au thalweg de la vallée principale nivelé par les eaux. Du Bordo surtout, point où s'arrête un moment notre voyage, cette configuration se lit avec une grande clarté. C'est par là que glissèrent les terrains friables de la montagne de San Francisco, et, plus bas, que la faille du Guachicono a été creusée, depuis les paramos supérieurs, comme par le soc d'une gigantesque charrue qui aurait entraîné à sa suite les offrtements des cerros

décomposés. La même action s'est produite sur les tables (*mesas*) de Mercadérés, dont nous aurons bientôt à parcourir la désolante nudité.

Si l'on descend dans le fond de la vallée du Patia, on voit partout le sous-sol composé de schiste alternant avec la syénite. Ça et là se rencontrent des salines, exploitées au grand profit de l'élevage du bétail dans toute la région. Le sel y rend d'autres services encore, dont le principal, grâce à l'iode qu'il contient, est de guérir radicalement le goître, maladie que nous avons vue si commune dans d'autres parties de l'État du Cauca.

En remontant par la pensée à travers les âges, que l'on se figure maintenant ce bassin supérieur du Patia et de ses tributaires formant un immense lac subandin, alimenté par l'incessante fusion des glaciers ou névados, sous le soleil ardent de l'équateur. Cent kilomètres de longueur, sur dix à quinze de large, formaient le vase où ce lac était contenu, et recevaient les eaux pluviales de plus de cent soixante myriamètres carrés. Lorsque la masse d'eau atteignit des profondeurs de deux à trois cents mètres, elle pesa d'un tel poids sur la barrière inégalement résistante que lui offrait la Cordillère occidentale près d'el Castigo, qu'une rupture instantanée s'opéra. Les eaux furieuses ravagèrent en peu d'instant les plateaux, les vallées, et le relief actuel des terrains, qui s'est encore accentué depuis par l'action continue des eaux pluviales, fut définitivement imprimé à la vallée du haut Patia. Ces ravinements ont atteint une telle importance que de la station où nous sommes, à mille seize mètres superocéaniques, on compte, jusqu'au village de Patia, situé à huit kilomètres seulement à vol d'oiseau, trois cent quatre-vingts mètres de différence d'altitude.

Ces conditions influent singulièrement sur la salubrité du climat. La profondeur énorme de la vallée relativement à la hauteur des Cordillères voisines, ses courbes à court rayon qui l'empêchent d'être longitudinalement drainée par les vents, les inondations qui couvrent si souvent les rives du fleuve, la chaleur intense des fonds, les vents froids qui, la nuit, descendent des sommets, l'évaporation rapide des eaux glacées qui entrent brusquement dans une température élevée, tout concourt à créer une région malsaine par excellence et rend la vallée du Patia un objet de terreur pour les voyageurs et même les indigènes. Aussi les Indiens que nous avons rencontrés dans le voisinage de Popayan ne se retrouvent plus ici. Seule la race nègre et ses métis peuvent supporter impunément ces terribles effluves. On dit qu'au temps des vice-rois, une troupe de nègres marrons, amenés comme esclaves de la côte d'Angola, s'étaient réfugiés sur un point, nommé el Castigo, et que de là ils se répandirent sur le reste du pays après la guerre de l'Indépendance. Ils avaient apporté avec eux les qualités et les vices de leur race : résistance aux climats insalubres, douceur du caractère, insouciance et

(*suecos*) d'une fabrication particulière¹, rentrer pour confectionner le déjeuner. Pendant ce temps, les hommes organisaient les jeux. Les uns jetaient des pièces de monnaie (*pesos* d'argent) le long d'un bâton (*palo*) qu'il s'agissait d'atteindre ou d'approcher, dans des conditions analogues à notre jeu de bouchon, avec cette différence que les adversaires étaient divisés en deux camps et perdaient leur individualité pour laisser tous les enjeux à la masse; les autres, plus calmes, drapés dans leurs ruanas, s'abandonnaient aux douceurs du chant et « grattaient le jambon » (jouaient de la guitare) en fumant des *tabacos* de Popayan. Deux mesures de mélodie et quelques accords plaqués, toujours les mêmes, pour accompagnement, constituaient toutes leurs ressources musicales et suffisaient à entretenir ces braves gens en joie pendant des heures entières.

Dans tout le Patia les femmes portent leurs enfants à califourchon sur la hanche, position disgracieuse qui blesse parfois cruellement les pauvres petits, mais laisse à la mère la libre disposition de ses bras. Ces femmes, rentrées à la case et ayant momentanément dépouillé leurs robes trainantes, présentent aux étrangers un aspect des plus singuliers.

L'amour des objets brillants, étoffes, images, bijoux, etc.; est porté loin par les habitants de cette région, qui ont conservé cette tendance naturelle à la race nègre et à ses dérivés. Non seulement ils décorent l'intérieur de leurs maisons avec des images de dévotion collées sur le bois des portes ou la terre battue de la muraille, mais si un voyageur égaré dans ces contrées apporte avec lui quelque boîte de conserve ou des bouteilles à étiquettes colorées, ils décollent avec soin le papier à images et en font l'ornement de leur chambre. C'est ainsi que j'ai pu voir, entre un Sacré cœur de Marie et un Mazeppa venus d'Épinal après bien des pérégrinations, s'épanouir sur les murs des étiquettes d'*Alsopp's pale ale*, *Blackwell's Pickles*, *Corned beef* de Chicago, *sardines à l'huile*, etc., etc. Cependant on trouve parfois un objet d'art dans les maisons « à leur aise » : c'est un vase d'argent massif dans lequel on offre l'eau pure après le chocolat. Sans doute les échantillons de ces coupes, souvent assez ornées, que l'on rencontre dans les familles et auxquelles on tient d'autant plus qu'elles portent un brevet d'antiquité, proviennent des envois faits d'Espagne peu après la conquête.

Mais il est un autre usage plus singulier, que je ne saurais passer sous silence. Il s'agit de l'affichage, dans l'intérieur de la maison, de morceaux de poésie du cru, imprimés, encadrés de noir et fixés au mur par quatre épines de mimosa. De temps à autre, un poète-colporteur traverse le pays, pénètre dans les familles aisées où un être aimé vient de mourir, et

1. Ces socques sont formés d'un morceau de bois évidé en dessous, dans leur milieu, et de deux lames de cuir maintenant latéralement le pied et attachés par des cordons. On met dedans le pied nu ou chaussé de l'*alpargata*.

fabrique séance tenante, sur commande, une lamentation au choix. Lorsqu'elle est acceptée, il va la faire imprimer à Popayan et l'expédie aux clients contre remboursement. Ces morceaux de littérature mortuaire, dont j'ai donné précédemment un échantillon en prose en parlant de Barranquilla, atteignent, dans le langage des Dieux, le sublime de l'emphase et de la redondance. On me permettra d'en offrir un spécimen que j'ai copié dans la maison d'une veuve inconsolable, laquelle venait néanmoins de convoler en secondes noces et n'avait pas jugé opportun de soustraire cette pièce remarquable aux yeux de son nouveau conjoint.

A LA TUMBA

DE MI QUERIDO ESPOSO EL SEÑOR
RAFAEL M...G.

QUE MURIÓ EN LA EDAD DE 35 AÑOS DIEZ MESES EN 1875.

Vengo á regar con lágrimas tu huesa
Vengo á dejarte aquí, mi corazón.
Mi corazón, te dije?... Hecho pavesa
Dentro del pecho lo dejé el dolor.

Quiero llorar, y ni llorar me es dado
Que la fuente del llanto seca está;
Aun la lluvia se aleja cuando airado
Sus cadenas destroza el vendaval.

De qué sirve un instante de ventura
Cuando vuela ese instante de placer
Si se aumenta del alma la amargura
Con el recuerdo del perdido bien?

Nunca en el labio de tu esposa amante
Un dulce sonrisa rayará
Hondos suspiros sólo á cada instante
De su pecho tristísimo saldrán.

Perdida la esperanza del consuelo
Sólo ansiará su herido corazón
La hora feliz en que dejando el suelo
Te vuelvo á ver en la mansion de Dios¹.

Signé : Paulina C.... DE M....

Parfois le poète, si on y met le prix, monte sa lyre un ton plus haut (*paulo majora canamus*). Les métaphores et les hyperboles se succèdent sous sa fertile plume, et les lettres capitales ne sont pas ménagées sur les lignes imprimées par les typographes colombiens. Ces élucubrations sont lues et relues à haute

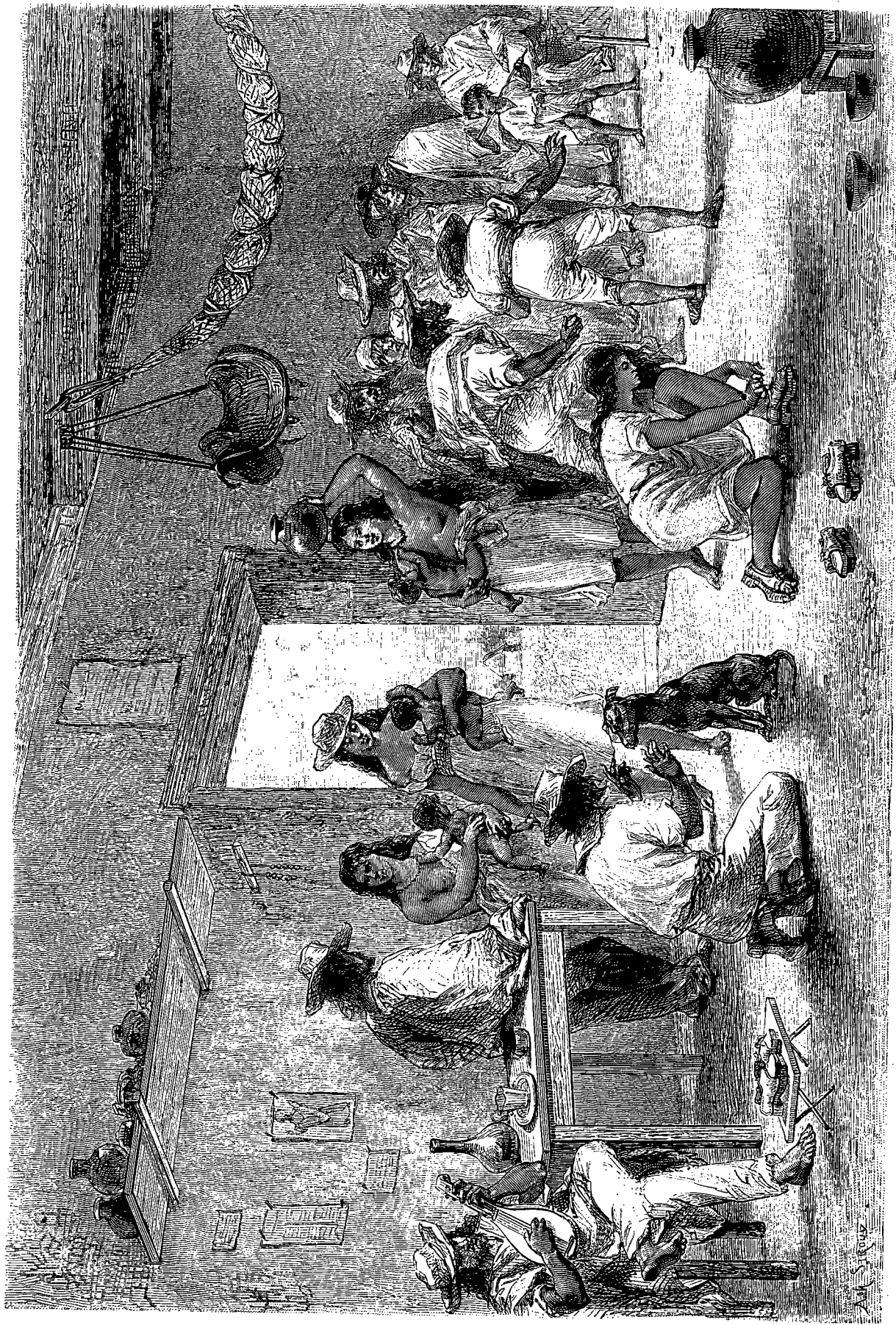
1. Traduction. « Je viens arroser ta tombe de mes larmes; je viens te quitter ici, mon cœur; mon cœur, te dis-je! réduit en ruine, est abreuvé de douleur.

• Je veux pleurer, et les larmes mêmes me sont refusées, car la fontaine des pleurs est tarie. La pluie elle-même doit cesser quand la tempête furieuse a brisé ses chaînes.

• De quoi sert un instant de bonheur, quand ce moment de plaisir s'envole, en augmentant l'amertume de l'âme avec le souvenir du bien perdu?

• Jamais un doux sourire ne rayonnera sur les lèvres de ton épouse aimante, mais seuls, à tout moment, de profonds soupirs sortiront de son cœur désolé.

• Son cœur blessé, ayant perdu tout espoir de consolation, convoitera l'heure fortunée où, quittant cette terre, je retournerai te voir dans la maison de Dieu. »



Au village d'el Bordo (Fatis). — Dessin de Sirouy, d'après l'album de M. André.

voix par la veuve, et la famille les apprend par cœur, s'abreuvant de l'harmonie de ces syllabes sonores :

Tú aliviaste las horas de mi vida;
 Más que un esposo, un padre en ti encontré;
 Nunca el Señor de la virtud se olvida
 Ni olvida el premio para el que hizo el bien.

Por eso cuando esplendidas las nubes
 Rasgan sus velos de flotante tul
 Creo verte á su travez, entre querubens
 Con regia aureola de celeste luz.

A nueva vida te llevó la muerte
 Dios por premiarte te arrancó de aquí;
 Pídele, pues, que vuelva pronto á verte
 La que jamas se olvidará de tí¹.

Mais quittons ce spectacle lamentable. De gais accents nous arrivent de loin. On vient m'apprendre que dans une habitation située tout en haut du village, un *bambuco* monstre, la danse nationale, est organisé. La fête a lieu dans la maison d'un nègre barbu, Marco Antonio; mais elle a un caractère strictement privé, et il ne paraît pas facile à des étrangers d'y assister. Nous nous risquons cependant, Fritz et moi, sous la conduite d'un naturel du village. En entrant dans la case, dont toutes les issues sont fermées du dehors, bien qu'il soit deux heures de l'après-midi, nous nous trouvons subitement transportés dans une obscurité complète. L'orchestre s'est tu à notre arrivée. Debout, au milieu de la salle, nous nous habitons cependant peu à peu à cette nuit, légèrement rayée de lumière par quelques filets de jour glissant entre les planches disjointes. Le *dueño* Marco Antonio accueille avec une majesté bienveillante notre demande d'assister au bal, comme spectateurs, afin de comparer ces danses, « dont on nous a tant parlé », avec celles de notre pays. Cette déclaration flatte sa vanité, et, sur son ordre, l'orchestre se remet en action avec une vigueur nouvelle. Ils sont six exécutants, assis au fond du local, sur un banc de bois des plus rustiques. Je les prends par ordre et remarque d'abord le *tiplé* ou petite guitare *solo*, grosse comme la moitié d'une pastèque allongée et faisant office de premier violon. Vient ensuite le *maraco*, composé de deux calebasses emmanchées chacune d'un bâton et remplies des graines noires de la plante nommée *achira*; on agite ces instruments à l'instar du chapeau chinois. Deux guitares (*vihuéla ségunda*) de même forme, mais quatre fois plus grandes, soutiennent le chant par un accord uniforme et remplacent le second violon et le violoncelle. Le *tambor*, qui cor-

1. « Tu as adouci les heures de ma vie; en toi j'ai trouvé non seulement un époux, mais un père. Jamais le Seigneur n'oublie la vertu ni ne manque de récompenser celui qui a fait le bien.

« C'est pour cela que lorsque les nuées splendides déchirent leur voile de tulle flottant, je crois te voir au travers, parmi les chérubins, avec une auréole de lumière céleste.

« La mort t'a conduit vers une vie nouvelle; Dieu, pour te récompenser, t'a arraché de ce lieu. Demande-lui donc que celle qui jamais ne t'oubliera retourne bientôt te voir. »

respond à notre grosse caisse, gît horizontalement sur le sol : on le frappe à tour de bras avec un bâton recouvert de peau. Enfin le *cuno* fait à la fois l'office de tambour ordinaire et de tambour de basque. Cet instrument ne ressemble pas mal à un gigantesque pot de confitures recouvert de son papier; on le joue avec les doigts, les ongles, le poing, les coudes et les genoux¹.

L'orchestration de cette musique est une chose inénarrable. D'abord le *tiplé* part avec quelques cadences suraiguës, suivies de l'accompagnement de tous les instruments à la fois, faux bien entendu, mais jouant à peu près en mesure. Il faut attendre que les musiciens se soient un peu échauffés pour obtenir l'effet total de ces compositions sauvages; d'abord langoureuses à la manière des mélopées orientales, puis s'animant et arrivant, grâce aux libations répétées des exécutants, à un *crescendo* endiablé.

Marco Antonio, le sourire aux lèvres, ne veut laisser à personne le soin de déployer devant nous les grâces du *bambuco* national. Il va choisir sa danseuse, rejette sa ruana sur les épaules, prend un foulard qu'il passe derrière son cou, en saisit les coins qu'il s'applique galamment sur les hanches, les coudes en dehors, et la poursuite commence. Je dis « poursuite » à dessein, car le *bambuco* que j'ai vu danser n'est pas autre chose qu'une fuite perpétuelle de la danseuse qui recule, pivote sur elle-même, les yeux modestement baissés, les bras ballants, les pieds quittant à peine le sol, et sans cesse échappe aux obsessions de son danseur, en résistant à toutes les séductions qu'il déploie devant elle. Ce manège dure des heures entières. Après mille tours et détours, elle cède enfin sous la fascination de ces yeux inexorables. Le vainqueur la saisit, épuisée et palpitante, et l'emporte entre ses bras, dans la salle voisine, où des rafraichissements l'attendent sous forme de plusieurs verres d'eau-de-vie et de cigares de tabac noir.

Mais voici bien une autre affaire. Pendant que j'observe attentivement ce singulier manège, Marco Antonio, après avoir rempli ses devoirs de galanterie, s'avance vers moi, tenant à la main une de « ces dames » dans une situation des plus intéressantes, et me demande de danser à mon tour avec elle. En vain je me récrie et déclare que je ne sais que les danses de mon pays.

« Cela ne fait rien, dit-il : *Madame* est si intelligente qu'elle se mettra tout de suite à votre pas, si difficile qu'il soit.

— Mais je ne danse pas et ne suis venu ici que pour étudier vos usages, en curieux.

— Alors ce sera votre compagnon le *caballero largo* (on se rappelle que Fritz est de haute taille).

— Pas davantage.

1. Dans la vallée du Cauca, de Cali à Cartago et au-dessous, le *tambor*, plus petit, s'appelle *pandarete*, le *tiplé* devient la *bandola*, et le *maraco* est remplacé par l'*alfandoque*, sorte de bambou rempli de graines que l'on agite à grand tapage.

— *Caramba!*... »

Marco Antonio, cette fois, se fâche. Il prétend qu'on n'a jamais fait à une danseuse de son pays, offerte si gracieusement, un tel affront; l'assistance fait chorus et... je vois que nos affaires vont se gâter. Heureusement le remède n'est pas loin. Je gagne du temps en demandant un armistice pendant lequel je fais acheter quelques bouteilles d'eau-de-vie. Nous versons à la compagnie, femmes d'abord, hommes ensuite, de larges rasades, et quand musiciens, danseurs, *dueños* et *dueñas* sont complètement gris, je fais signe à Fritz et nous nous esquivons lestement,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

Le reste de la journée se passa à visiter les environs, à inspecter les plis de ces montagnes si étrangement pittoresques et à recueillir des documents sur la ré-

gion. La soirée était resplendissante. Le soleil, encore haut sur l'horizon, se voilait sous des bandes de nuages noirs rayés de gris et d'argent, que ses rayons perçaient çà et là pour illuminer la première ligne des cerros du Patia. Un océan tumultueux de montagnes de schiste et d'argile rouge se couvrait au loin de pajonalès d'un ton pâle, et les fonds des quebradas étaient seuls plantés d'arbres et d'arbustes aux silhouettes vigoureuses.

La muraille qui borde le Patia sur la rive gauche montre les assises horizontales de ses stratifications relevées dans la direction ouest-est. Plus au sud, entre deux strates différentes, l'inclinaison devient sud-nord et semble le résultat d'une dislocation produite par un mouvement de bascule de la Cordillère occidentale. En se tournant vers l'est, les apophyses de la Cordillère centrale, dont les crêtes sont arquées,



Danse du bambuco au village d'el Bordo. — Dessin de Sirouy, d'après un croquis de M. André.

semi-circulaires, sont interrompues par des pics tachytiques comme celui de Lorma. La vue s'étend au loin jusqu'à la rive gauche du Guachicono, le long duquel on voit les couches stratifiées, schisteuses, se relever de l'est à l'ouest, par conséquent plongeant sur la base des pics de la Cordillère centrale, tandis qu'une section verticale naturelle les montre horizontales dans la direction nord-sud. L'inspection, même rapide, de la région vue de cette station, indique clairement le mouvement de bascule dont je viens de parler. Il semble, ou que la Cordillère centrale se soit abaissée après le soulèvement général, ou que les terrains de sédiment, pressés comme dans un étau entre les deux chaînes, se soient boursoufflés en se rompant au centre et en s'inclinant vers le pied des cerros latéraux.

Le soir était venu. Nous avions devisé de choses et d'autres, tenu avec les habitants du Bordo de « menus

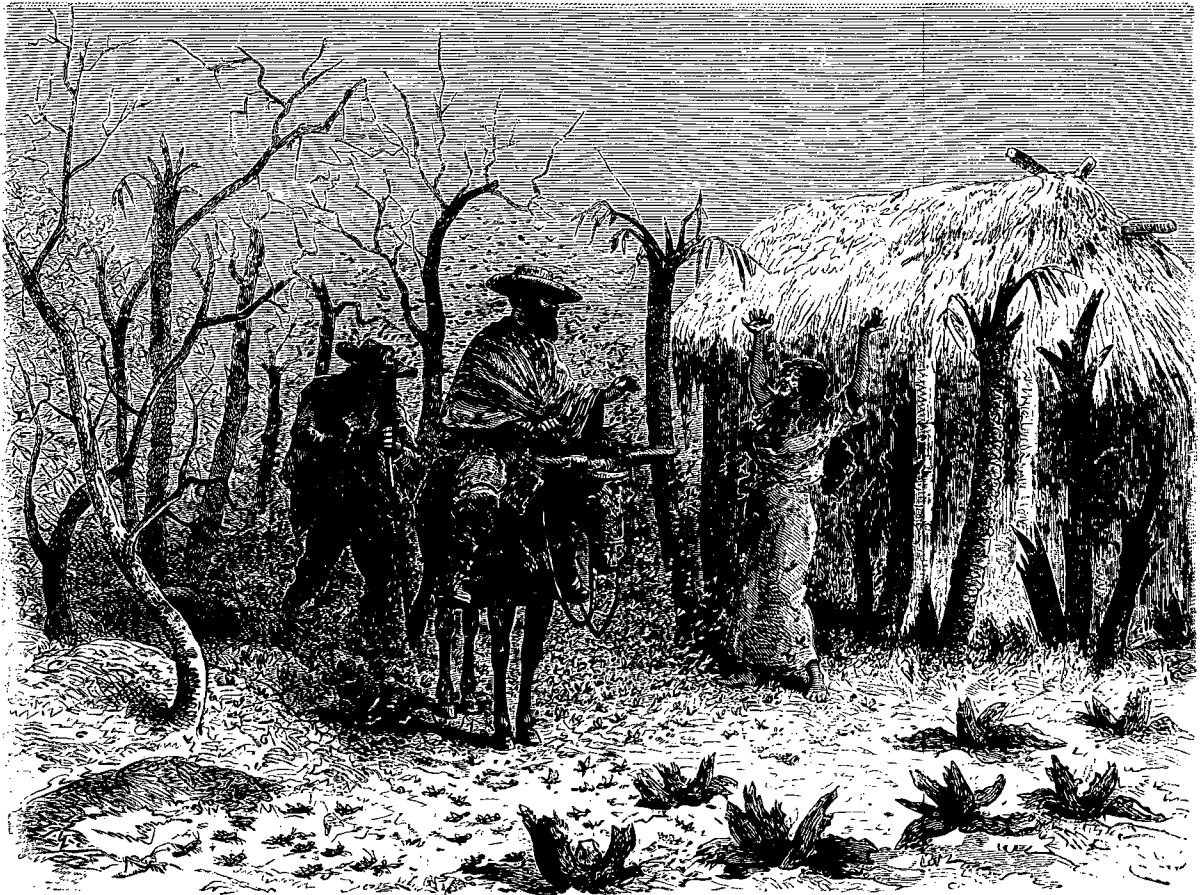
propos », et décrit longuement les maladies, les fièvres surtout, des vallées voisines, lorsque vint le moment de suspendre les hamacs et de réparer nos forces pour le lendemain. A peine étions-nous endormis qu'un bruit assourdissant nous réveilla en sursaut. Informations prises, c'était Marco Antonio et son orchestre qui nous donnaient une sérénade. Tout sentiment de l'injure involontaire adressée au beau sexe *patiano* avait disparu, et la troupe venait fêter les *caballeros extranjeros*. Pendant une heure, hélas! nos oreilles furent déchirées par la voix de fausset suraigu du nègre, et le tout se termina, comme de raison, par quelques libations nouvelles. Je remarquai, dans le chant déclamatoire du soliste, un flux de mots sonores et sans liaison apparente, et l'ayant pris à part, je demandai à mon nouvel *amigo* de m'en donner le texte le lendemain de grand matin pour en gratifier mon pays. Chacun reprit donc le sommeil interrompu,

et la nuit se passa sans nouveau tapage. Au lever du jour, Marco Antonio arriva, frais et dispos, et j'essayai d'écrire quelques strophes sous sa dictée. Mais je l'avais prévu : cette romance héroïque n'était qu'une suite de mots prétentieux, sans liaison, dépourvus de sens commun, dans le genre des airs parisiens qu'un paysan méridional illettré aurait entendus dans une caserne de Paris et rapporterait à son village. Ce qui n'empêchait point l'auditoire de se pâmer d'aise, sans comprendre quatre mots, et rien qu'en entendant parler de *corazon*, de *dulce amiga*, de *tormentos* et d'*amor*.

« Passant du grave au doux, du plaisant au sévère », Marco Antonio entonna ensuite la chanson du « chien » (*el perro*), que la vihuéla ségunda soutint de son éternel accord plaqué, et dont les paroles donnent un nouvel exemple de l'emphase espagnole pour les plus vulgaires choses :

I

Ayer se murió mi perro ;
Mañana me muero yo.
Con la muerte de mi perro,
Todo, todo se acabó.



Les sauterelles du Patia : « *El Señor Dios nos mata!* » (voy. p. 314). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Andre.

Estrillo :

Totò, Totò, mi perrito,
Lloro, ay! lloro mi perro!

II

Es un infierno mi vida
Que se ha de acabar muriendo.
Dime, porque vas huyendo?
Ven, muerte tan escondida.

Estrillo.

III

De bronce debo de ser,
De diamante ó de rubi.

A mi me teme la muerte,
O no hay muerte para mi.

Estrillo.

IV

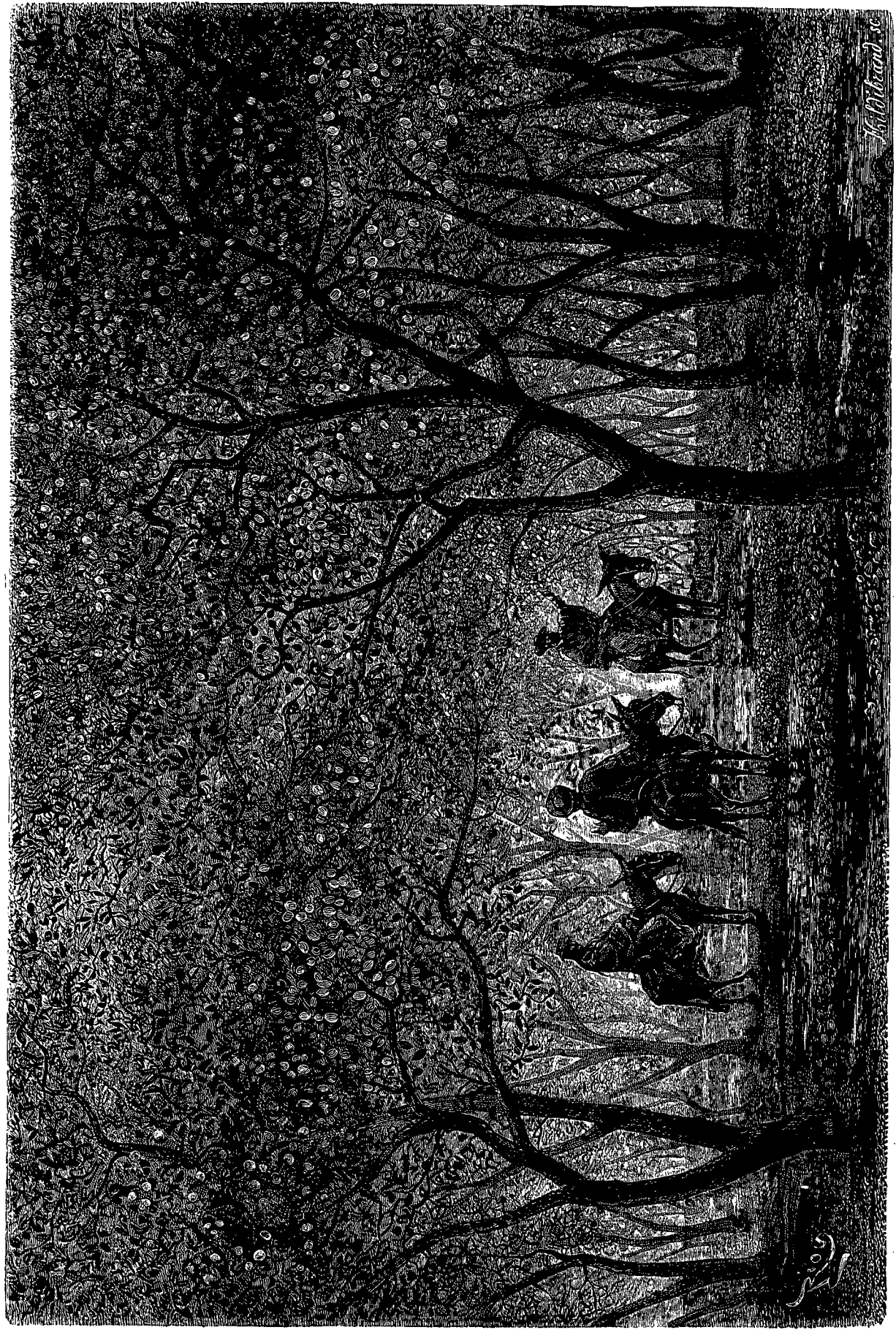
Ven, muerte tan escondida;
Que no te sienta al venir,
Para que el placer de morir
No me vuelva dar la vida!

Estrillo !.

1.

I

Illic est mort mon chien ; — aujourd'hui c'est à mon tour, —
Avec la mort de mon chien, tout est fini pour moi.



H. Delacour sc.

Riou

La forêt de citronniers du Guachicomo (voy. p. 314). --- Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

Je pris congé des habitants du Bordo lorsque Jean, laissé en arrière avec les mules, nous eut rejoints. Pendant deux heures, nous suivîmes la même contrée couverte de lomas au pied desquelles serpente un chemin pierreux ou parfois boueux, mais facile. En quelques heures nous avons traversé deux fois la quebrada Bobo et des ruisseaux innomés dont le lit descend graduellement, ainsi que les couches d'alluvions supérieures, pleines de cailloux roulés, en font foi. Les rares arbustes qui se voient sur la route appartiennent au genre *Croton* et sont presque entièrement enveloppés de plantes grimpanes, cucurbitacées, ipomées, dalechampsias. Je cueillis même un échantillon de vanille sauvage en fruits.

A midi et demi, nous étions au village de Patia (six cent trente-cinq mètres), par une chaleur accablante, humide, dans un fond de vallée où l'on sentait la fièvre partout. Une église grande et délabrée dont les murs de boue croulaient à demi; de pauvres cases au milieu de rares plantations de tamarins; quelques ruines fumantes d'habitations incendiées la nuit précédente; une visite à l'école publique où je trouvai un tout jeune homme, presque un enfant, faisant la classe assis sur le seuil de la porte, sans livres, à quelques marmots lisant sur un tableau; çà et là des passants mulâtres, hâves et la démarche traînante, une assez bonne soupe de sancocho, une nuit de moustiques: telles sont les notes peu réjouissantes que je relève sur mon carnet comme souvenir du village de Patia.

J'avais hâte de quitter cette localité maudite, et, comme M. H. F..., l'ingénieur américain que j'avais rencontré à Popayan, et sa femme venaient d'arriver, je me décidai à prendre avec eux les devants pour gagner plus vite Pasto, où des nouvelles d'Europe devaient m'attendre.

De Patia à Tamarindo, toujours par les lomas d'un pays désert, sur des sables à peine couverts de graminées sèches, nous passâmes par Herradura, dans une chaleur suffocante, au milieu de nuées de sauterelles. Cette fois, les insectes adultes, dont j'avais constaté la présence au rio Quilcasé, avaient disparu, et des légions de jeunes noirissaient le sol de leurs troupes innombrables, faisant absolument place nette

Refrain :

Toto, Toto, ô mon toutou.
Je pleure, ah ! je pleure mon chien.

II

C'est un enfer que ma vie — qui doit se terminer par la mort.
— Dis, pourquoi vas-tu me fuir ? — Viens, ô mort qui restes cachée.

Refrain.

III

Je dois être de bronze, — de diamant ou de rubis. — La mort doit me craindre, — ou plutôt il n'y a pas de mort pour moi.

Refrain.

IV

Viens, mort tant désirée ; — mais que je ne te sente pas venir, — car le plaisir de mourir me rappellerait à la vie !

Refrain.

de toute verdure. La dévastation était complète. Non seulement il ne restait ni un légume, ni une feuille, ni un brin d'herbe aussi loin que la vue pouvait s'étendre, mais les larves affamées avaient attaqué l'écorce des arbres et rongé jusqu'aux fibres si dures des karatas (*Bromelia Karatas*). Je n'avais rien vu de pareil et je comprends maintenant les lamentations des Africains sur la plaie des sauterelles¹. En passant près de la palissade d'une ex-plantation de bananiers, dont il ne restait plus que de rares tiges tronquées, sans une feuille, une pauvre femme, sur le seuil de sa case, m'arrêta au passage, et, levant les bras au ciel (voy. p. 312) :

Ay! caballero, dit-elle, *el Señor Dios nos mata!* (Hélas! monsieur, le Seigneur Dieu nous tue !)

En présence d'une pareille calamité, il eût fallu, disait Daniel, appeler le docteur Moralès pour conjurer le mal, mais, selon le proverbe polonais, « Dieu était trop haut, et *Antioquia* trop loin ».

Le paysage accuse bientôt quelques changements d'allure. En descendant vers l'endroit où le rio Guachicono s'unit au San Jorjé et produit la petite presqu'île dite de « los dos Rios », je vois les parties planes se garnir de flaques d'eau (*ciénagas*), où la chaleur, qui atteint trente-cinq degrés, détermine une évaporation abondante et des miasmes délétères. Des alismacées, des aroïdées, le *Thalia dealbata*, de hautes graminées en couvrent les bords. Nous arrivons ainsi dans le val du Guachicono, où une végétation toute particulière nous attend. Pour la première fois je traverse une forêt de citronniers à l'état sauvage (voy. p. 317). L'effet en est étrange au possible. Ces arbres constituent la végétation dominante, en compagnie du Coca (*Erythroxylon Coca*), de goyaviers, d'un *Ficus* à larges feuilles nervées de blanc, de chirimoyas (*Anona muricata*) aux fruits énormes et de guamos (*Inga edulis*) aux longues gousses crémeuses. Le sol est jonché de citrons délicieux, dont nous emplissons nos fontes. Dans les parties inondées, ces arbres, chargés de leur riche récolte, perdue ici pour tout le monde, se reflètent agréablement dans l'eau avec leurs jolis fruits dorés.

1. On dit, dans cette région du Cauca, que les sauterelles ont d'abord fait leur apparition au point nommé el Castigo, à l'endroit même où les eaux de l'ancien lac du Patia ont rompu leur digue, et se sont précipitées de l'autre côté de la Cordillère occidentale, vers le Pacifique. Elles se représentent périodiquement tous les huit ou dix ans. Leurs troupes innombrables sont si denses que parfois elles obscurcissent le soleil comme un nuage épais. L'insecte adulte est long de six à huit centimètres; il ressemble beaucoup au « Criquet migrateur » de l'Algérie, avec des différences notables dans sa couleur. Les six pattes, longues, articulées, sont pourvues d'aiguillons recourbés, au moyen desquels il se fixe sur les végétaux. Ses ailes sont d'une couleur jaune pâle, qui passe ensuite au gris cendré, et ses fortes mandibules rongent en peu de temps les feuilles, les écorces, les bourgeons les plus durs. Chaque femelle, après avoir plongé sa tarière dans le sol, pond une centaine d'œufs enveloppés dans un tube membranacé. Ces œufs éclosent rapidement et donnent naissance à une multitude de petites larves noirâtres, sautillantes, qui ravagent en peu de jours toute la végétation épargnée par leurs parents. Les insectes adultes meurent, le mâle après la fécondation, la femelle après la ponte.

Le passage des deux rivières, le Guachicono et le San Jorjé, toutes deux larges et souvent rapides, doit se faire à gué. C'est une opération qui n'est pas toujours sans danger. Le courant, modifié par les pluies, déplace souvent le fond du rio, et l'on trouve plusieurs mètres de profondeur au lieu du gué franchi deux jours auparavant. Nous avons cette fois doublement charge d'âmes, puisqu'une dame nous accompagnait. Je cherchai donc le *paso* avec précaution, dirigeant ma mule debout au courant. Presque partout la traversée était impraticable. Enfin, après plusieurs tentatives infructueuses, je réussis à trouver un point où nos montures, avec de l'eau presque jusqu'aux oreilles et malgré un flot peu rassurant, nous amenèrent sains et saufs sur la rive gauche, couverte de galets, du rio Guachicono.

A une heure de là, après avoir traversé de nouveau une forêt inondée, où les citronniers, les cocas sauvages, les pitahayas (*Cereus Pitajaja*), de grandes euphorbiacées, et une délicieuse césalpiniée à fleurs rouges, formaient un bosquet enchanteur, nous trouvâmes le rio San Jorjé, qu'il fallut traverser de même que le premier. Les « dos Rios », dont le confluent était tout près de nous, avaient été le théâtre, quelque temps auparavant, d'un crime affreux, qui fut rapidement expié. Un jour, le *correo*¹ qui portait les dépêches de l'État de Pasto à Popayan fut saisi pendant le *paso* du San Jorjé par deux inconnus qui l'assassinèrent, le dépouillèrent et jetèrent son corps dans la rivière. Ils avaient trouvé sur lui une grosse somme en piastres. Comme ils ne pouvaient emporter cet argent, ils coupèrent des bambous, des cañas braves et improvisèrent une *balsa* ou radeau avec laquelle ils se lancèrent dans le courant, espérant gagner ainsi le Patia et la mer. Mais la justice d'en haut veillait. Avant d'atteindre le Patia, la *balsa* fut culbutée dans un rapide, les deux assassins furent noyés, et leurs corps s'échouèrent sur une plage, côte à côte avec le cadavre du pauvre courrier qu'ils avaient traîtreusement massacré.

De Mojarras, qui est un peu plus haut qu'el Bordo (sept cent quarante-deux mètres), au sommet d'une colline couronnée par la *mesa* de Mercadérés, on voit, de l'autre côté du rio Mojana, les contreforts de la Cordillère centrale se détacher à angle droit de l'axe principal et former une série de crêtes aussi régulièrement dentelées que des arêtes de poisson. Cette table inclinée de Mercadérés est bien l'une des plus tristes régions qu'il soit donné à un voyageur de parcourir. Aussi loin que la vue peut s'étendre, elle ne perçoit que des surfaces dénudées, sans autre végéta-

1. Ces courriers (*correos*) ou facteurs de la poste, en Colombie, font un service assez peu régulier. Une fois par semaine, et souvent une fois par mois seulement, on les voit passer, marchant d'un pas rapide, armés d'une lance, ce qui leur donne un air militaire assez bizarre, et chargés d'un *butlo* de lettres et de paquets. Les lettres, que l'on ne peut affranchir d'Europe que jusqu'à la côte colombienne, payent une forte surtaxe pour l'intérieur. Les imprimés arrivent rarement; les journaux à images jamais.

tion que de rares graminées. Le sol, légèrement incliné vers le nord-ouest, est çà et là raviné par les eaux pluviales qui se sont glissées entre les petites failles de la roche tendre et blanche qui vient partout affleurer la surface. Dans les temps préhistoriques, la *mesa* de Mercadérés formait le fond de l'ancien lac subandin dont j'ai parlé, élevé de plus de trois cents mètres au-dessus du cours actuel du Patia, et cette surface polie est due au glissement des terrains détachés des cerros de Mayo et de Sombrerillos, lors du cataclysme qui entraîna les eaux et les terres vers le Patia et l'océan Pacifique.

A l'alto de Dorotès (neuf cent cinquante-huit mètres), près de Mercadérés, on voit très clairement les cailloux roulés du fond de l'ancien lac, épargnés par les eaux peu puissantes à ce niveau, tandis que les parties inférieures ont été profondément érodées par les suites de la rupture, dans la direction de l'ouest. De cette hauteur, le paysage est d'un pittoresque sublime. Les hautes Cordillères se détachent dans le lointain; dans la vallée, les schistes dessinent avec vigueur leurs assises, soit horizontales, soit inclinées; l'alto boisé de Dolorès, la mer de collines du Patia, se font des oppositions violentes de vert et de rouge brique, et un beau soleil couchant illumine, à notre arrivée, ce spectacle grandiose.

Mercadérés est élevé de onze cent quatre-vingt-huit mètres au-dessus de l'océan. Nous n'y trouvâmes rien à noter qu'une exécrable posada, et je pris un dessin de l'église pour préciser le fond de montagnes sur lequel domine le pic de la Campana ou San Andrés (voy. p. 305).

De l'alto, le chemin descend, remonte, redescend à travers une suite de ravins brusques, pierreux, hérissés des débris rocheux de la *mesa*. A la puerta de Sombrerillos (mille trois cent vingt et un mètres), on quitte un moment le désert pour descendre rapidement dans la vallée escarpée du rio Mayo, où d'énormes grès en bancs horizontaux forment des effets superbes. Un beau *Peperomia*, à grandes panicules et à feuilles orbiculaires, dresse sa silhouette entre les fissures des roches.

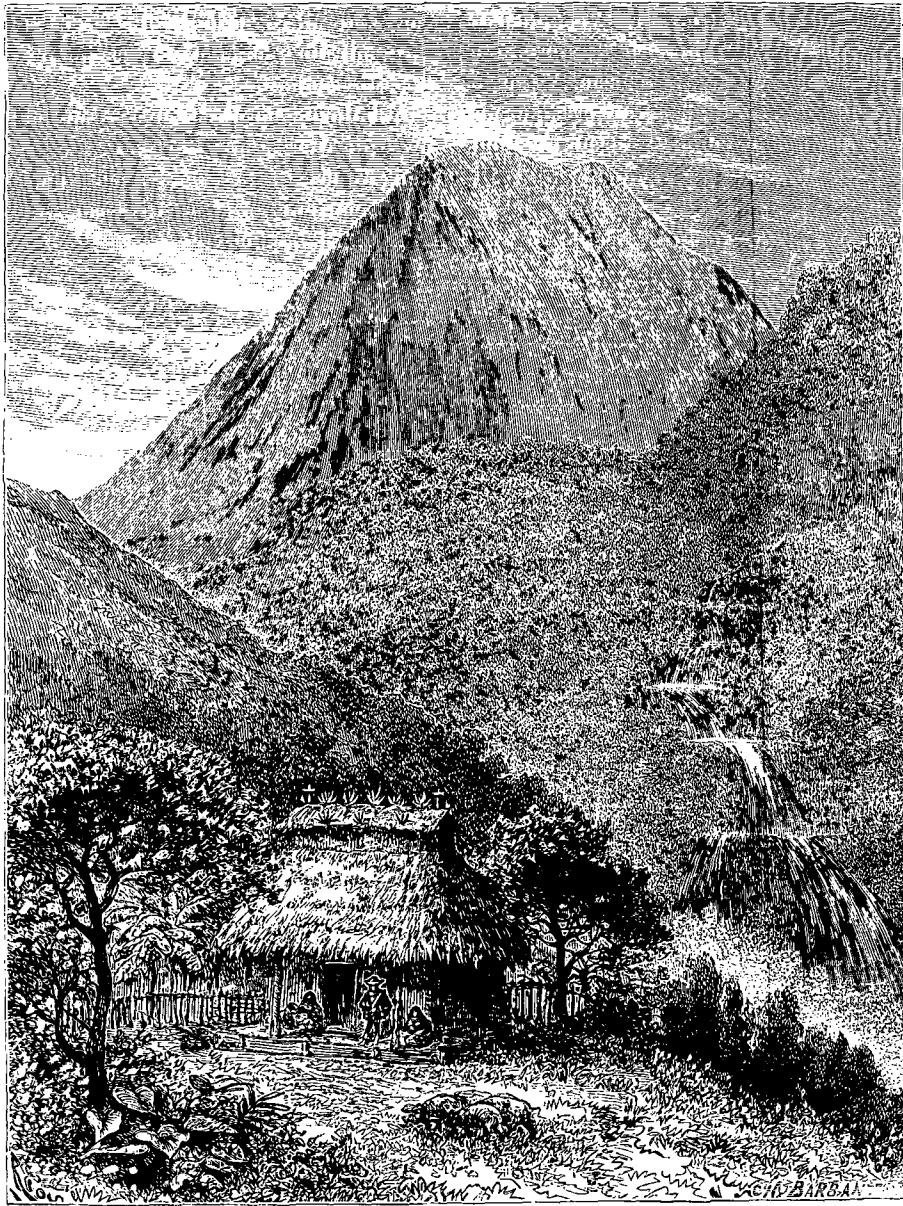
On traverse le rio Mayo à mille cent soixante et onze mètres. Le rio forme en cet endroit une scène des plus pittoresques. Encaissé dans un étroit *cañon*, il se précipite, un peu plus haut, en une cataracte connue sous le nom de « Salto del Mayo », et coule ensuite à vingt mètres de profondeur au-dessous de l'arche en pierre qui le franchit. Des grès situés en amont plongent à pic leurs surfaces arrondies et bleuâtres dans les eaux bouillonnantes, et la demi-obscurité du lieu leur prête un effet fantastique (voy. p. 317).

Les accidents du terrain s'accusent de plus en plus. Du rio Mayo on remonte, au milieu de quelques taillis variés, entrecoupés de lomas, jusqu'au hameau de la Caldéra, où quelques cabanes se pressent en désordre. Sur la droite, une quebrada profonde nous sépare d'un relèvement subit de la montagne. On voit

une cascade sauter par étages et former douze chutes argentines d'une hauteur totale de cent mètres. Elles se jettent sur des tables en gradins inclinés, entre des fissures où l'humidité a suspendu de nombreux arbustes, jusqu'à ce que le lit de la quebrada Caldéra les emporte dans le rio Mayo. Les cabanes dont je viens de parler, malgré leur grande pauvreté, offrent

une particularité intéressante. Sur le sommet de leur toit en paille, retenu par des baguettes de bois et accompagné d'une croix à chaque extrémité, une ligne d'aloès a été plantée avec régularité, comme on voit, dans nos campagnes, la joubarbe servir d'ornement à la couverture des chaumières.

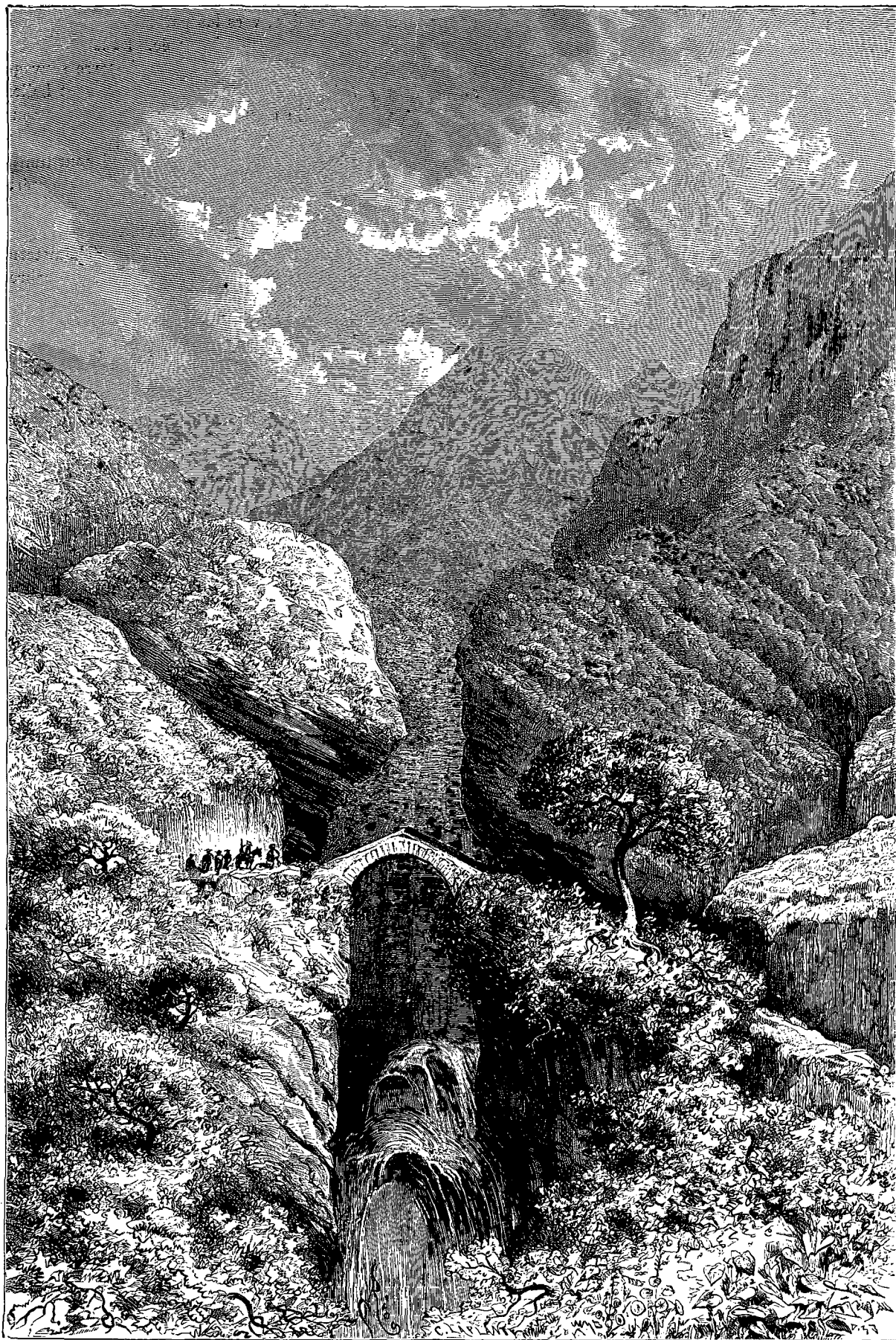
Le hameau de la Caldéra est à mille quatre cent



Cascade de la Caldéra. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

quatre-vingt-treize mètres d'altitude. Le chemin monte toujours, et bientôt, à la case de la Horqueta, apparaissent les premiers champs de pommes de terre et de blé que j'aie vus depuis bien longtemps. De là reparaissent, en arrière, la mesa de Mercadères et les montagnes de Dolorès, et à travers un joli chemin planté nous arrivons à la Union (mille huit cent trente-sept mètres).

Le village de la Union a une certaine importance. Il se compose d'une seule rue en pente rapide, de la plaza et de l'église (voy. p. 318), et derrière les maisons se montrent une quantité d'orangers et autres arbres fruitiers. Cette rue est tracée sur une *cuchilla* ou crête de montagnes, entre deux vallées profondes, abruptes, sur un sol fertile, à peine égratigné par la culture de quelques habitants moins oisifs que leurs voi-



Le pont du rio Mayo (voy. p. 315. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

sins. Tout viendrait dans ce sol profond, sous ce climat tempéré; mais c'est à peine si l'on aperçoit de loin en loin un coin de *platanal* (bananerie) ou la verdure bleuâtre d'un champ de yuca (*Manihot utilisima*). Au lieu de travailler la terre, les hommes préfèrent tresser des chapeaux de paille de *Carludovica*. L'un d'eux, que j'interrogeai sur ce qu'il gagnait, m'apprit avec candeur qu'un bon ouvrier mettait six jours à tresser un chapeau de la valeur d'un peso (4 francs), et qu'il préférerait ce métier sédentaire à la fatigue de cultiver un terrain qui lui rapporterait dix fois plus.

A sept heures et demie du soir, je reçois un message de Fritz, qui vient en arrière avec Jean et les charges. Il m'apprend que mon pauvre domestique a pris les fièvres du Patia, et qu'il est malade à Mercadèrès. Tous deux me suivront lentement jusqu'à Pasto, et m'engagent à prendre les devants pour préparer les logements.

En sortant de la Union, on se dirige brusquement, par une pente rapide, vers les paramos. La cote deux mille mètres est bientôt dépassée. Dans les petits taillis du voisinage, croît la pomme de terre sauvage (*Solanum tuberosum*) couverte de grandes et belles fleurs violettes. En recueillant des échantillons pour mon herbier, je trouve là une fois de plus la confirmation de ce fait que Humboldt a assigné pour limite à la précieuse solanée une région beaucoup plus méridionale qu'elle ne l'est en réalité. Les arbustes au milieu desquels elle croît ici appartiennent à une myrtacée qui fournirait un beau bois pour l'ébénisterie et que l'on nomme *guayaçan*. Les fruits de cet arbre, gros et bruns comme un marron d'Inde, succèdent aux jolies fleurs blanches dont il se couvre au printemps.

Nous retrouvons les schistes, les glissades et les mauvais pas avant d'arriver à Berruécós, village de



Église et place de la Union (voy. p. 316). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

quelques centaines d'habitants, où nous nous arrêtons un moment pour déjeuner de quelques œufs et de petits pains de maïs. Mais une affreuse épidémie de petite vérole noire ravage la population; depuis quelques jours tous les enfants meurent. Nous nous hâtons de quitter ce lieu funèbre et nous arrivons à Olaya (mille neuf cent treize mètres), où nous découvrons à grand'peine une sorte de grange pour abri et quelques bribes de nourriture. D'Olaya on aperçoit la vallée du Juanambú et les contreforts (*estribos*) entre lesquels coulent ses affluents. C'est un paysage imposant, mais un peu nu. Quelques sommets, surtout vers le sud, sont brisés, dentelés, et leurs masses sombres émergent au-dessus des nuées. Logé à grand'peine dans un misérable rancho situé sur une méséta pittoresque, je passe la nuit sur trois planches inégales, et mes compagnons ne sont guère mieux partagés, ce qui nous détermine tous trois

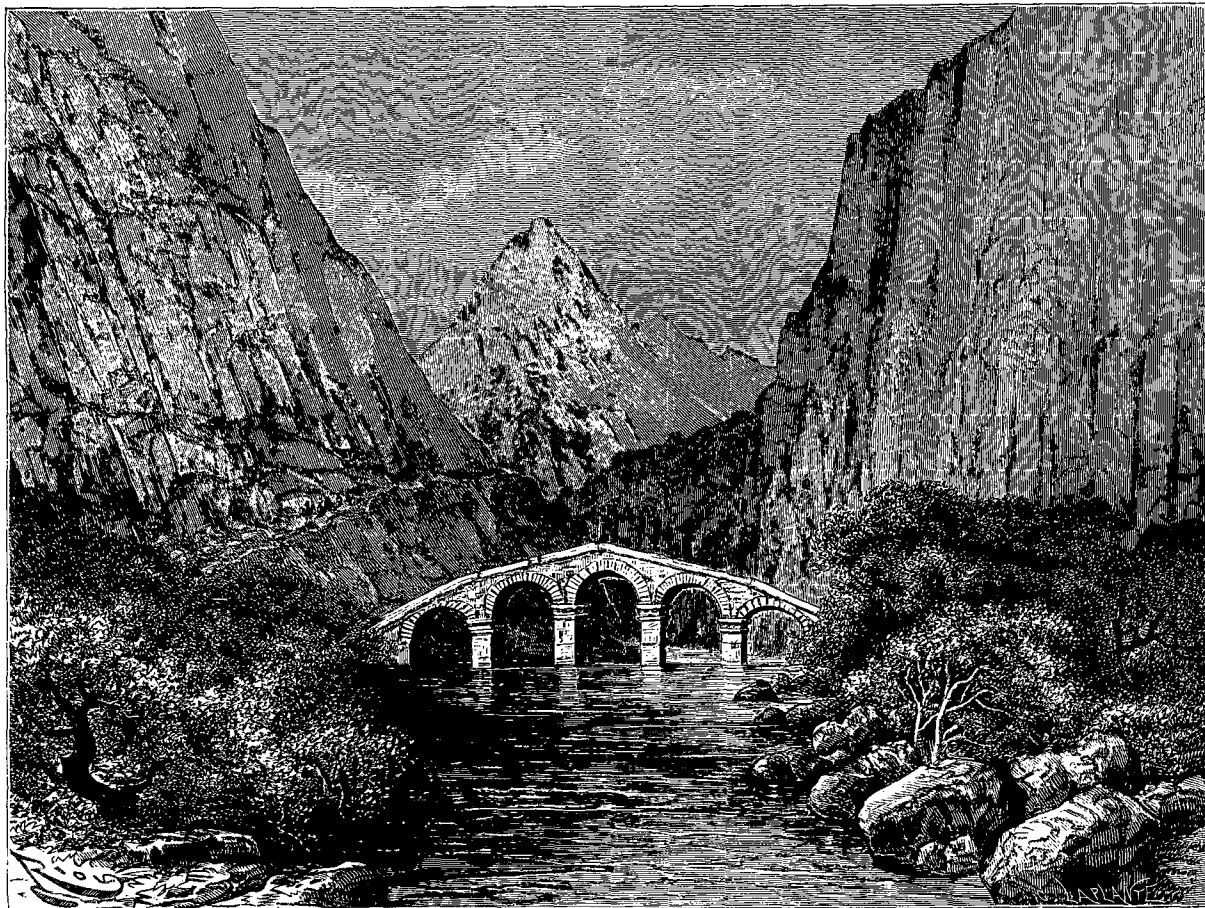
à partir le lendemain matin au lever du soleil.

À la québrada Mazamorra, très encaissée, puisque nous sommes brusquement redescendus à la cote mille quatre cent cinquante-trois mètres, les rochers gigantesques qui surplombent le chemin sont couverts de grands pitcairniaux aux épis flamboyants, d'un effet splendide. Quelques cabanes de pâtres, à la Cañada (mille cinq cent cinquante et un mètres), me fournissent l'occasion de voir plusieurs bestiaux couverts des exostoses produites par la mouche *nuche*, dont j'ai parlé tout à l'heure. Les pauvres animaux, couverts de ces plaies bizarres, traînent une misérable existence et ont perdu toute valeur vénale. Nous voici sur la pente qui descend au rio Juanambú, le « terrible Juanambú », comme l'appellent les poètes colombiens. Cette torrentueuse rivière coule ou plutôt se précipite du paramó d'Aponté, creusant avec fureur son lit étroit entre des roches perpendiculaires, dépouillées, qui

forment de colossales murailles porphyriques. Des blocs énormes, roulés par le flot pendant des siècles, brisent le courant et se couvrent d'une blanche poussière aquatique. Le coup d'œil est saisissant; il m'arrête assez longtemps et je dois renoncer à en peindre la sauvage grandeur.

En descendant on voit un petit *trapiche*, ou moulin à broyer les cannes à sucre, s'élever sur une petite loma pittoresque. Ce petit appareil, composé de deux cylindres de bois grossier, est bien le plus rudimentaire qu'on puisse voir, mais sa situation dans ce paysage en fait un motif de décoration charmant (voy. p. 320).

En face de la Cañada, où le Juanambú est à la cote mille deux cent cinquante mètres, on le traverse sur un assez beau pont de pierre et de briques à trois arches libres, long de soixante mètres, haut de quinze. Ce pont fut construit en 1866-68 par l'architecte Barretti, *Payan et Trujillo regnantibus*. Sur le parapet une plaque commémorative rappelle aux populations que, « le 2 mai 1814, l'armée républicaine, sous les ordres du général Antonio Nariño, franchit de vive force les précipices du Juanambú défendus par mille trois cents hommes commandés par Melchior Aymerich ». Ce pont a été placé dans un élargissement de la vallée.



Le pont du Juanambú. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Près de là, à deux cents mètres, le rio Buésaquillo apporte au Juanambú le tribut de ses eaux noires; on le passe à gué sur un lit de pierres roulées. Sur ses bords, des cactées du genre *Pilocereus* indiquent une région desséchée.

Alors commence une des plus longues et des plus pénibles montées que puissent entreprendre les bêtes de somme en Colombie. On pourrait appeler ce passage les « Échelles du Juanambú ». Il faut grimper, de la cote mille deux cent cinquante mètres, à Ortéga (mille neuf cent quatre-vingt-six mètres), c'est-à-dire sept cent trente-six mètres d'une seule traite, dans d'étroits cañons où deux mules ne sauraient se ren-

contrer sans péril, parmi d'énormes grès et porphyres roulés sur la surface polie desquels les pauvres bêtes doivent sauter à chaque moment, au grand péril du cavalier et de la monture.

Bientôt après, le chemin côtoie des précipices où les scènes sauvages et admirables à la fois se rencontrent à chaque moment. Ortéga, que l'on atteint au sommet de cette longue rampe, se compose de quelques cabanes, plantées dans un sol de roches dont les nuances sont variées à l'infini et qui sont précieuses pour le minéralogiste.

Nous en avons fini, et pour longtemps, avec la région chaude. Désormais nous voici sur les grandes

hauteurs, où nous devons errer et vivre de longues semaines en avançant toujours vers l'équateur. La région des brumes glacées, des broméliacées, des odontoglosses, a déjà reparu. De grandes vallées, plus longues, plus douces, descendent de chaque côté de nous sans atteindre même la région tempérée. Les tons vert tendre et vert noir de leur surface indiquent que la végétation recouvre partout la roche. Les arbustes sont des berberis, des drymis, des *Osteomeles*, de nombreuses mélastomacées. Ils se couvrent de lichens gauleux ou chevelus, roux, gris, jaunes, noirs et blancs. Sur les prairies courtes qui amortissent le pas de nos montures, de jolies touffes de gentianes égayaient de leur teint lilas tendre la crudité de la verdure trop uniforme.

Après quelques mauvais pas dans des fondrières cachées sous l'herbe, nous arrivons à Ménéèsès, hacienda en terre froide, notre dernière étape avant Pasto et où nous cherchons l'hospitalité de la nuit. La maison est déserte. Selon l'usage, nous en prenons possession sans vergogne et cuisons nous-mêmes notre pauvre sancocho, au moyen de provisions heureusement conservées dans nos sacs.

Un jardin en terre froide est une curiosité dans ces parages. Celui de Ménéèsès vaut bien une visite. Nous avons le plaisir de le trouver planté de légumes et d'arbres fruitiers d'Europe : fraisières, ciboules, oignons, pêchers, pommiers, cognassiers, le tout dans un état complet d'abandon et de stérilité. Quelques fleurs ont survécu au naufrage, lis, œillets, giroflées, rosiers, etc., bien misérables, mais qui sont pour nous une douce réminiscence de la patrie lointaine.

Dès qu'on a dépassé Ménéèsès, que nous quittons le lendemain de bonne heure, les grandes prairies à pentes douces se déchirent, et le schiste micacé reparait. En face, à Buésaco, se rencontre une roche de por-

phyre dont les pôles magnétiques révèlent une grande puissance. Nous avons retrouvé, tout autour de nous, une végétation frutescente d'un aspect charmant. Le chemin est exécration au milieu de cette fraîche nature si fleurie. Les pentes sont partout excessives, à peine praticables. De nombreuses chutes, une surtout de Mme F..., notre compagne de voyage, qui faillit lui être fatale, accidentent notre chevauchée. Cependant nous atteignons sans trop d'encombre le sommet de l'alto de Aranda, qui mesure trois mille trois cents mètres.

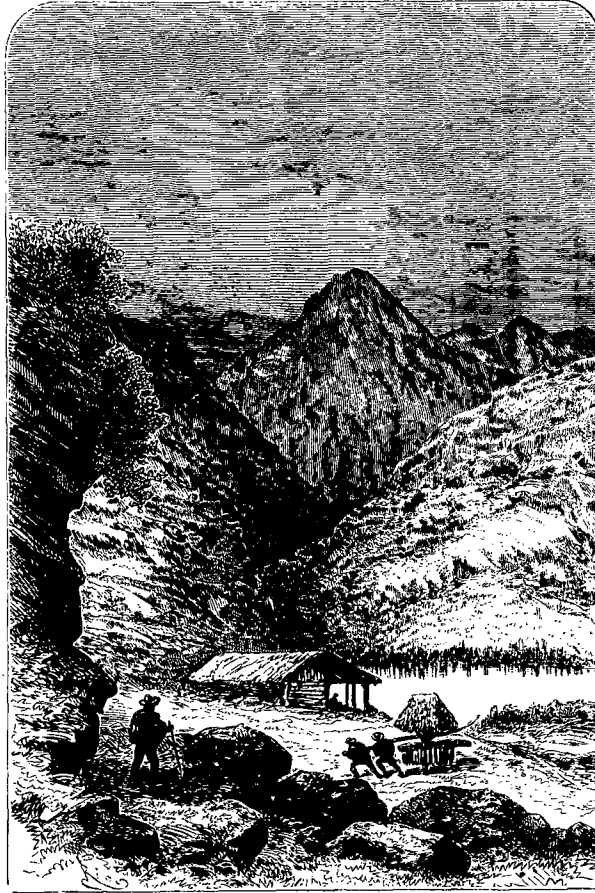
De ce point le panorama est splendide. On voit la ville de Pasto reposer à six cent soixante mètres de profondeur, au centre d'une conque de verdure délicieuse, bassin de deux à trois lieues de large entouré de montagnes dont la plus élevée est le cône tronqué du volcan de la Galéra (quatre mille deux cents mètres) et de paramos dont tous les sommets sont couverts d'épaisses forêts. Partout les champs de blé, bien cultivés, d'un vert tendre, sont séparés par des haies et alternent avec de gras pâturages remplis de bétail. Les méandres du rio de Pasto sinuent dans le fond comme un ruban argenté. Sur le flanc des cerros, de nombreuses petites cases d'Indiens à demi civilisés, révélant un pays bien habité, forment autant de charmants coins de paysage et con-

courent à donner à l'ensemble un aspect enchanteur.

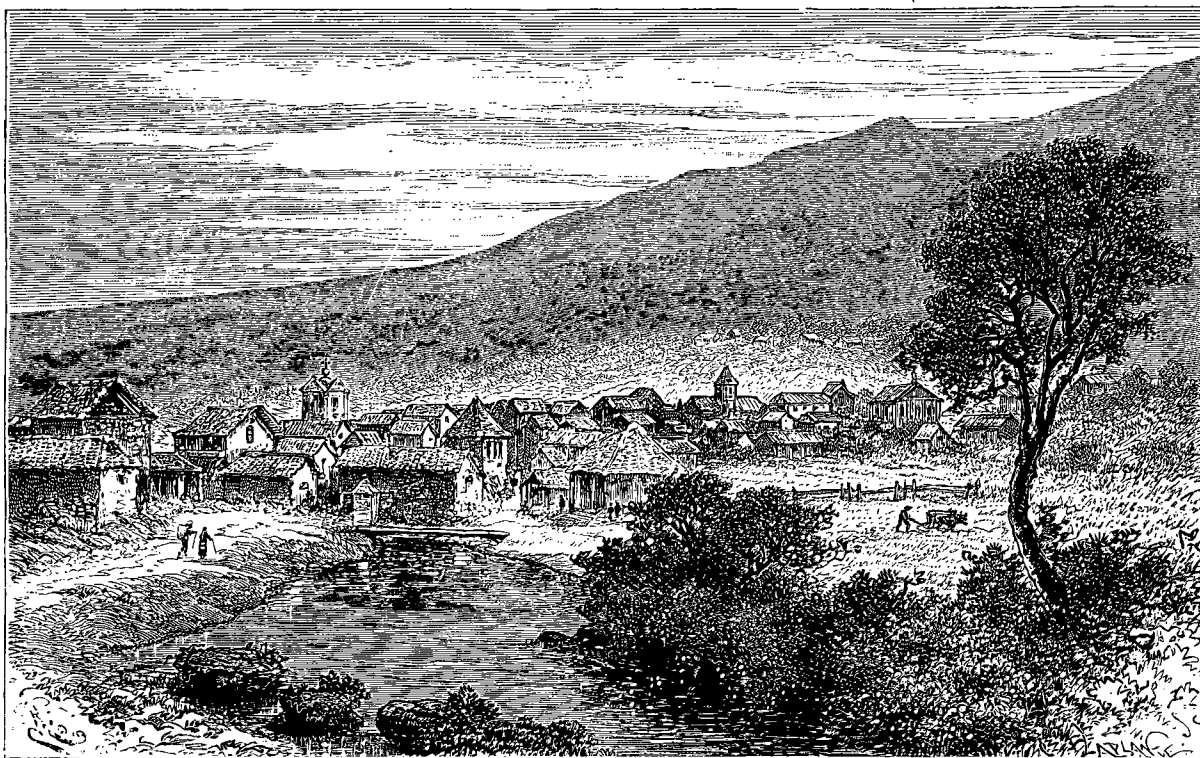
Deux heures de descente par un chemin très rapide, pavé détestablement, glissant, parfois barré par des éboulements, nous conduisent enfin aux portes de Pasto, où nous entrons le 29 avril, mes deux compagnons et moi, anxieux de posséder enfin les premières nouvelles d'Europe, attendues depuis bientôt six mois.

Éd. ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le trapichito du Juanambu (voy. p. 319). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.



Entrée de Pasto. — Dessin de Riou, d'après M. Gauthier.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA RÉGION DE PASTO (CAUCA).

Pasto et ses alentours. — L'alcade et le *jefe municipal*. — Un dimanche à Pasto; mœurs, aspects, coutumes. — L'oca. — Monseigneur Restrepo et les lazaristes. — Histoire et description de Pasto; les habitations, la vie. — Industries locales : fabrication des *cobijas* et du vernis de Pasto. — Le volcan de la Galéra. — Les grottes du Peligro. — Expédition à la Cocha. — Don Juan Rodriguez. — Pueblo de la Laguna. — Le supplice du *cepo*. — Le chemin des singes. — Alto de la Cruz. — Les cargués de Mocoa. — Une nuit terrible. — Casapamba. — Dans les *totoras*. — Navigation sur la Cocha. — Le *Puya gigantea*. — Géographie. — Récits et légendes. — Ildefonso Jojoa. — Retour à Pasto.

L'entrée dans Pasto ne dément pas la bonne impression que le voyageur a ressentie en l'apercevant pour la première fois, dans son nid de verdure, des hauteurs d'Aranda. Au-dessus des maisons élevées qui bordent ses rues droites et spacieuses, se dressent la tour carrée de Santo Domingo et les clochers plus élancés de la cathédrale et de San Francisco. On sent qu'une véritable ville a fait place aux pseudo-cités que nous avons traversées, et que les Espagnols de la conquête avaient bien choisi le boulevard de leur puissance dans le sud de la Nouvelle-Grenade.

A peine étais-je arrivé, avant même de songer à la

1. Suite. — Voy. t. XXXIV. p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289 et 305.

posada, je courus à la *municipalidad*. A la vue d'un cavalier montant une mule efflanquée, botté, couvert de boue, le manteau dépecé par les épines du chemin et faisant brutalement invasion dans leur paisible domicile, l'effarement des employés fut au comble. On courut à la recherche de l'alcade, occupé alors au nettoyage de la plaza mayor, et à qui je demandai si des lettres d'Europe m'attendaient. Au lieu de me répondre, don Eustachio Joza, c'était son nom, me conduisit au *jefe municipal*, señor don Garzon, qui me reçut avec toutes les protestations de la plus vive amitié. En un instant, ce fonctionnaire mit « à ma disposition » sa personne, sa famille, sa maison, ses biens et son temps, ce qui ne m'empêcha pas d'attendre plus d'une heure pour obtenir ma correspon-

dance et un maigre morceau de pain. Enfin, je fus mis en possession des chères lettres, attendues depuis six longs mois et qui m'apportaient heureusement de bonnes nouvelles des miens.

Après quelques recherches, on m'avait trouvé un logement à peu près décent dans un ancien couvent en ruine, dont une partie, actuellement en réparation, contenait quelques pièces assez présentables. Elles étaient occupées par don Agustin Ramirez, qui exerçait la profession d'imprimeur, industrie peu florissante à Pasto, pour laquelle il avait fait des sacrifices d'argent que le succès avait maigrement récompensés. Je le trouvai au désespoir du mauvais état dans lequel il avait reçu un envoi de types de New-York, et s'arrachant les cheveux en maudissant la mauvaise foi des Yankees, les lenteurs de la traversée, les mauvais chemins de Colombie et « ces bourreaux d'arriéros ». Ce désespoir n'empêcha point Ramirez de pratiquer l'hospitalité en me donnant sa propre chambre, et d'installer mes caisses au beau milieu des casses et des presses de l'imprimerie déserte.

Le lendemain, en attendant Fritz et Jean qui étaient restés en arrière, j'allai visiter la ville et remplir mon carnet de notes. C'était un dimanche, jour de marché. Sur la plaza mayor, esplanade en pente, assez vaste, flanquée d'un côté par la cathédrale et de l'autre par une ligne de maisons avec arcades, le coup d'œil présentait une grande animation. Les *pastosos* formaient des groupes nombreux, auxquels les couleurs vives des *cobijas*, où le rouge dominait, prêtaient un éclat extraordinaire. Hommes et femmes étaient coiffés du petit chapeau de paille à bords très relevés, sans garniture, qui est à la mode dans toute la contrée. En m'approchant des marchandes accroupies auprès de leurs denrées, je constatai une grande similitude entre les produits qu'elles mettaient en vente et ceux de Bogotá, à quelques exceptions près. Nous sommes ici en terre froide; à peine quelques oranges et citrons du Patia et du Guaitará, des figues de Barbarie et des bananes dénoncent le voisinage des régions plus clémentes. Des tas volumineux de pommes de terre et d'ocas s'élèvent de toutes parts comme des objets de grande consommation. L'oca surtout est l'objet d'une culture très étendue dans cette région. C'est une petite plante de la famille des oxalidées (*Oxalis tuberosa*), originaire des Andes, et qui est caractérisée par des tiges charnues, des feuilles à quatre folioles rappelant la forme du trèfle et de petites ombelles de fleurs jaunes. Chaque pied, cultivé sur billon en terre légère, produit assez abondamment des tubercules ou tiges souterraines de la taille d'une petite pomme de terre, de coloration diverse, d'aspect oblong ou claviforme avec des enfoncements écailleux. J'en ai compté à Pasto une dizaine de variétés : rose, blanche, jaune pâle, violette, rouge vineux, etc. Les trois premières sont les plus cultivées. Avant de consommer ces tubercules, on les étend plusieurs jours au soleil, pour transformer l'amidon en sucre et en-

lever l'acidité naturelle. On les cuit dans l'eau et l'on détache la peau, très fine, en les roulant ensuite dans une serviette. La nature féculente et légèrement acide de ce légume, son goût fin, délicat, sont des qualités de premier ordre que je recommande à nos cultivateurs européens. On a essayé l'oca à plusieurs reprises en Europe, mais d'injustes préventions ou une culture insuffisante n'ont pas encore permis de l'apprécier à sa juste valeur.

Parmi les autres apports des indigènes au marché de Pasto, il faut compter un fruit très apprécié, gros comme une pomme, d'un beau jaune d'or et d'une saveur aigrelette assez agréable. On le nomme *naranquilla*. C'est une solanée qui le produit, le *Solanum galeatum*. Les habitants sont très friands de ce fruit, et le trouvent supérieur aux bonnes oranges. Sous les grands parasols de cotonnade bigarrée qui abritent les revendeuses du marché, je remarquai encore d'autres denrées analogues à celles que j'ai indiquées à Bogotá, en légumes surtout, qui sont presque partout les mêmes dans les terres froides de Colombie, à l'exception de l'arracacha, qui fait défaut à Pasto.

Une de mes premières visites fut pour l'évêque. Monseigneur Restrepo, un beau vieillard à barbe blanche, me reçut à merveille. Il a parcouru l'Europe et la Terre Sainte, et sa conversation se ressent de ces précieux souvenirs. Au retour de ses voyages, il fut frappé de l'état de relâchement du clergé de son diocèse et conçut le projet de le réformer. Les Pères lazaristes qu'il fit venir de France à cet effet, ont déjà formé une légion de jeunes diacres instruits, bien tenus; qui témoignaient, quand je les vis, du succès obtenu par leurs professeurs.

La fondation de Pasto date de la première moitié du seizième siècle. Dans sa marche victorieuse de Quito vers le nord, Sébastien Béalcazar, en 1536, venait de traverser la région sablonneuse et désolée des volcans de l'Équateur. Son armée avait été cruellement éprouvée en franchissant les vallées escarpées du Guilla bamba, du Chota et du Guaitará, lorsqu'une contrée riante quoique froide, couverte de belles prairies naturelles, charma ses regards et ceux de ses compagnons comme l'oasis succédant au désert. Il donna au pays le nom de *los pastos*, par allusion aux gras pâturages qui le couvraient, et forma le projet de s'y arrêter. Mais les tribus d'Indiens voisines ne l'entendaient pas ainsi. Les Chapanchicas, Mastélès et Abadès, établis sur ce territoire, étaient de farouches guerriers cannibales. Ils attaquèrent l'armée de Béalcazar avec une violence extrême et ne cédèrent le terrain que vaincus par la supériorité des armes et de la tactique des Espagnols. Sur l'emplacement de son camp, le conquérant fonda une petite ville qu'il appela el Madrigal, au point même où se trouve aujourd'hui le village de Yacuanquer.

Tout à coup, des nouvelles foudroyantes arrivèrent du Pérou. Pizarre, attaqué par les Incas, se trouvait en danger; il appelait son lieutenant à son secours.

A grand regret, Béalcazar dut retourner sur ses pas. Il ne revint que deux ans après, et, poursuivant sa route vers le val du Cauca, il chargea le capitaine Lorenzo de Aldana de détruire le pueblo de Madrigal et d'en transporter les habitants dans la fertile vallée d'Atris, à la base orientale du volcan de la Galéra. C'était l'emplacement de la ville qui subsiste encore, et qui reçut à sa fondation, en 1539, le nom de San Juan de Pasto ou Villaviciosa. Le 17 juillet de la même année, le roi d'Espagne confirmait cette nouvelle création. A cette époque Pasto faisait partie du diocèse de Quito, dont la limite allait jusqu'au rio Mayo, alors frontière du Pérou. Pendant un siècle et demi, elle se maintint florissante ; mais, vers 1700, un grand nombre de familles ayant émigré dans la vallée du Cauca, la population tomba rapidement et la prospérité de la région avec elle.

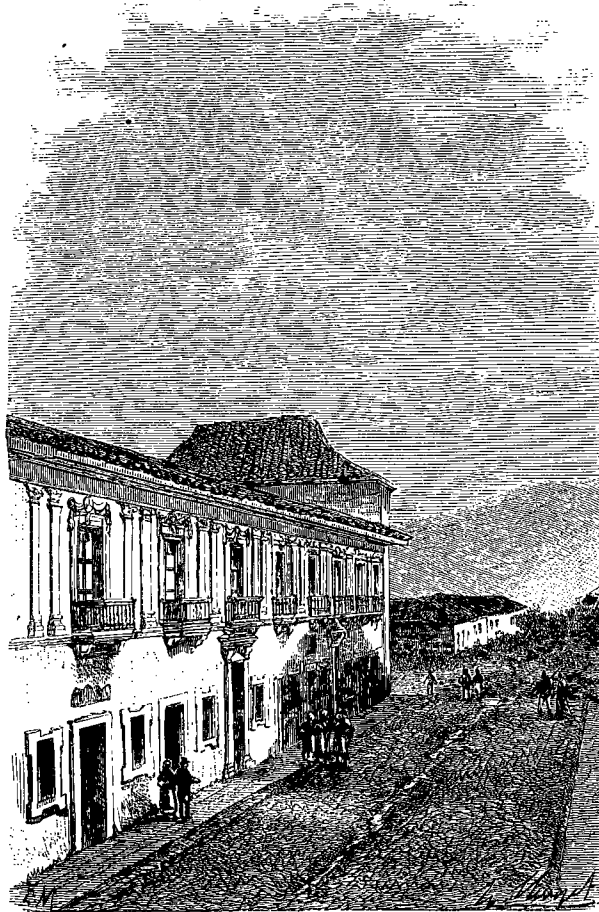
Avec les années, une mauvaise fortune persistante sembla s'abattre sur Pasto. Le sang belliqueux des anciens Indiens avait-il passé dans les veines de leurs successeurs ? Ce qu'il y a de certain, c'est que les *pastusos* ne perdirent jamais une occasion de combattre, malgré le peu de profit qu'ils en retirèrent. Ils avaient fièrement surnommé leur ville la « lionne des Andes » (*leona de los Andes*). Fidèles au roi d'Espagne, même après la déclaration de l'indépendance,

ils prirent les armes contre Bolivar et arrêtèrent longtemps sa marche vers le sud. Ce ne fut qu'en juin 1822 que le *libertador*, ayant franchi le rio de Pasto, soumit la ville, qui avait terriblement souffert d'un siège et de deux incendies. Mais ce n'était pas tout. En 1834, un tremblement de terre la couvrit de ruines. De nos jours, l'esprit d'opposition royale et catholique des *pastusos* a conservé son intégrité, et on les a vus tenir en échec le gouvernement de l'État du Cauca en levant l'étendard de la révolte à plusieurs reprises. Au moment de mon passage, la guerre était encore imminente, et les cerveaux bouillaient d'impatience et de haine

contre les libéraux. Tant de convulsions n'ont pas contribué à relever l'antique prospérité de Pasto, et ses destinées resteront longtemps compromises, si les habitants ne substituent pas le règne de la raison à celui de la passion politique.

J'ai dit que la position de Pasto était charmante. Cependant Malte-Brun (*Géogr. univ.*, VI, p. 104) la dépeint comme « un plateau glacial, couvert des tourbillons de la fumée des soufrières, entre des marais où les mules enfoncent à mi-corps. On n'y arrive, dit-il, que par des ravins profonds et étroits comme les galeries d'une usine. Les malheureux habitants

de ces déserts n'ont d'autre aliment que les patates¹, et, si elles leur manquent, ils vont dans les montagnes manger le tronc d'un petit arbre nommé *achupalla* ; mais ce même arbre étant l'aliment de l'ours des Andes, celui-ci leur dispute souvent la seule nourriture que leur présentent ces régions élevées ». Il ne faut qu'un mot pour caractériser cette citation : elle est un tissu d'erreurs, pour rester poli. La vérité, sur les environs de Pasto, c'est qu'ils présentent un riant spectacle et que l'alimentation de ses habitants, nous le verrons plus loin, ne diffère guère de celle des autres villes du Cauca. C'est là que, frappé de la beauté des prairies et de la remarquable configuration des terrains, Humboldt s'arrêta pour étu-



Une rue de Pasto (voy. p. 321). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

dier la topographie de la région, qu'il nomma le « nœud de Pasto » (*nudo de los pastos*), point de départ du système des volcans de l'Equateur, et lieu de réunion des trois Cordillères qui parcourent la Nouvelle-Grenade du nord au sud.

La ville elle-même est située par 79° 41' 40" de longitude ouest et 1° 13' 5" de latitude nord. Son altitude est de deux mille six cent trente-huit mètres, presque exactement celle de Bogotá. La température moyenne annuelle atteint 14°, 7. Il y a vingt ans, la population, décimée par le tremblement de terre de 1834, se

1. L'auteur veut dire sans doute les pommes de terre ; la patate (*Convolvulus Batatas*) est un produit de terre chaude.

trouvait réduite à huit mille habitants. Elle s'est relevée et approche aujourd'hui de vingt mille. La largeur des rues et des places indique une cité bien percée au début; elles sont pavées de cailloux roulés et pourvues de ruisseaux au milieu. Les habitations, à l'exception d'anciens couvents aujourd'hui en ruine pour la plupart, sont continues, assez élevées, et pourvues d'un étage. Elles sont construites en terre séchée mêlée de paille (torchis) et en bois, avec entablements très saillants, à la manière des *palazzi* italiens. Sur ces façades un peu nues, les artistes du cru profitent des corniches, enrobent les consoles des balcons de bois, et encadrent les portes et les fenêtres de moulures variées, comme des apprentis plâtriers d'Europe.

Si vous pénétrez à l'intérieur, vous trouverez des pièces obscures faute de vitrage, et d'une désespérante nudité. Elles sont pavées de grands carreaux de terre cuite (*ladillos*), et blanchies au moyen d'une lessive faite avec une pierre calcaire venant des sources pétrifiantes d'Aranda. Le verre à vitres est remplacé par des cadres de mousseline ou de calicot; la menuiserie est rudimentaire et les ouvriers ne connaissent que la scie américaine, amplification de l'égoïne des bouchers. Au lieu de serrures, on se sert de loquets avec crochets et clavettes. Une galerie couverte de tuiles, comme le toit plat de la maison, sert de corridor intérieur, autour de la cour centrale ou patio, et dans les habitations soignées une balustrade en bois entoure cette galerie (*corredor*), supportée par des poteaux dégrossis. Parfois un jardin remplace la cour. Il est tracé géométriquement; les carrés, les losanges et les triangles, bordés de buis ou de briques, reçoivent une décoration florale empruntée à l'Europe: giroflées, soucis, roses grêles et sans parfum, pensées, pétunias, pieds-d'alouette, soleils, scabieuses, et jusqu'à des betteraves et des molènes (bouillon-blanc). Ce pêle-mêle, où la main du jardinier ne joue aucun rôle, a du moins pour nous le mérite de ramener un souvenir de la patrie.

Dans la pénombre des pièces habitées, on peut voir les femmes assises sur un escabeau ou accroupies sur une natte, pendant les heures de loisir, trop nombreuses, que leur laissent les soins d'un ménage réduit à la plus simple expression. Le cigare aux lèvres, le châle et les nattes de cheveux sans cesse retombants et sans cesse rejetés sur les épaules, elles restent ainsi, oisives, ou ne se lèvent que pour traîner dans le « *corredor* » leurs longues robes de cretonne salie et leur démarche languissante. Les meubles sont le plus souvent: une table, quelques escabeaux de bois, des tablettes où reposent confusément des livres dépareillés, des fioles et des boîtes de conserves, dont le balai ni le plumeau ne touchent jamais la poussière vénérable. Je ne parle ici ni des huttes des pauvres, ni de quelques habitations plus soignées, qui montrent des traces du goût et du confort empruntés aux pays d'outre-mer. C'est la moyenne des logements de Pasto que j'ai voulu décrire.

Fort heureusement, quelques industries spéciales viennent relever cette décadence d'une région autrefois si prospère. La première est la fabrication des *cobijas* (nom qui correspond ici à celui de *poncho* au Pérou). Ces vêtements, identiquement semblables à ceux des anciens Incas, sont l'objet d'un commerce très étendu à Pasto et dans les environs. On en fabrique en laine et en coton, et leur renommée vient de leur longue durée et de la beauté de leurs couleurs. Un dessin de la prochaine livraison expliquera la construction des métiers usités pour le tissage. Les teintures employées sont apportées du territoire du Caquetá par les Indiens Mocoas. On les prépare avec la lessive de cendre, le jus de citrons sauvages, le soufre et l'acide sulfurique. Le soufre est extrait du volcan de Pasto, où il forme des masses blanchâtres souvent accompagnées de sulfate de chaux et adhérant aux roches trachytiques.

La seconde industrie est le vernis de Pasto, substance précieuse, gomme produite par l'*Elavugia utilis*, de la famille des rubiacées, que les mêmes Indiens nomment *mopa-mopa* et apportent des versants de la Cordillère orientale. Ce fameux vernis, connu depuis des siècles par les autochtones, a donné naissance à une fabrication des plus curieuses. M. Bous-singault a vu, en 1831, les pasteurs appliquer ce vernis et il en a donné la composition chimique; mais je puis ajouter aux observations de cet illustre savant les détails suivants, que je n'ai pas trouvés dans sa notice et que je rapporte *de visu*.

Quand je pénétraï dans l'atelier des artisans pasteurs, je me trouvai au milieu de tables, d'escabeaux, de tablettes sur lesquels s'étagaient une quantité d'objets en bois peints et vernis. C'étaient des vases, des boîtes, cassettes, flacons, cornes à eau-de-vie, plateaux assez grossièrement tournés, mais dont la lumière du jour faisait ressortir les tons éclatants. Deux hommes travaillaient assis, au milieu de la pièce (voy. p. 325). Devant chacun d'eux, sur un fourneau ou braséro rempli de charbons ardents, bouillait une *ollita* pleine d'eau. A leurs pieds étaient les morceaux de vernis, quelques bâtons de charbon, des pinces d'une forme particulière et l'éventail de jonc servant à souffler le feu. L'un d'eux prit un fragment de vernis, le mit à ramollir dans la bouillote et le reprit au bout de quelques minutes. Puis il l'étira de toutes parts jusqu'à en faire une membrane déliée et transparente comme un papier à calquer. Alors il l'appliqua sur la surface déjà peinte d'une grande coupe et le tamponna avec un chiffon. Pour augmenter l'adhérence, il saisit un charbon rouge entre les pinces, le promena au-dessus des parties encore boursoffées, et en chauffant un peu le vase lui-même il obtint une surface parfaitement unie, brillante comme une laque japonaise. Le vernis de Pasto, ainsi appliqué, est d'une solidité extrême; il résiste au froid, à la chaleur et à l'eau et s'incorpore étroitement au bois. On le ramollit aussi par la mastication, comme



Fabrication des objets en vernis de Pasto. — Dessin de Sirouy, d'après les crochets de M. André et de Riton.

font les enfants pour la gomme élastique. Il est ordinairement transparent et ne fait que recouvrir les couleurs vives, relevées d'or et d'argent, déjà appliquées sur les objets. Mais il peut être aussi mélangé directement avec diverses couleurs. Une poudre blanche, nommée *albayalde*, dont j'ignore la composition, lui communique un ton vert perlé très délicat. M. Bous-singault lui trouva la composition chimique suivante, en le traitant par l'oxyde de cuivre :

Carbone.	0,714
Hydrogène.	0,096
Oxygène.	0,190
	1,000

Insoluble dans l'éther, l'essence de térébenthine et les huiles communes, ce vernis est modifié seulement par l'alcool et la potasse. A l'état froid, il est dur et cassant, et sa cassure est vitreuse; l'éther le fait augmenter de volume. Son poids est supérieur à celui de l'eau; son odeur et sa saveur sont nulles; le frottement l'électrise à grand'peine. J'ai rapporté en Europe un grand nombre d'objets couverts de ce fameux « barniz de Pasto », et j'ai la conviction que l'industrie tirerait un parti avantageux de cette substance, en formant un vernis alcoolique qui pourrait recevoir des applications variées, comme succédané des laques d'Orient, avec plus de durée, autant d'éclat et une plus grande facilité d'emploi.

Le premier mai était arrivé. Mes deux compagnons de voyage se faisaient un peu attendre. Parti en avant pour préparer les logements, je n'étais pas sans inquiétude sur le sort qui les avait attendus dans la fiévreuse vallée du Patia. Ce jour-là, vers trois heures de l'après-midi, j'étais occupé à dessiner quelques orchidées, lorsqu'on m'annonça les voyageurs. Je sortis en toute hâte, et restai frappé de stupeur!... Entre les muletiers et Fritz, se traînait péniblement une sorte de squelette vivant. C'était mon pauvre Jean. Il était méconnaissable. La figure émaciée, le regard éteint, les joues et les orbites caves, le teint terreux, plié en deux comme un roseau, couvert d'un feutre et d'un poncho que la pluie avait changés en haillons, ce n'était plus que l'ombre du vigoureux montagnard que j'avais embarqué plein de vie et de jeunesse. Je le crus perdu. Immédiatement nous le couchâmes sur un lit improvisé, nous le couvrîmes de toutes nos couvertures pour combattre le frisson terrible qui secouait ce grand corps, et, peu confiant dans ma médecine de voyage, j'envoyai quérir un homme de l'art. On m'amena un certain docteur de la Parra, étrange Hippocrate qui avait revêtu, pour la circonstance, un chapeau de haute forme, une redingote jadis neuve et des gants dépareillés. Il secoua la tête d'un air important, diagnostiqua sententieusement une fièvre pernicieuse (*mal caliente del Patia*) et prescrivit des remèdes que n'aurait pas démentis le Diafoirus de Molière. Pendant de longs jours, le patient resta entre la vie et la mort. Nous le soignâmes de notre

mieux; sa force et sa jeunesse, Dieu aidant, le sauvèrent. On aurait pu dire, avec Malgaigne, qu'il avait guéri « malgré le traitement ».

Pendant les loisirs forcés que me faisait la maladie de Jean, et dès qu'il fut à peu près hors de danger, j'organisai quelques explorations dans les environs de Pasto. La première fut pour le volcan de la Galéra, si célèbre dans l'histoire de la ville, que son sommet domine d'une hauteur de mille quatre cent soixante mètres. Nous partîmes un beau matin en nous dirigeant droit à l'ouest, au milieu de pâturages courts et substantiels, couverts de bétail, et entourés de fragments de trachyte en guise de palissades. Une belle espèce d'agave à feuilles glauques, différant de l'*A. americana*, servait de clôture. Quelques champs de blé commençaient à montrer de longs épis barbus, entremêlés de plantes messicoles venues d'Europe avec les céréales. Ces blés ne devaient pas mûrir avant la fin d'août, me dit-on, en raison des vents froids de juillet et des faibles sommes de chaleur et de lumière à cette altitude. Près du hameau d'Anganoï, situé à mi-côte, je remarquai la forme assez étrange des charrues, araires primitifs avec lesquels on gratte le sol à cette époque pour semer les pommes de terre de deuxième saison. Les moutons, qui abondent dans la région, sont entravés ou attachés au piquet, au moyen d'un cylindre de corne qui empêche le lien de s'emmêler. Bientôt la culture disparut, la végétation s'amoindrit. Nous arrivions aux contre-forts d'où le volcan prend une forme conique plus abrupte. De ce point la conque de verdure où repose Pasto se développait dans toute son ampleur. Chacun des chemins qui conduisent à la ville se profilait comme un ruban blanc descendu des hauteurs : au nord, l'alto de Dosa; sous le paramo d'Aranda; plus à l'est, le sentier qui descend de Bolivar par las Cebollas et celui de Buesaquillo ou de la Laguna; un autre se dirigeant sur Botana; la route du sud montant vers Yacuanquer et à l'ouest, enfin, le chemin de la Florida.

Une ascension rapide, à travers de courts bosquets remplis de blocs trachytiques, de roches brûlées couleur de brique, de ponces, nous conduisit à la première des grottes qui étaient naguère les soupiraux du volcan, et dont plusieurs, sous le nom de *grietas del peligro*, affirment encore son activité. Une épaisse végétation de plantes sarmenteuses, d'arbustes fleuris, de plantes herbacées et bulbeuses, accompagne ces curieuses excavations¹. J'y remarquai surtout une charmante fougère, croissant dans les fissures de la première caverne et qui s'est trouvée nouvelle pour la science (*Adiantum vulcanicum*, André et Fournier). En se tournant vers l'est, la ville de Pasto apparaissait entre deux croupes de montagnes, et ses maisons blanchissaient aux rayons du clair soleil matinal.

1. C'étaient des *Pitcairnia*, *Barnadesia*, *Berberis*, *Tagetes Bomarea*, *Piper*, *Solanum*, *Peperomia*, *Ichroma*, *Oxalis*, *Phedranassa*, *Coburgia*, une Ioranthacée du genre *Psittacanthus*, etc.

Six à sept heures sont nécessaires pour atteindre le cratère du volcan de Pašto ou de la Galéra¹; mais il en faut beaucoup moins pour arriver aux grottes del Peligro. La plus spacieuse de ces cavernes mesure trois à quatre cents mètres de longueur; elle est creusée au milieu des trachytes. Des vapeurs, portées à une température élevée, s'en exhalent abondamment, avec un bruit souterrain assez terrifiant pour les indigènes. Le gaz acide carbonique entre pour les trois quarts dans la composition de ces vapeurs, le reste est de l'acide sulfhydrique et de la vapeur d'eau. Auprès des grottes, et même à une certaine distance, on perçoit un mouvement continu du sol et de sourdes détonations; mais, depuis la dernière éruption, qui eut lieu en 1727, aucun sinistre du même genre ni même de tremblement de terre n'est venu effrayer les habitants de Pasto. Les Indiens

donnent de ce fait une expression amusante et plausible :

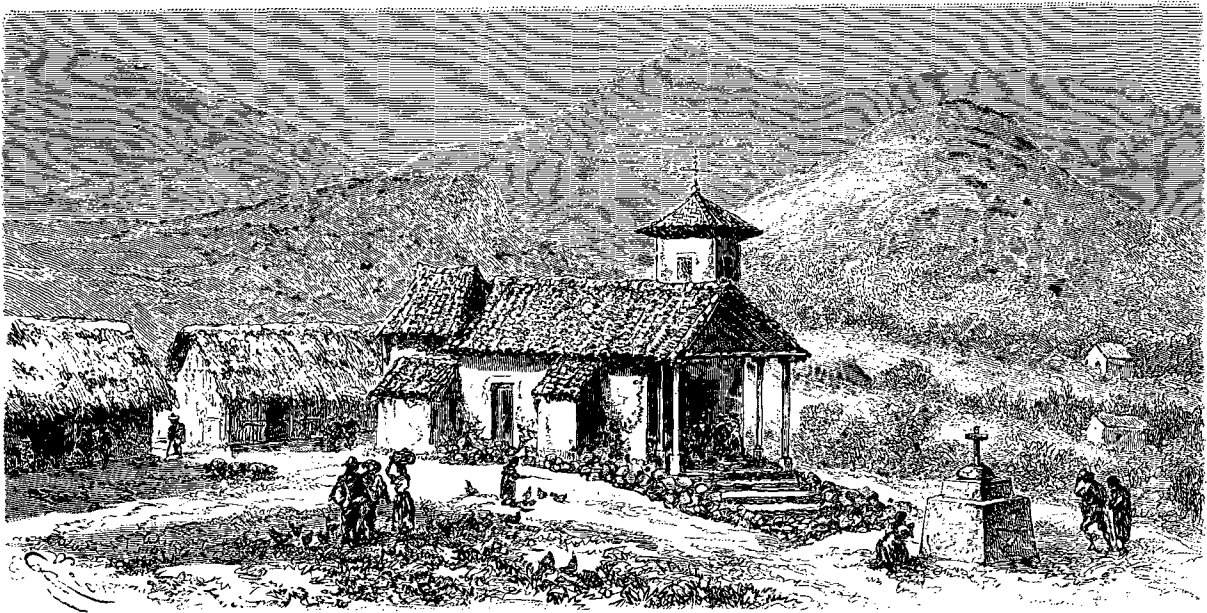
« La bouche du volcan est large et bien ouverte, disent-ils; il peut respirer à l'aise et nous laisser tranquilles. »

A peine rentré à Pasto, je fus mis en rapport avec plusieurs notables de la ville, parmi lesquels don Juan Rodriguez, petit vieillard allègre et expérimenté, grand ami des voyages et des voyageurs. En lui se personnifiait le type des excursionnistes colombiens. Toute sa vie s'était passée à parcourir les montagnes voisines.

« Connaissez-vous la Cocha, le grand lac des Andes de Pasto? me dit-il un jour.

— Non; j'allais vous en demander le chemin.

— Eh bien! je vous y mènerai moi-même; je suis encore assez vert, Dieu merci, pour tenter l'aventure. »



Église de la Laguna (voy. p. 330). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Et son visage s'anima, les paroles se pressèrent sur ses lèvres. Il se voyait encore au temps où, le machété au poing, quelques poignées de riz dans sa *mochila*, il se lançait à la découverte, accompagné d'un seul Indien, dans les solitudes habitées par le jaguar et le puma. Je n'eus qu'à le laisser faire. Il organisa toute l'expédition, choisit les péons, remplit d'eau-de-vie nos grandes gourdes ou cornes peintes (*cachos*), acheta le riz, la farine d'orge, le café, le chocolat, auxquels j'ajoutai quelques boîtes de conserves, fit emballer les couvertures et pesa lui-même les charges des porteurs. Pendant deux jours, sa sollicitude s'appliqua aux moindres détails.

« Je dois vous avertir, me dit-il, que les sentiers,

1. Ce nom de la Galéra est peu usité aujourd'hui. Il venait d'une nuée en forme de galère qui paraissait souvent au sommet du volcan, du temps des Espagnols, et qui, disait-on, annonçait invariablement la pluie.

ou *trochas*, que vous avez suivis jusqu'ici sont des routes royales auprès des endroits où nous allons nous engager. Le chemin de la Cocha a été dénommé par les indigènes *el camino de los monos*, parce qu'il n'y a guère que des singes qui puissent y passer. Ainsi préparez-vous à une gymnastique désordonnée. et costomez-vous en conséquence. » Et Juan Rodriguez nous constitua un accoutrement dont je parlerai tout à l'heure, et dont aucun alpiniste d'Europe n'imaginerait la composition bizarre.

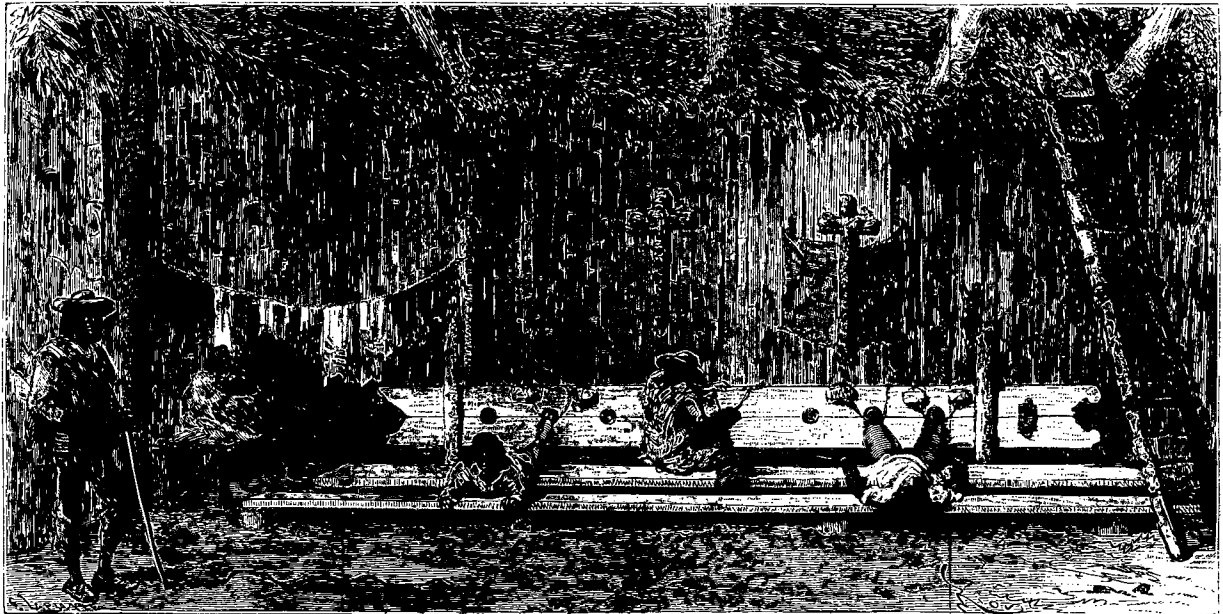
Le surlendemain, tout était prêt. Avant l'aube, nos mules étaient sellées, et nous partions pour le village de la Laguna, où nous devons déjeuner et laisser nos montures. La petite troupe qui, au début, devait se composer de don Juan Ramirez, de Fritz, de moi et des péons, était devenue caravane. A l'annonce de notre projet, les jeunes gens de la ville s'étaient pris d'un beau feu d'exploration, et ils avaient demandé à

nous accompagner. J'avais accepté en déclinant toute responsabilité de ce qui pourrait leur arriver. Parmi eux, se trouvaient M. Aléjandro Santander, rédacteur du journal de Pasto, *el Sur liberal*, son frère Apolinario, le padre José Maria Lazo, ancien curé de Mocoa, qui connaissait bien la contrée, et quatre autres caballeros déterminés, bien armés, pleins d'entrain. Avec nos sept péons porteurs, nous formions, au moment du départ, un total de dix-sept hommes.

Trois heures de chevauchée nous conduisirent au pueblo de la Laguna, village d'Indiens situé au pied de la fameuse Cordillère qu'il s'agissait de franchir, et où nous attendait l'alcade, sur le pas de sa porte. Il fit conduire nos mules au potréro en attendant notre retour, et nous offrit sa maison pour préparer le déjeuner. Pendant que le chocolat chauffait, je pris un dessin de l'église et de la place du village, dernier

vestige de civilisation à cette hauteur. Quelques huttes entouraient ce petit monument, d'aspect humble, mais propre. Devant le porche, était placée une sorte de tumulus en pierre surmonté d'une croix, et d'origine probablement très ancienne (voy. p. 327).

En entrant dans la salle où l'alcade nous avait installés pour déjeuner, je fus singulièrement frappé de la présence d'un instrument de torture que je croyais relégué dans les ténèbres de l'histoire des Espagnes, et qui est encore en usage à la Laguna. C'est le *cepo*. L'appareil se compose de deux poutres superposées, entre lesquelles on ménage, de distance en distance, des trous suffisants pour emprisonner les jambes des condamnés. On leur passe une ou deux jambes dans cette sorte de *cangue*, et on les laisse dans cette position, assis sur une autre poutre ou le corps renversé, soit en avant, soit en arrière, pendant un temps qui



Le cepo, instrument de torture, à la Laguna. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

varie suivant la nature du délit ou du crime. A Mocoa, on emprisonnait ainsi la tête du patient. Dans certains cas, la peine est aggravée par une fustigation. De pareilles atrocités, se passant dans la maison même de l'alcade, me révoltèrent et m'empêchèrent de déjeuner.

A dix heures, nous étions prêts à commencer l'ascension de la Cordillère, dont le nom est en cet endroit *Cordillera del Tabano*. Notre équipement était des plus pittoresques. Sur le conseil de Juan Rodriguez, nous avons bravement bouclé notre ruana autour des reins, remplacé les pantalons par un caleçon de bain, fixé notre feutre par une jugulaire, glissé le machété, bien affilé, à notre ceinture et saisi un bâton (*palo*) long de six pieds en guise d'*alpenstock*. Nous suivîmes d'abord des sentiers pratiqués dans une boue noire, formée par l'humus profond du sol détrempé par les pluies. On enfonçait jusqu'à mi-jambes, mais avec l'aide du *palo* le centre de gravité se maintenait

assez bien. Il n'en fut plus de même en descendant, et surtout en remontant les ravins tributaires de la quebrada Yacuco, dont nous dûmes suivre le lit pendant un certain temps. Les glissades et les chutes se succédaient sans interruption. En moins d'une heure, nous n'étions plus qu'une série d'êtres informes, ruisselants sous la pluie froide et serrée que l'on nomme « paramo ». Nos vêtements, si serrés qu'ils fussent sur notre corps, étaient déjà déchiqués par les ronces, et ce qui en restait disparaissait sous la boue. Depuis longtemps déjà nos alpargatas gisaient au fond des borbiers; nous marchions nu-pieds, d'abord à la file, puis bientôt séparés par les difficultés du chemin, et opérant chacun pour son compte. On comprendra quelle peine j'avais à herboriser dans une pareille situation. Je recueillis cependant quelques espèces intéressantes ou nouvelles, parmi les évelynas, masdevallias, odontoglosses, tillandsias à spathes écarlates,



Grotte et volcan de Pasto (la Galéra) (voy. p. 327). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

stélis à grappes blanches, sans parler de nombreuses mousses, fougères et sélaginelles.

Cette épreuve n'était rien encore. Nous arrivions au véritable « chemin des singes ». Ici, la végétation nous barrait formidablement le passage. Sans quitter les traces laissées par les Indiens Mocoas qui traversent ces forêts, nous commençâmes à grimper avec persévérance, avançant plus avec les mains qu'avec les pieds, nous glissant entre les racines, plongeant dans les fondrières, escaladant les roches ou sautant sur les branches des arbres tombés de vétusté en travers du passage. Tout autour de moi, les plantes m'eussent arraché des cris d'admiration, si de pareilles difficultés n'eussent tempéré mon enthousiasme. De grandes fougères en arbre s'élevaient sur un tapis de cryptogames d'une variété infinie; les thibaudias semaient gracieusement leurs bractées colorées et leurs tubes roses, cramoisis, jaunes et verts; un grand bambou se dressait, couvert du haut en bas d'une farine blanche, les orchidées épiphytes suspendaient leurs grappes mordorées, et par-dessus tout des myriades de broméliacées couvraient toutes les parties des arbres. L'une d'elles, un *Caraguata* probablement nouveau, pendait du haut des branches élevées, comme les lustres d'une cathédrale.

Arrivés à la hauteur de trois mille deux cents mètres environ, le sentier reparut sous la forme d'un *cañon* étroit entre des parois de sable verticales, hautes de plusieurs mètres. Au-dessus, un inextricable fouillis de branches et de racines le recouvrait entièrement et formait de véritables catacombes naturelles, sous lesquelles les Indiens s'engagent sans crainte, et qu'ils ont nommées, je ne sais pourquoi, *el perro curuncho*. A l'entrée de ce souterrain bizarre, une légère excavation dans la paroi de droite a reçu des statuettes de dévotion et quelques petits bâtons en croix, posés là, en *ex-voto*. On appelle ce lieu *Las Crucitas*. Ces ténèbres, sous lesquelles un jour verdâtre vient çà et là indiquer le sentier en éclairant les parois cou-

vertes d'hépatiques, de lichens, de mousses et d'hyménophyllées, produisent un de ces effets fantastiques qu'il faut renoncer à dépeindre¹. En continuant notre marche, de racine en racine et de bournier en bournier, nous atteignons, après quatre heures de cet exercice, l'alto de la Cruz, point culminant du passage, d'où se développe une vue superbe sur la Laguna Cocha² (voy. p. 334).

Le spectacle est vraiment superbe. Autour de nous, les vapeurs qui se condensent perpétuellement sur le paramo se résolvent en pluie fine, irisée par les rayons du soleil et imprimant, à la végétation herbacée, une fraîcheur de nuances incomparable. A gauche, le volcan de Bordoncillo ou Patascoï élève son cône dans les airs, et de ses flancs, où les matières ignées sont encore menaçantes, sortent les sources qui donnent naissance au Putumayo ou Iça, l'un des plus puissants affluents de l'Amazone³. A nos pieds, vers le sud, sud, le lac se développe dans toute sa ampleur. La lumière et l'ombre combinées lui donnent des tons d'acier poli, intensifiés par l'opposition des angles du rivage et se détachant sur le cadre déchiré par les pics supérieurs. Entre leurs plis se deviennent les québradas et rios qui alimentent la Cocha. A gauche, l'île Corotá, entièrement boisée, détache sa verdure noire, et tout au fond, à l'ouest, le lac disparaît derrière le qua-



Le Perro curuncho (las crucitas). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

trième cap, dans une brume argentée.

Pendant que nous nous reposons, en contemplant ce beau paysage, deux Indiennes Mocoas (ou Mocoanas) émergent des roches du chemin qui descend vers la Cocha et s'arrêtent, étonnées, en présence des

1. Le plus remarquable de ces lichens, étudiés récemment par M. le docteur Müller, de Genève, constitue une espèce nouvelle pour la science, sous le nom de *Stictina Andreana* (Müll. arg. in *Revue mycol.*, 1879, p. 166).

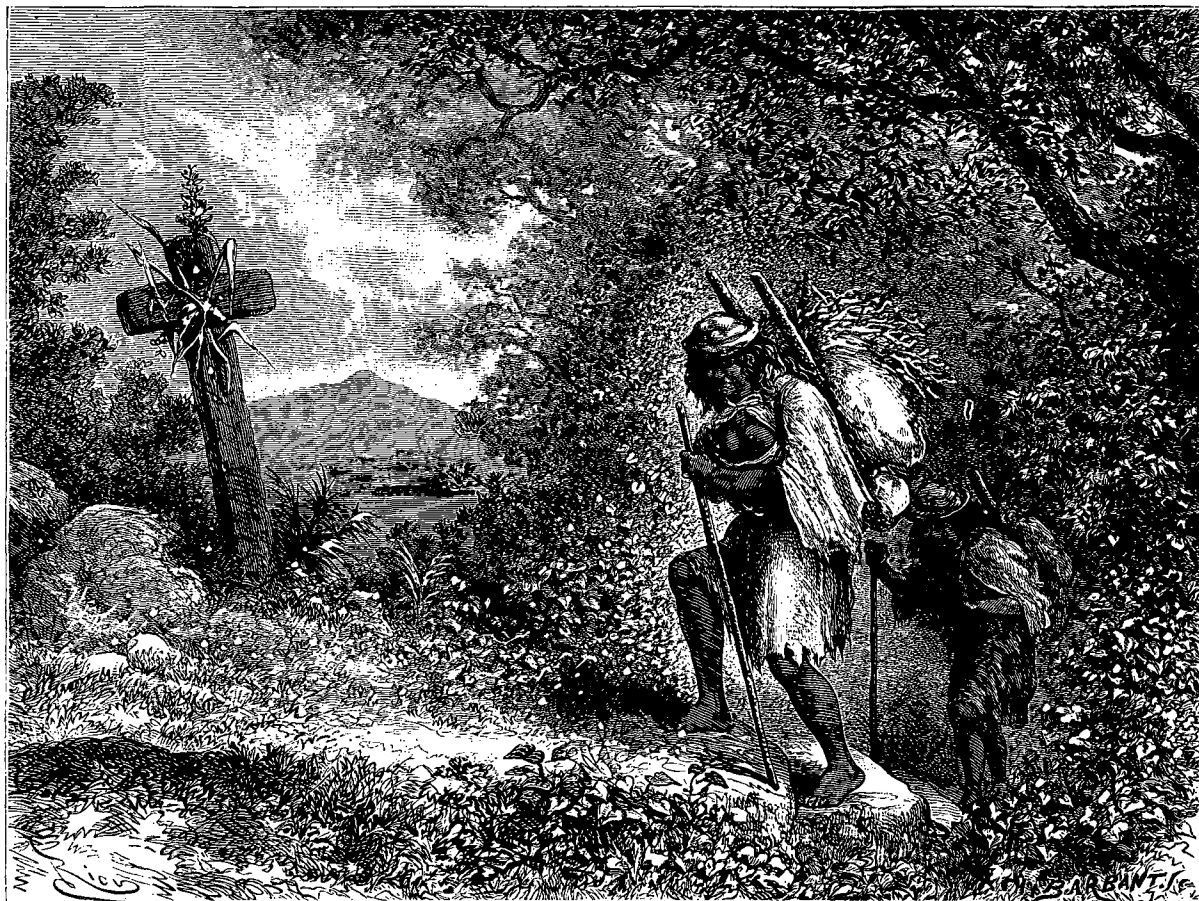
2. Le nom de *Laguna Cocha* est un pléonisme, *cocha* signifiant « lac » dans la langue des Indiens de toutes ces régions. Bien que cette appellation ait prévalu jusqu'ici, il serait préférable de désigner cette étendue d'eau par le vocable de *Laguna Corotá* ou Cocha Corotá, d'après celui de l'île principale qui s'élève au milieu.

3. Voir plus loin la dissertation sur les sources du Putumayo.

hommes blancs qui se sont aventurés dans leur domaine. Elle sont à demi-vêtues d'un pagne de *bayeta*, et coiffées d'un petit chapeau à bord relevé, de fabrication pastusaine. Le padré Lazo interroge la plus jeune dans la langue mocoa. Elle nous apprend qu'elle a vingt ans et qu'elle fait le métier de *carguera* avec sa mère, c'est-à-dire qu'elle apporte régulièrement à Pasto, par les chemins dont il vient d'être question, le vernis *mopa-mopa*, la salsepareille, les teintures, hamacs, etc., recueillis ou fabriqués par ses compatriotes des terres chaudes. Pendant l'interrogatoire, je dessine le type de cette laide créature et prends le si-

gnalement suivant : « teint bistré, luisant, nez épaté, crochu et fin à l'extrémité, bouche grande, bien faite, belles dents, yeux obliques, cheveux demi-longs, gros, droits, noirs et brillants, retombant en deux grosses touffes sur les oreilles et les épaules, bras et jambes gros et charnus, extrémités nerveuses et fines, épaules très larges. A toutes les questions du padré, qui les tutoie et me paraît avec elles peu convenable, elles répondent d'une voix douce, avec un profond respect, et ne s'éloignent qu'après lui avoir baisé les doigts.

Un touchant usage, que nous avons bien vu souvent répété dans ces régions, consiste à orner de



Indiennes de Mocoa à l'alto de la Cruz. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

fleurs les croix placées sur quelque point dangereux du chemin, ou au sommet d'une montée pénible. Sur l'alto de Cruz, où nous faisons halte, était plantée une de ces croix. Des mains pieuses y avaient attaché un bouquet charmant, composé de tillandsias rouges et blancs entourés de feuilles de *Panicum*.

La descente de l'alto de la Cruz à la Cocha se fait par deux longues séries d'échelles de racines, grandes et petites, nommées respectivement *escaleras grandes* et *escaleras chiquitas*. Nous y laissâmes ce qui nous restait de forces. Toujours glissant, rampant, grim-pant sans repos et sans trêve, nous arrivâmes enfin, un peu avant la nuit, au lieu du campement, nommé

« rancho de Casapamba », sur petite éminence dominant le lac d'une centaine de mètres. Sept heures d'exercice violent nous avaient épuisés. Il faisait froid ; nous étions mouillés jusqu'aux os, et le feu nous était plus utile que le souper.

Quand il fallut se compter, après avoir donné aux retardataires le temps moral de rejoindre le corps d'armée, nous constatâmes la disparition de six de nos compagnons. Les précipices les avaient-ils dévorés, ou notre trace leur avait-elle échappé ? Nous étions fort inquiets, lorsque l'un des péons nous apprit que quatre d'entre eux étaient retournés prudemment à Pasto, en désespoir de se tirer jamais de

pareils mauvais pas. Mais il restait le padré J. Maria Lazo et Apolinario Santander, que j'avais quittés à l'alto de la Cruz et qui certainement s'étaient perdus dans la forêt. Jusqu'à la nuit, on les appela en vain, des décharges de mousqueterie furent répétées plusieurs fois pour leur indiquer la direction à prendre. J'offris inutilement à Ildefonso Jojoa, notre hôte du rancho, une forte récompense s'il voulait tenter leur sauvetage. Soins superflus ! La nuit était venue ; une pluie fine et glaciale tombait sans relâche ; nous rentrâmes désolés, songeant aux angoisses de nos malheureux compagnons perdus dans la forêt, sans provisions, sans couvertures, sans armes, exposés à périr sous le froid ou sous la dent des jaguars. Notre souper fut morne, silencieux ; nous étions tous navrés de voir l'expédition commencer sous d'aussi tristes auspices. Aléjandro Santander faisait pitié. A chaque instant il s'élançait hors de la cabane et remplissait l'air de ses cris. Il voulait s'élançer, en pleine obscurité, à la recherche de son frère, et nous eûmes la plus grande peine à le contenir. C'est au milieu de ces transes qu'il fallut cependant céder à la fatigue, et s'endormir enfin sur le sol nu, pelotonnés, pêle-mêle, autour de quelques tisons fumants, au milieu de la hutte de Casapamba.

Il faisait à peine jour que Jojoa et Aléjandro partirent à la découverte, vers les deux malheureux égarés. De notre côté, Ramirez, Fritz et moi, accompagnés de trois péons, nous nous dirigeâmes vers le lac, dont nous apercevions les eaux blanchir, à deux kilomètres de nous, de l'autre côté des plages basses envahies par les grands joncs qui lui font une ceinture marécageuse. Dès que nous fûmes engagés dans la partie inondée, notre troupe présenta la plus étrange apparence. La pluie fine qui avait salué notre départ s'était accentuée ; nous marchions à la file, tête baissée, plongés dans l'eau jusqu'aux genoux ou jusqu'au ventre, suivant les inégalités du terrain, entre de petits monticules où croissaient des cassies, l'*Osmunda cinnamomea* et de jolies cardamines roses. Les péons portaient une paire d'avirons taillés dans la forêt pour manœuvrer une sorte de canot que nous devions trouver sur les eaux vives du lac. Tout ruisselait sur nous et autour de nous. Fritz, couvert de son long manteau imperméable, le feutre collé aux yeux et faisant gouttière, ses longues jambes nues, le bâton en main, représentait un Jacques de Compostelle bizarre, moins les coquilles. Si les joncs (*Totoras*) du genre *Scirpus* avaient été seuls, la voie n'eût été qu'ennuyeuse ; elle devint pénible à cause des *Carex* qui nous labouraient les chairs et zébraient nos jambes de mille coutures sanguinolentes. Cette aimable promenade dura plus d'une heure. Elle ne fut variée que par une découverte inattendue. En cheminant sous la pluie, au milieu de cette végétation herbacée, j'aperçus tout à coup se dresser devant moi une sorte de mâ, comme un poteau télégraphique. Je m'approchai et reconnus la plus singulière broméliacée qu'aucun bo-

taniste eût jamais contemplée. C'était un Pourrétia géant (*Puya*), armé de feuilles à épines noires redoutables, au centre desquelles une énorme hampe, grise et laineuse, se dressait dans la brume comme une massue de dix mètres de hauteur ! Les Indiens l'appellent *Chikuila*. Si cette espèce est nouvelle, comme on peut le croire, elle prendra le nom de *Puya gigantea*.

L'eau devenait plus profonde et les joncs s'étaient éclaircis. Nous avions enfin, devant nous, la vaste nappe claire de la Cocha, et le canot, découvert par l'Indien qui nous guidait, était amarré à une touffe d'herbes solides. Notre embarquement opéré, bien que l'embarcation fit eau de toutes parts, je commençai mes observations. La température de l'air était de + 11 degrés, et celle de l'eau de + 13 degrés, fait assez étrange qu'il faudrait rapprocher d'autres expériences pour expliquer l'élévation relative du degré de chaleur des eaux du lac. Successivement, tout en fusillant les canards nombreux qui entouraient notre barque, je pris une série de notes dont il serait trop long de donner ici le détail complet, mais dont le résumé ci-joint apporte des documents nouveaux à la géographie de cette région. On y trouvera, pour la première fois, la position et le nom des rivières et québradas qui affluent à la Cocha et que les meilleures cartes n'indiquent pas. Mon relevé, encore imparfait en raison des circonstances défavorables dans lesquelles j'étais placé, fournira au moins une indication plus précise sur la formation véritable du lac, très inexacte sur les meilleures cartes de cette partie de l'Amérique.

La Laguna Cocha, ou Cocha de Corotá, fut découverte par les conquistadores et nommée par eux « *mar dulce* » ou « grand lac de Mocoa » ; du nom des Indiens qui habitaient ses rives. On lui attribuait, dans les anciennes chroniques, une longueur et une largeur beaucoup plus grandes que la réalité. La première de ces mesures peut être évaluée à vingt kilomètres et la largeur à deux ou trois. Vers le nord-est, l'île de Corotá, élevée de dix à quinze mètres au-dessus de la surface de l'eau, offre une superficie de douze ou quinze hectares. Les bords du lac sont bas et noyés aux deux extrémités, accidentés et quelquefois abrupts sur les grands côtés, entre les nombreux caps et anses formés par les cours d'eau qui s'y déversent. Ces rios et québradas sont au nombre de quinze¹. Ce sont : à l'extrémité nord :

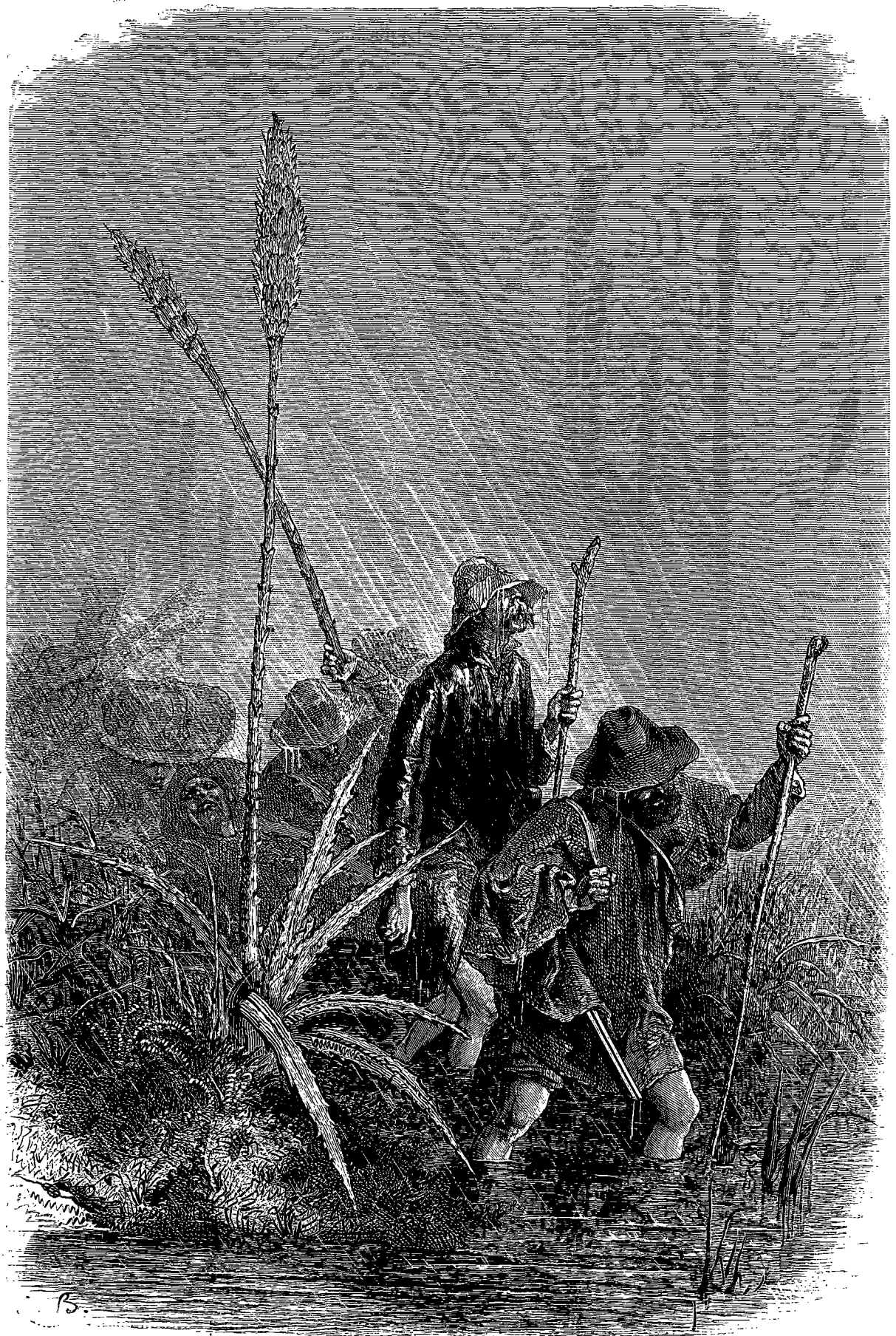
Les québradas Niguayaco et d'el Salado (eau salée) descendant du Patascoï et formant le rio d'Incano :

Vers l'est :

- La québrada de las Moras (grande) ;
- La québrada de l'Isla larga (grande) ;
- La québrada Quilimsayaco (grande) ;
- La québrada de Moncodénoï (grande) ;

On arrive alors à l'extrémité du lac au *desagué*. Les géographes ont affirmé jusqu'à présent que cet affluent

1. La carte de Codazzi n'en nomme qu'un seul, la québrada Niguayaco.



Dans les Totoras de la Cocha. — Dessin de Emile Bayard, d'après les croquis de M. Andre.

n'était autre que le rio de la Laguna, qui se jetait plus bas dans le rio Guamoès, tributaire du Putumayo; mais il résulterait des renseignements qui m'ont été fournis par les Indiens de la contrée, et par M. Rodriguez qui explora ce cours d'eau, avec M. Garcia Ordonez, en juillet 1875, et le suivit pendant quatre jours, que c'est le Guamoès lui-même qui sort de la Cocha.

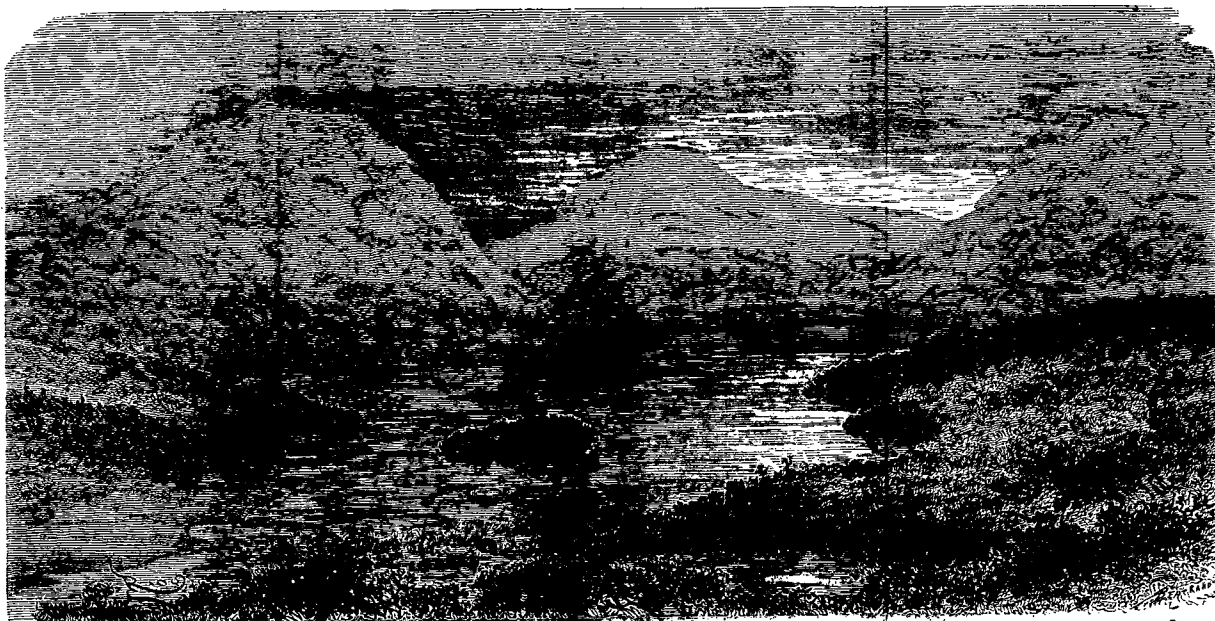
En remontant vers le nord, par la rive occidentale, les quebradas deviennent nombreuses et l'on trouve successivement :

- La quebrada de Atonramos (grande);
- La quebrada de Chaquilulo (petite);
- La quebrada d'Atunturupamba (petite);
- La quebrada de Sixiturupamba (petite);
- La quebrada del Roméjillo (grande);
- La quebrada de Motilon (grande);

- La quebrada de Cundiaco (grande);
- La quebrada de Yalupamba (petite);
- La quebrada de Llanopamba (petite);
- Et la quebrada del Corral, près du rio d'Incano.

Au mois de novembre 1875, M. J. Rodriguez, qui ne se tenait pas pour battu et voulait savoir si la navigation de la Cocha pouvait facilement se prolonger jusqu'au bas Guamoès et de là au Putumayo, afin d'expédier les écorces de quinquina par la voie de l'Amazonne, organisa une expédition en règle, à laquelle il ne put prendre une part personnelle. Ses envoyés descendirent à neuf journées plus bas; mais là ils trouvèrent la rivière si tortueuse, si obstruée par les roches et les rapides, qu'ils revinrent après vingt et un jours de fatigues inouïes, déclarant que tout transit était impossible.

La profondeur de la Cocha paraît variable. Près du



La Cocha, vue de l'alto de la Cruz (voy. p. 330). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

desaguè elle a été trouvée de dix-sept brasses, mais les plus grands fonds doivent se trouver dans la direction des pentes du Bordoncillo ou Patascoi. Sur plusieurs points au midi, on voit glisser à la surface des filets d'une eau blanche qui dégage une forte odeur d'acide sulfhydrique, ce qui dénote leur origine volcanique. Il est probable que l'absence complète de poissons est due à cette cause; toute tentative de pêche est restée stérile jusqu'à présent.

J'aurais voulu relever l'altitude de la Cocha, mais un accident survenu à mon baromètre m'en empêcha. Je le regrette d'autant plus que la cote deux mille mètres, qu'on lui a assignée, me paraît bien au-dessous de la réalité. Des observations détaillées devront être faites sur ce point si intéressant. Les bords du lac, autrefois suivis par un sentier circulaire, en sont aujourd'hui dépourvus. Seuls, quelques sauvages habitent ses rives, où les forêts sont cependant remplies

d'une grande abondance de produits végétaux précieux.

Tels étaient les documents que j'avais pu recueillir en revenant à la cabane de Casapamba, fort anxieux, je l'avoue, du sort d'Apolinario et du curé Lazo. Heureusement, tous deux avaient été retrouvés, en assez mauvais état, mais vivants. Ils avaient passé une nuit terrible. Vêtus d'une chemise de coutil, à demi-gelés, le ventre creux, dans une obscurité complète, sans abri, ils s'étaient pelotonnés l'un contre l'autre, au pied d'un arbre, les genoux entrelacés. Pendant les douze mortelles heures de la nuit équinoxiale, la pluie ne cessa pas un instant, et les rugissements des jaguars mirent plusieurs fois le comble à leurs angoisses. A leur arrivée, ils furent frottés d'alcool, réchauffés et restaurés, et, la jeunesse aidant, leurs souffrances furent en partie oubliées.

Quand vint le dîner du soir, auquel notre ami et amphitryon Rodriguez avait apporté tous ses soins,

la gaieté avait fait place aux misères endurées, et quelques *tragitos* de cognac d'Hennessy délièrent les langues. Seuls, quelques Indiens et leurs femmes, accroupis dans un coin de la pièce, leurs faces sombres éclairées par les pâles reflets des tisons de la *tulpa* ou *fogon*, restèrent obstinément silencieux en dépit de libations répétées. La conversation, commencée sur le ton des récits de voyage, finit bientôt par des charades et des calembours, joute oratoire assurément fort inattendue et nouvelle sur les bords de la Cocha. On me permettra de donner quelques extraits de l'esprit des *pastosos* en campagne.

« Savez-vous, dit l'un des jeunes gens, quelle chose se trouve dans un moulin, qui est indispensable et non nécessaire, qui ne sert à rien et sans quoi rien ne se fait ? »

Chacun se récria, fit mine de chercher, et, selon l'usage, jeta sa langue aux chiens. L'auteur alors s'écria, aux applaudissements de l'assistance :

« C'est le bruit du moulin. »

A son tour, Alejandro Santander, coupable d'une pièce de vers humoristico-philosophique, toute fraîche, récita l'épigramme suivante :

Carlos, gars de bonne venue,
Mais les yeux un peu de travers,
Rencontre, en parcourant la rue,

1. Que cosa hay en un molino,
Precisa y no necesaria,
Ella no sirve de nada,
Y sin ella no se hace nada?

Un poulet mort, mangé des vers.
Cet accident fort ordinaire
Attire son attention,
Et le voilà sur cette affaire
En longue méditation.
Il contemple la pauvre bête
Et part, des larmes plein les yeux,

Disant, en secouant
la tête :
Ce que c'est que
de nous ! grands
dieux !

Le tournoi oratoire continua, chacun narrant à son tour, l'un les fredaines des étudiants de Salamanca, l'autre l'histoire bien connue des deux bacheliers et du muletier.

Il était temps de faire diversion. Je savais que notre hôte, Ildefonso Jojoa, sorte d'alcade extra-officiel, reconnu par les Indiens d'alentour comme un descendant de leurs anciens caciques, avait de curieuses histoires en réserve. Il s'agissait de vaincre son silence obstiné. J'avais déjà conquis ses bonnes grâces en faisant de sa femme et de sa fille un croquis à la mine de plomb ; la position fut enlevée lorsque je lui dis que le gouvernement fran-

çais attendait ses récits pour les publier. Dès lors, sa prolixité ne connut plus de bornes : l'écluse était ouverte et le flot ne tarissait pas. Il nous apprit que l'un

1. Carlos, joven de buen talle,
Pero con un ojo tuerto,
Al pasar por una calle
Encontró un pollino muerto.
Ese accidente casual
Llamó tanto su atencion



Maria Mauricia Joza et sa fille, à Casapamba. — Dessin de Maillart, d'après les croquis de M. André.

de ses ancêtres était grand cacique de la Cocha et des contrées voisines. Par un accord avec un autre chef du Putumayo, ce chef eut en propriété tous les territoires situés entre l'alto del Tabano, le Patascoï, les paramos de Chimbalan et de Guapuscal, et le rio de las Juntas, c'est-à-dire le pourtour entier de la Cocha.

« Je suis, par la naissance, seigneur et maître de ce pays, dit Jojoa en s'échauffant. Les hommes de *sangre azul* disent qu'ils veulent le prendre et que ce sont des terrains libres (*baldios*); ce n'est pas vrai. Si le gouvernement de Pasto envoie ici un capitaine, je lui dirai que je suis colonel; si c'est un général, je leverai cinq cents hommes et nous le ferons manger, lui et ses soldats, par la Cocha. »

Il s'était levé, superbe d'indignation, et déjà se croyait à l'action. Ses compagnons, toujours impassibles, suivaient son discours, mêlé d'espagnol et de mocoa, avec un orgueil visible, et leurs yeux blancs scintillaient dans l'ombre. Dans son récit, le nom de la Cocha revenait sans cesse. Évidemment, le grand lac subandin exerce une action considérable sur ces braves indigènes, et les bruits mystérieux qui s'entendent dans les flancs du Patascoï ne contribuent pas peu à entretenir la croyance au merveilleux dans ces intelligences primitives. Je savais qu'il existait une légende sur la Laguna et je mis insensiblement Jojoa sur le terrain. Cette fois, il s'assit sur une pierre, près des tisons, se recueillit, et, baissant la voix comme s'il eût craint la présence du génie de la *mar dulce*, il s'exprima ainsi :

« Il y a trois mille ans, la Cocha n'existait pas. A la place était une grande vallée, bien cultivée, mais sans eau. Au bas de la colline s'élevait une maison. Un jour, un homme et une femme, voyageurs égarés sans doute, vinrent demander posada. Les habitants de la maison refusèrent. Alors les voyageurs restèrent à la porte, en sollicitant seulement un peu d'eau à boire. On leur passa un *pitche* (petit vase de bois) plein d'eau. Ils ne burent pas, mais ils se couchèrent sur le sol, laissant à leurs pieds l'eau qui se répandit et forma le lac ou la Cocha, sur lequel l'homme et la femme s'embarquèrent. Or cette femme était mariée et fuyait avec son amant. Le mari, qui

Que se quedó muy formal
En larga meditación.
Y despues de contemplarle
De las patas a los lomos
Dijó, al tiempo de dejarle :
Válgame Dios! lo que somos!

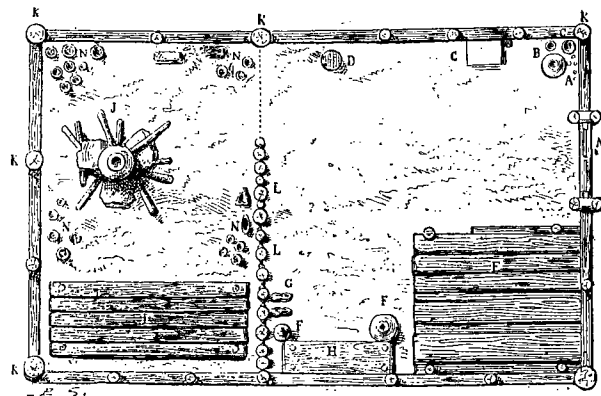
les poursuivait, arriva sur le bord du lac. Pour les atteindre, il se mit à boire l'eau, et l'avait déjà tarie à moitié, lorsqu'un taon (*tabano*) le piqua au front. Il mourut sur-le-champ et fut changé en montagne, qui reçut depuis lors le nom d'alto del Tabano. »

Tous mes efforts pour obtenir de Jojoa la fin de cette légende, qui me paraissait d'une moralité assez incomplète, furent inutiles. Je compris qu'il considérait la métamorphose du mari en montagne comme une sorte de vengeance suffisante, et que la gloire de devenir une roche à l'abri des ravages du temps lui semblait un idéal qui ne laissait rien à désirer.

Ainsi se termina notre soirée. La chandelle de cire verte était depuis longtemps éteinte; les lueurs de la tulpa devenaient de plus en plus tremblotantes, et en peu d'instants chacun se trouva étendu sur la terre nue ou sur les poignées de joncs (*totoras*) qui constituaient la literie de luxe fournie par la Cocha.

Notre retour à Pasto eut lieu le lendemain. Avant de partir, je fis une herborisation abondante aux environs de Casapamba. La

végétation y présentait des types analogues à ceux de l'Europe moyenne et même des espèces communes à l'ancien et au nouveau monde. Je voulus également lever le plan du pauvre rancho où dix-sept personnes avaient vécu plusieurs jours, entassées sous l'abri de quelques poutres couvertes de joncs, et je pensai qu'un croquis coté parlerait mieux aux yeux et à l'esprit que toutes



Plan d'une cabane d'Indiens Mocoas. — Dessin de Sellier, d'après M. André.

les descriptions. Enfin, la caravane, ou plutôt ce qui en restait, car les éclopés avaient pris les devants, se remit en marche, riche d'impressions, sinon du souvenir d'une bonne chère et d'une vie confortable.

Cette fois, je partis seul avec mon péon Angel, qui devait me servir de porteur pour mes plantes, et avec lequel je fis une ample moisson de curiosités. J'arrivai au puéblo de la Laguna, après avoir escaladé les « escaleras grandes et chiquitas », revu l'alto de la Cruz et ses bouquets, traversé de nouveau le « perro curuncho », grimpé entre les mêmes racines et rampé dans les mêmes borbiers. Nos mules, reposées et fringantes, nous portèrent en deux heures à Pasto, où j'arrivai chargé de belles plantes, et la mémoire remplie. J'eus la satisfaction de trouver Jean commençant sa convalescence, et de ramener quelquefois le sourire sur ses lèvres en lui racontant nos aventures de notre expédition de la Cocha.

Ed. ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Porton de la case de Carmen Lopez, à Tuquerres (voy. p. 350). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE PASTO A TUQUERRÈS.

Le rio Putumayo, son origine et son cours supérieur. — Le district de Mocoa et ses habitants. — Le Caquéta; communications fluviales; études hydrographiques. — Tribus indiennes: descriptions, mœurs, usages, statistique. — Navigation du Putumayo et de l'Amazone. — Les plateaux de Pasto et de Tuquerres. — Départ de Fritz. — La *guanga*. — Cérémonies funèbres à Pasto. — Le marché. — Départ de Pasto. — M. Jules Thomas. — Yacuanquer et ses habitants. — Tacuaya. — Le Guaitará. — Tuquerres; agriculture, mœurs, alimentation. — La casa López. — Le tapial. — Ascension de l'Azufral. — *Las tres lagunas*. — Les solfatares.

De la hutte de Casapamba, sur la rive septentrionale du lac de la Cocha, dans les Andes de Pasto, on voit se dresser la masse volcanique du Bordoncillo ou Patascoï, dont la masse imposante et les sourds grondements inspirent aux indigènes une mystérieuse terreur. De ses flancs sort le rio Putumayo, un des plus puissants affluents de la rive gauche de l'A-

mazone. Par un de ces hasards singuliers, mais assez fréquents dans les divers systèmes hydrographiques de cette partie de l'Amérique, si l'on suit un chemin qui part de Pasto et passe au nord de ce volcan, on arrive à un point où le Putumayo et le Caquéta, autre affluent plus considérable encore, sont extrêmement voisins l'un de l'autre. Un court chemin de terre les réunit. Cette disposition, si importante pour la communication facile entre ces deux grandes artères fluviales, mérite qu'on s'y arrête quelques instants.

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305 et 321.

Au sortir de Pasto, le chemin qui doit franchir la Cordillère orientale, un peu au nord de celui qui nous a précédemment conduits à la Cocha par l'Alto del Tabano, rappelle celui du pueбло de la Laguna. Une de ses branches se dirige sur Buésaco, l'autre dépasse bientôt la ligne de partage des eaux, qui vont soit au Patia et au Pacifique par le rio Buésaquillo, soit au Putumayo et à l'Atlantique par les pentes orientales. On est en plein territoire des Indiens Sébondoyès, dont nous avons décrit précédemment les types. Les pueбlos de Santiago, de Putumayo et de Sébondoi sont occupés par cette tribu à demi civilisée, où le sang de l'Indien des hauteurs et celui des tribus de l'Amazone se trouvent singulièrement mêlés (voy. p. 339). On franchit les rios Aspinayaco, Guinochoaco, San Pédro, San Francisco, et finalement un cours d'eau qui descend du paramo d'Aponté et qui est inscrit sur les cartes comme le père du Putumayo. Ce lieu de naissance peut être sujet à contestation. Si l'on doit considérer comme source d'un fleuve le point de son cours le plus éloigné de son embouchure, le soi-disant haut Putumayo ne peut être tenu que pour un affluent. Je le nommerais rio de Sébondoi, et je placerais l'origine du Putumayo au pied du volcan Bordoncillo.

Quel que soit le sort de ma proposition auprès des futurs géographes de la Nouvelle-Grenade, il est bon d'établir que c'est de ce point que le chemin entre dans un autre bassin, celui du Caquéta, par son tributaire le rio Mocoa. En suivant la direction de cette rivière, on arrive, après six jours d'une marche des plus pénibles, au pueбло de Mocoa, capitale du territoire du Caquéta, et dernier refuge de la vie civilisée vers l'est. Un *préfet* occupe cette pauvre résidence, au milieu de populations indiennes qui comprennent à peine quelques mots d'espagnol, et sont restées dans un état presque complet de sauvagerie depuis la conquête. J'ai eu entre les mains un des rapports annuels de ce fonctionnaire au gouvernement central. Il constate que les efforts de l'administration pour civiliser les indigènes n'aboutissent qu'à de faibles résultats, et la conclusion naturelle à en tirer est que l'émigration seule, la colonisation sur une grande échelle, peuvent mettre en valeur les richesses aujourd'hui latentes dans ces solitudes.

Dans ce triste lieu, les mœurs des Indiens Mocoas sont dignes de remarque. Elles dénotent un mélange de civilisation et de barbarie dans lequel le dernier de ces deux facteurs joue un rôle prépondérant. Ces pauvres gens ne se distinguent guère des indigènes du bas Caquéta que par le vêtement, dont leurs pères étaient totalement dépourvus. Ce vêtement, nommé *cusma*, est des plus simples. C'est un morceau d'étoffe grossière, sorte de *droguet* fabriqué dans la république de l'Équateur, et large d'un mètre sur deux de longueur. Une fente médiane permet de passer la tête, et les deux moitiés qui retombent sont attachées à la ceinture par une autre bande d'étoffe ou de

cuir. La couleur de la cusma est invariablement violette, et la raison en est assez curieuse : les Mocoas ne connaissent pas le savon, mais un arbre, abondant autour d'eux, produit une feuille saponifère qui teint en violet d'une manière indélébile. Le dimanche, ils revêtent, comme uniforme de cérémonie, des pantalons collants, teints également en violet, parfois en noir. Quant aux femmes, une sorte de tunique violette et bleue les couvre jusqu'aux genoux.

Par une bizarre conservation du langage ancien, les Mocoas ne parlent pas autre chose que le quichua, et pour cette raison on les appelle encore *ingas*, par corruption du mot *inca*. Auprès d'eux, dans les plaines du Caquéta, leurs frères errants possèdent, au contraire, une langue qui procède plutôt du tupi ou des autres idiomes amazoniens que du langage des « fils du soleil ». Quelques enfants, élevés à l'école d'un ancien curé, le *padre* Ramirez, ont appris un peu d'espagnol, mais ils entendent mieux cette langue qu'ils ne la parlent.

Mais quittons un instant Mocoa pour remonter vers le nord, en suivant le cours du haut Caquéta. Un sentier informe, à peine suivi par quelques carguéros et rappelant beaucoup ce « chemin des singes » que nous avons parcouru avec les excursionnistes de la Cocha, franchit vingt torrents impétueux et atteint les hauteurs, d'où il descend vers Almaguer en traversant la Cordillère près de la source du rio Mayo. Tout le versant oriental, jusqu'aux plaines, est couvert de forêts inextricables. L'histoire de la conquête rapporte que Quésada atteignit Mocoa en venant du Guayabéro, à travers ces bois immenses, franchissant des centaines de rivières, effectuant son passage au milieu de difficultés inouïes. Aujourd'hui un pareil voyage serait matériellement impossible, et j'ai peine à concevoir comment le conquistador et ses compagnons y réussirent, à moins de penser que cette longue distance de cinq cents kilomètres, depuis les llanos de San Martin jusqu'au premier degré de latitude nord, était autrefois couverte de savanes entrecoupées de bosquets. Trois siècles auraient suffi pour convertir le pays tout entier en une forêt continue, compacte, où seuls le jaguar et le tapir peuvent se frayer des chemins.

Un fait que les géographes ne doivent pas perdre de vue et qui intéresse également les explorateurs et les habitants de ces contrées, est que Mocoa se trouve justement au point où les deux grandes rivières du Caquéta et du Putumayo sont le plus voisines entre elles¹. Une simple distance de trente kilomètres les sépare, et le sentier parcourt une suite de petites collines de facile accès. Cette distance est augmentée dans l'état présent, à cause des détours nécessaires et de la combinaison du chemin de terre avec le chemin de rivière. De Mocoa, on s'embarque d'abord sur le

1. Le Caquéta s'appelle Yapura dans la partie inférieure de son cours, jusqu'à son confluent avec l'Amazone, et le Putumayo prend le nom d'Iça dans les mêmes circonstances.

caño Uchipayaco, où l'on trouve quelques cabanes d'Indiens, puis on arrive au petit rio du Guinéo qui se jette dans le Putumayo. Le tracé dans les bois est de trente-cinq kilomètres et la distance par eau de vingt-cinq kilomètres. On passe ainsi d'un bassin dans l'autre avec une grande facilité. Une exploration totale de ces deux grands cours d'eau, le Caquéta et le Putumayo, encore peu connus, présenterait un grand intérêt pour la géographie de ces contrées¹.

La végétation des bords du Putumayo est semblable à celle du Caquéta, mais son volume d'eau est beaucoup moins considérable. Dans sa partie haute, depuis le petit puéblo de San José, près duquel existait autrefois une mission dont il ne reste plus trace, son cours est impétueux, comme nous l'avons vu pour le rio Guamoès après sa sortie de la Laguna Cocha. Il roule du sable d'or, comme son voisin le Caquéta au-dessus de Yurayaco. Les Indiens seuls exploitent ces richesses naturelles, mais avec leur indolence native, ils en extraient à peine quelques poignées de poudre d'or qu'ils viennent périodiquement échanger à Mocoa pour des haches, des armes et des instruments de pêche.

Si l'on descend le Putumayo, son cours primitivement accidenté change bientôt de caractère. Il devient d'une navigation facile, traverse des forêts riches en produits d'une variété infinie, et il s'annonce au monde civilisé comme une artère fluviale de premier ordre à mettre en communication avec le fleuve des Amazones. Dans la partie comprise entre la Cordillère et l'embouchure du rio San Miguel ou Sucumbios, vivent les Indiens Amaguajès, visités autrefois par les missionnaires, et dont les incursions lointaines donnèrent naissance à une fable encore répandue dans le pays : un chemin de piétons, qui joignait ce point au Putumayo, fit croire aux cartographes anciens qu'un

1. J'apprends, en écrivant ces lignes, que mon estimé collègue, le courageux docteur Crevaux, vient d'effectuer heureusement ce passage, non sans de grands périls. Il a remonté le Putumayo depuis son embouchure, passé d'un bassin à l'autre par les chemins que j'indique ou d'autres analogues, et descendu le Caquéta, du méridien de Mocoa à l'Amazone.

Voyez le voyage antérieur du docteur Crevaux dans l'intérieur des Guyanes, t. XXXVII (1879), p. 337 et suivantes.

bras de rivière unissait les deux fleuves, comme le Cassiquiaré soude le rio Négro à l'Orénoque. Il en était de même, un peu plus au nord, entre le Caquéta et l'Orénoque, que l'on croyait à tort unis par un caño analogue. Voici la cause de l'erreur : sur l'Apoporis, affluent du Caquéta, se trouve un petit tributaire, nommé le Taraira, séparé du Téquia (qui tombe dans le Uaupès et par conséquent dans le rio Négro) par un très petit isthme, aisé à franchir à pied en quelques heures. De là à l'Amazone ou à l'Orénoque, le passage est facile par le Cassiquiaré. On conçoit de quelle importance est une pareille configuration du sol pour les futures communications des peuples de ces fortunés pays.

Les Indiens des rives du Putumayo, dans la partie

navigable de son cours, qui s'étend sur plus de huit cents kilomètres, appartiennent à diverses tribus, parmi lesquelles on distingue surtout les Oréjonès, les Guaquès, les Corréguajès et les Macaguajès. Tous sont d'un caractère assez pacifique, bien différents en cela de leurs voisins du Caquéta et des affluents du Napo. Ils mènent une vie errante pendant la saison de la ponte des tortues, qui a lieu aux basses eaux, de janvier à mars. Ils campent alors sur les plages, que les diverses tribus se partagent par surfaces égales, et ils construisent des ranchos temporaires, avec des poteaux de bois

couverts de feuilles de palmier. Comme chez tous les sauvages de ces régions, leur adresse à découvrir l'endroit du sable où la tortue, soit de grande espèce (*tortuga*), soit plus petite (*terecai*), a pondu ses œufs, est extraordinaire. Chaque nid contient de cinquante à cent de ces œufs. Les Indiens en tirent un beurre excellent, qu'ils battent dans leurs canoas et exposent au soleil jusqu'à ce que le jaune, nageant à la surface, puisse être recueilli et cuit sur le feu. Ils enferment alors ce beurre dans des tubes de bambous avec des œufs cuits et exposés au soleil, et qui se conservent ainsi assez longtemps sans se corrompre.

Les traits principaux de ces sauvages sont les mêmes dans la plupart des tribus. De taille moyenne, bien proportionnés, mais sans beaucoup d'élégance, tous sont d'une couleur rouge-noir ou plutôt chocolat



Indien Schondoï (voy. p. 338-346). — Dessin de E. Ronjat, d'après M. André.

foncé. Leurs extrémités sont petites et bien faites et leur agilité est prodigieuse dans la marche, la natation ou la conduite des canots, sans que cependant leur force physique soit considérable. Leur tête est plutôt grosse que petite et plutôt large que longue, leur front étroit, leurs yeux petits, un peu obliques, éteints, bordés de cils noirs que plusieurs tribus font tomber au moyen du suc d'une certaine plante. Les hommes et les femmes considèrent comme une grande beauté de s'arracher les sourcils. Le nez est bien formé, un peu aigu et incurvé; la bouche est grande, légèrement moqueuse, les oreilles souvent déformées et pendantes, suivant une coutume barbare et hideuse. Ils n'ont aucune barbe, mais leurs cheveux sont abondants, noirs, grossiers et en désordre, taillés sur le front et pour le reste tombant naturellement sur les épaules. Ils les coupent derrière la tête en signe de deuil.

Le tatouage joue un assez grand rôle dans l'ornementation de leur corps. Au moyen de l'achiôté (*Bixa orellana*) ils forment des rayures capricieuses d'un beau rouge safran, auxquelles se mêlent des lignes noires et des points blêms, non seulement sur le visage, mais aussi sur la poitrine et les bras.

Tous vont nus. Seuls les hommes portent un court tablier pendant à la ceinture. Dans la plupart des tribus, la nudité des femmes est absolue; dans quelques autres, elles laissent pendre, comme ornement, quelques chapelets en grains de verre arrangés en carré de quinze centimètres de côté : parfois un coquillage ou une bandelette étroite leur suffit, le plus souvent rien. Les filles se marient à douze ans. A cet âge, l'expression de leur visage serait agréable si elles n'accusaient de la dureté dans les lignes de la bouche. Les contours du torse s'amollissent dès l'âge de quatorze ans, où elles sont communément mères. Habituees à une existence aussi accidentée que celle des hommes, elles acquièrent une égale vigueur de muscles et une santé à toute épreuve. Les mariages se réduisent au choix libre que fait chaque jeune homme d'une fille de sa tribu. Toute son ambition se réduit à posséder une femme, un arc, une bodoquera, quelques hameçons, une hache et une copita de poison. Partout il trouve le bois et les feuilles pour construire son rancho, un coin de forêt à brûler pour semer la yuca et le maïs que soigne la femme pendant qu'il va chasser et pêcher pour la famille. L'amour paternel et conjugal est très développé dans toutes ces tribus, et les femmes y sont l'objet des prévenances incessantes de leurs maris. J'ai entendu raconter que l'un d'eux, ayant vendu à un blanc un oiseau nommé *ténté*, en échange d'une hache, rapporta le lendemain la hache en disant à son acheteur : « Ma femme pleure son *ténté*, rends-le-moi pour que je la console. »

Quelques-uns ne manquent pas d'esprit. On a souvent le tort de conclure en bloc à la stupidité de tous les Indiens de l'Amérique méridionale, parce que certains d'entre eux sont de véritables brutes. Un

certain *capitan* de la tribu des Macaguajès avait une fille que recherchait en mariage un adolescent de dix-huit ans, vigoureux et superbe, mais ne possédant ni sou ni maille. Le père se montrait rébarbatif; il aurait voulu au moins que son gendre exhibât quelques moyens d'existence, en plus de sa force physique et de son agilité.

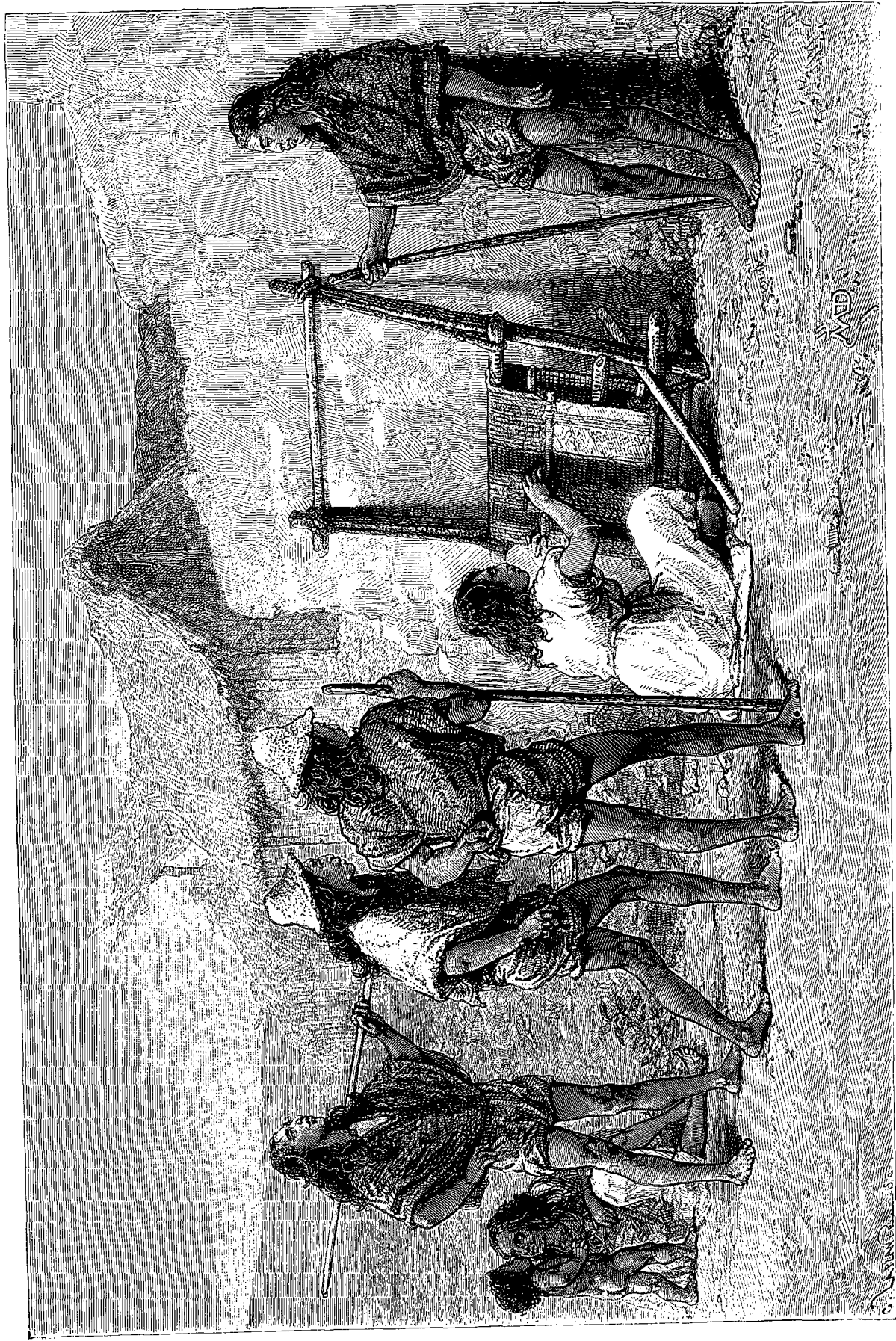
« Je fournirai bien le déjeuner, dit-il un jour au jeune homme, si tu apportes au moins le diner.

— Vous avez raison, *taita*, répondit le gaillard. Mais, je vais vous dire, quand j'ai bien déjeuné, je me passe facilement de diner! »

Si l'état de nudité est habituel aux Indiens du Putumayo, ils n'en sont pas moins enclins à se charger d'ornements aux jours de réjouissance, naissances, mariages, etc., ou lorsque leurs tribus se déclarent respectivement la guerre. Alors les hommes se lient le ventre au moyen d'une large bandelette, et portent, ainsi que les femmes, des bretelles en coton sauvage habilement tressé. Les cuisses et les jambes sont couvertes de bandelettes entre lesquelles ils placent des feuilles odoriférantes. Des colliers de fruits aromatiques, d'autres de dents de caïman, de jaguar, d'ours, de puma, de singe, sont fixés sur leur poitrine; aux oreilles sont attachés des plumes et des morceaux d'or et d'argent, et leur tête est couverte d'une couronne de plumes, derrière lesquelles une longue queue flotte entre les épaules. Cette décoration extraordinaire est réservée aux fêtes solennelles. Les femmes participent à ce goût inné pour la parure. On les voit s'entourer la gorge de chapelets de verre coloré, de peaux de serpents, de fruits secs sphériques. Leurs narines et leur lèvre supérieure sont trouées pour supporter de petites baguettes couvertes de fines plumes de colibri; leurs oreilles sont ornées de la même matière ou de morceaux d'or, et leur lèvre inférieure est percée de trous d'où plusieurs épines font saillie au dehors.

C'est couverts de pareils costumes qu'ils célèbrent les faits mémorables de leur existence. Ils se livrent alors à des danses invariablement terminées par des scènes d'ivrognerie, à des saturnales où la chicha entraîne une ivresse abjecte et qu'il suffit de signaler sans insister sur les détails. Généralement les guerres se décident dans ces orgies, mais la rage de dévastation qui animait autrefois ces sauvages a fait place à des mœurs qui deviennent de jour en jour plus douces, et le temps est proche où les scènes d'anthropophagie, si communes autrefois, auront absolument disparu de la surface de l'Amérique du Sud.

De leurs croyances religieuses il est impossible de rien découvrir, soit en interrogeant les plus familiers, soit en examinant l'intérieur de leurs cases. Bien différents des anciens Chibchas qui possédaient un culte régulier, ou des industrieux fabricants de temples, d'idoles en or de la province d'Antioquia et des Andaquiès qui avaient orné la vallée de San Agustín de gigantesques statues, les peuplades errantes du Putumayo et du Caquetá ne laissent deviner aucune trace de



Indiens Séhondoyes (voy. p. 338-346). — Dessin de Malhart, d'après les dessins de M. André.

culte ni même de religion distincte. S'ils possèdent des fétiches, ils doivent les cacher au fond des bois. Cependant quelques missionnaires ont affirmé que ces Indiens croient à des esprits bons et mauvais, et à une existence future qui consiste en un lieu où abondent la nourriture, la chicha et les femmes. Dans les mariages mêmes ils n'observent pas de cérémonie religieuse; il suffit que le consentement soit donné par le chef de la tribu, et les réjouissances suivent sous la forme du bal, d'une musique grossière, de scènes d'ivresse et de festins. Ces cérémonies se reproduisent, à peu de chose près, pour les sépultures. Là seulement paraissent les *piaches*, charlatans dont les fonctions se rapprochent plutôt de celles des devins ou médecins des nègres de l'Afrique, que de celles des prêtres d'un culte quelconque.

On répartit ainsi (assez arbitrairement sans doute) les diverses tribus d'Indiens qui vivent sur le Putumayo et ses principaux affluents :

Agustinillos ou Putumayos . . .	1200
Oréjonès	900
Mayatiès	800
Mariatès	1000
Yuriès	900
Picunas	1200
Pasésès	1200
	7200

Entre le Putumayo et le Caquéta, on compte :

Macaguajès	600
Anaguajès	400
Guítotos ou Huitotos	1200
Total	9400

Si l'on ajoutait à ce total les diverses tribus indiennes qui occupent le vaste territoire du Caquéta, du Putumayo et de tous leurs affluents, principalement entre les rios Guaviaré, Guainia, Inirida, Uaupès, Apoporis, Yari, Caguan, Aguarico, et les peuplades à demi civilisées de la Cordillère, on arriverait à un chiffre général de cinquante mille environ pour les Indiens de cette vaste contrée, total qui va diminuant à mesure que la civilisation continue sa marche en avant. Que seront devenues ces tribus avant un siècle? Auront-elles le sort de leurs sœurs nord-américaines? Entreront-elles dans le courant colonisateur et changeront-elles leur vie libre et demi-oisive pour le travail régulier et la chaîne de l'homme policé? L'avenir le dira, mais je crains bien que la loi de progression des envahisseurs de toute contrée vierge ne trouve encore ici son application fatale : détruire, au lieu de civiliser.

J'ai parlé tout à l'heure de la navigation du Putumayo et de son avenir. La question est grave et sa solution a paru un instant assez prochaine. Voici ce qui venait de se passer au moment de mon voyage dans ces contrées. Deux habitants de Popayan, les

frères Reyès, savaient depuis longtemps qu'un certain mulâtre qui vivait à Tapacunti, près de l'embouchure du rio Sucumbios dans le Putumayo, descendait annuellement ce fleuve avec sa canoa jusqu'à l'Amazone, qu'il remontait à Tabatinga, entraînait dans le Huallaga, au Pérou, et troquait de la salsepareille contre du sel gemme qu'il revendait au retour. MM. Reyès conçurent alors l'idée assez grandiose de doter leur pays d'une ligne de bateaux à vapeur entre le haut Putumayo et l'Amazone. Vers la fin de 1874, M. Rafaël Reyès quitta Bogotá, chargé par la compagnie de Caquéza de réaliser cette entreprise. Il partit de Popayan, franchit la Cordillère, descendit en entier le Putumayo sur une canoa et atteignit en un mois l'Amazone, cette « Méditerranée américaine », comme il l'appelle avec enthousiasme. Dix mois se passèrent à voyager entre Manaos, le Para et Rio de Janeiro pour réaliser le programme. Avec l'appui de S. M. l'empereur du Brésil, M. R. Reyès fréta trois vapeurs, et une *lancha* de la marine impériale fut mise à sa disposition par le docteur de los Pazos Miranda, président de la province de las Amazonas. Deux vapeurs de charge avec des passagers l'attendaient à l'embouchure du Putumayo sur l'Amazone, afin de remonter ses eaux vierges. Après de longs préparatifs, on sortit du port de Tunantins le 16 janvier 1876, à bord du vapeur *Tundaima*, sur lequel plusieurs passagers s'embarquèrent. On navigua sur le Putumayo au milieu d'une admirable végétation de plantes utiles, de bois précieux, le long de grandes plages giboyeuses, et parmi des tribus de sauvages stupéfaits au passage du « bateau de feu ». Après trois cents lieues d'une navigation parfaitement libre, l'expédition arriva sans encombre au port supérieur du Putumayo. M. Reyès fit part de son succès au public dans une lettre écrite le 16 février 1876 et publiée à Pasto peu avant mon arrivée. Il conseillait avec raison aux habitants de Pasto d'ouvrir un bon chemin jusqu'à Mocoa, faisait valoir la supériorité du Putumayo sur le Caquéta qui n'est pas navigable à cause de ses nombreux *saltos*, et indiquait une autre communication entre ces deux fleuves par les rios Cencella et Caucaya. De même, en unissant le rio San Miguel (Sucumbios) et l'Aguarico, on obtiendrait, disait-il, la communication entre le Putumayo et le Napo. Magnifique combinaison de rivières et de canaux, réseau immense combiné par la main de Dieu sur la grande vallée amazonienne! De Cuzco aux sources de l'Orénoque, des montagnes de la Bolivie à celles de la Colombie, les voyageurs et les marchandises pourraient donc être transportés dans une course fluviale ininterrompue et se rendre dans l'Atlantique. On parcourrait à loisir les rios Napo, Ucayali, Hualaga, Marañon, Négro, Cassiquiaré, Orénoque, Négro, Madeira, Purus, etc., et ce vaste système de l'Amazone deviendrait ainsi le rendez-vous de la plus gigantesque navigation du globe.

Tel était en dernier lieu le projet que les frères

Reyès étaient sur le point de réaliser. Les pastuzos, le 2 avril 1876, avaient demandé au gouvernement fédéral une subvention annuelle de douze mille piastres pour mener l'œuvre à bien, et de trente mille à la compagnie de Caquéza pour faire le chemin de Mo-coa. Mais la politique survint, la révolution éclata,

« Et le songe finit par un coup de tonnerre ! »

J'étais revenu à Pasto, où Jean achevait lentement sa convalescence. Ce fut avec une vive satisfaction que je le trouvai sur pied, chancelant sans doute, maigri, courbé, vieilli, mais hors de danger. Nous pouvions désormais compter les jours qui nous séparaient d'une nouvelle marche vers le sud. Le retard considérable apporté dans la réalisation de mon programme par cette maladie de mon aide principal avait fort contrarié mes projets, en nous rapprochant de la saison des pluies. Désormais je devais renoncer à descendre de l'Écuador dans le bassin de l'Amazonie, comme je l'avais espéré, par un de ses affluents inexplorés, le Pastazza ou le Morona. Il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur. D'ailleurs le champ d'investigation dans ces parages restait immense. Entre Pasto et la frontière écuadorienne, des régions admirables, vierges encore des pas d'un naturaliste, s'étendaient sur les deux côtés de la Cordillère. Les hauts plateaux voisins de Tuquerres, les premiers volcans du nœud « de los Pastos », avaient été rapidement traversés, au commencement du siècle, par Humboldt, qui s'était surtout appliqué aux observations physiques, puis par Hartweg, qui n'y avait rien collecté,

et une ou deux fois par M. Jameson, de Quito, dont les récoltes avaient révélé de véritables trésors. En 1854, Karsten y avait moissonné une abondante collection, qui avait disparu en entier dans un incendie, à Tumaco. Seul, M. J. Triana, vers le même temps, arrivant de Barbacoas non sans de grandes fatigues, après avoir vu mourir un de ses compagnons, et ramenant plusieurs autres moribonds, avait eu la bonne fortune de rapporter de nombreuses plantes nouvelles pour la science. Je l'avais vu à Paris avant mon départ.

« Cette contrée est si riche, m'avait-il dit, que je n'ai fait qu'en égratigner la flore ! »

Il n'en fallait pas davantage pour m'exciter à reprendre des explorations si incomplètes. Je me traçai donc l'itinéraire qui va suivre, et je remis, à une date plus éloignée, mon départ pour Quito.

Fritz n'avait pas les mêmes raisons que moi pour

différer son départ. Il était venu en Amérique pour voir du pays, non en naturaliste, mais en touriste. Je l'engageai à prendre les devants pour refaire à Quito, dans un centre plus civilisé, sa santé fortement éprouvée par l'existence peu confortable que nous menions depuis une demi-année. Il devait m'y attendre quelques semaines, et, si je manquais le rendez-vous, continuer son voyage par le Pérou, la Bolivie, la République argentine et le Brésil, avant de rentrer en Europe. Nous échangeâmes une chaude poignée de main, et il disparut un beau matin, piquant des deux vers le sud, pour ne reparaitre que dix-huit mois plus tard, dans mon cabinet, à Paris.

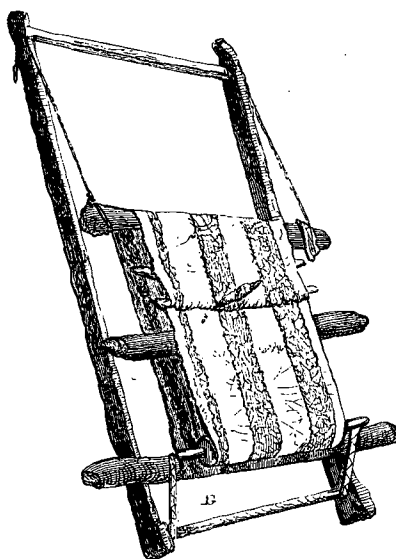
Avant de quitter Pasto, il me restait de nombreuses occupations : emballages de plantes vivantes et de graines, séchage et étiquetage des herbiers, dessins analytiques, notes à mettre au net, etc. Je trouvais

encore à glaner en ville quelques observations. En allant acheter des cobijas, je me rendis compte des procédés de tissage usités dans le pays, et pris le dessin des métiers ordinaires. Ce tissage est réservé presque exclusivement aux femmes. Pour obtenir une clarté suffisante, elles placent l'appareil dehors, le long du mur. La tisseuse se nomme *tejedora*. Le cadre du métier, ou le métier complet, prend le nom de *guanga* ou *huanga*. La barre transversale du haut est le *cumuel*, la lame du milieu la *cinga*, celle engagée dans l'ouverture du haut le *bajador*, et la navette s'appelle *chonta*, du nom du palmier *chontaduro* (*Astroca-ryum*) qui la fournit. Il ne faut pas d'autres métiers pour fabriquer des étoffes fort belles et fort solides. Je constatai que les prix

des cobijas les mieux teintes variaient entre six et douze piastres faibles (24 et 48 francs). Les objets en « vernis de Pasto », suivant la grandeur et le fini de l'ouvrage, oscillaient entre quelques pésétas (pièces d'un franc) et deux ou trois piastres (8 à 12 francs). Les chapeaux de paille de Pasto, très fins, caractérisés par la forme à bords petits et très relevés, se vendaient de six à dix piastres (24 à 40 francs). Ils eussent valu le double en Europe.

Nous étions au mois de mai. Dans les cérémonies du mois de Marie, qui avaient lieu alors tous les soirs dans les églises, une affluence considérable témoignait de la vive piété des Pastusains, et les illuminations, les fleurs artificielles, les images brillantes s'élevaient profusément sur les autels.

J'assistai aux obsèques d'un enfant. Bien que l'usage excuse tout, je ne pus voir sans un serrement de cœur le visage de circ du pauvre petit être endormi



Métier à tisser à Pasto. — Dessin de Sellier, d'après M. André.

pour toujours, reposant à découvert dans ce cercueil garni de clinquant, de cocardes en papier rose et bleu, de fleurs artificielles, porté par quatre de ses petits camarades, au son d'une musique joyeuse, qui semblait insulter au calme et à la sérénité de la mort. Un cornet à piston, un ophicléide, une flûte, une clarinette, une grosse caisse et des cymbales composaient ce déplorable orchestre marchant en tête du cortège. Un porteur de croix suivait, puis deux garçons (*muchachos*), lançant des fusées en signe de réjouissance. Trois prêtres à la file, revêtus de chasubles et coiffés de barettes ventruées, suivaient avec les parents, parés de costumes voyants. C'est la coutume : on ne se lamente pas de la perte d'un enfant ; on fête l'arrivée d'un ange au ciel.

Des épigraphes touchantes et d'une valeur philosophique et littéraire supérieure à la plupart de celles que l'on trouve dans nos cimetières européens se rencontrent parfois, comme une perle sur un fumier, dans les nécropoles colombiennes. J'en ai noté une, signée Cespédès Fornario :

« Le juste meurt à son tour, mais il tombe comme la fleur, en laissant dans le sol un fruit qui lui survit¹. »

Au marché, même approvisionnement de denrées que le jour de mon arrivée. J'achète cependant diverses curiosités et objets nouveaux :

Licamancha, pierre calcaire (bicarbonate de chaux)

1. *El justo muere tambien; pero, cayendo como las flores, deja en la tierra el fruto que le sobrevive.*

apportée par les Guaicozos (Indiens du Guaitará) pour être administrée au bétail comme vermifuge ;

Jabon de cuyaca, fait de suif, de fèves et de deux plantes nommées *chimacan* et *cuyaca*, dont le nom botanique m'est inconnu¹ ; on l'emploie également contre les parasites du bétail ;

Cumino, mélange de cumin et de poivre, vendu en abondance comme condiment ;

Achupallas, nom des broméliacées, à Pasto, où on les emploie pour les emballages ;

Asualulos, charmantes fleurs orangées, charnues, produites par une vacciniée du genre *Psammissia*, que j'ai trouvée à la Laguna Cocha ; on les vend pour bouquets ;

Quillototo, bi-gnoniacée arborescente (*Tecoma chrysantha*), usitée comme dépuratif du sang et purgatif ; elle est cultivée dans les jardins pour la beauté de ses grandes fleurs d'un beau jaune ;

Limas, citrons ou mieux bigarades à fruits doux, mamelonnés ;

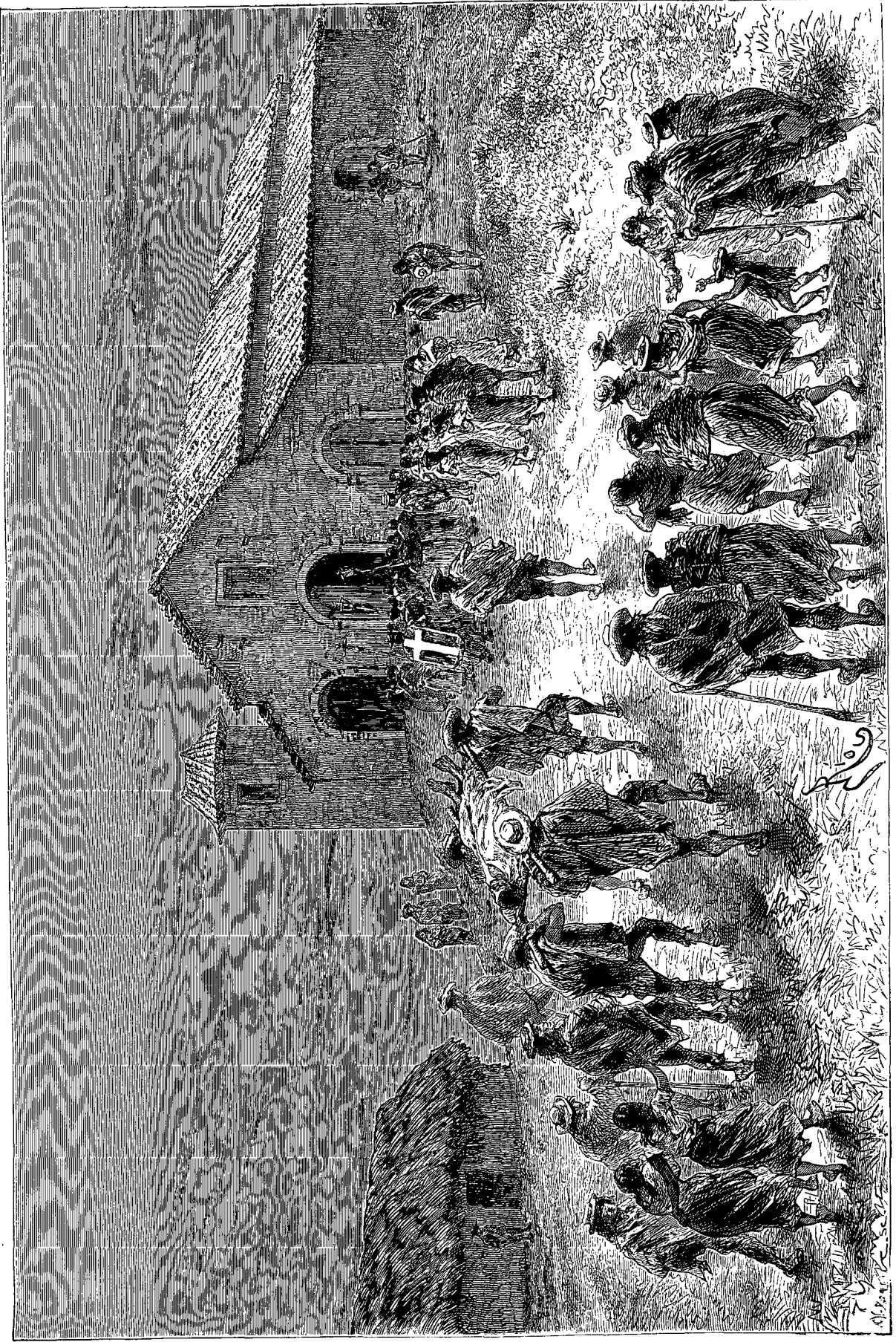
Tunas, fruits d'une espèce d'*Opuntia*, d'un beau ton rose saumoné, à chair un peu osseuse, rouge vif, à saveur acidule ;

Ollocos (*Ullucus tuberosus*) ; c'est l'*ulluco* des Boliviens, aussi amer et aussi mauvais qu'à la Paz, et d'ailleurs vendu ici en quantités beaucoup moindres que les excellentes *ocas* (*Oxalis crenata*). On cultive à Pasto cinq variétés d'*oloco* : un violet, un blanc, un jaune, un vert et un rose saumoné.

1. Je sais seulement que le *cuyaca* est un *Solanum* à fruits en corymbes verts.



Portrait de M. Fritz de Scherff (voy. p. 343). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.



Un enterrement à Tuquerries (voy. p. 348). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

Ces produits divers étaient généralement emballés dans des bractées de maïs artistement disposées et même tressées avec goût.

Pour terminer avec les habitations de Pasto, dont j'ai donné précédemment une description, en insistant principalement sur les distributions intérieures, j'appelle l'attention des architectes sur le mode de construction représenté par le croquis ci-contre. Il montrera comment on peut entendre le profil d'une maison moderne à deux mille sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, sous une température moyenne de $+ 14^{\circ},7$.

Le 15 mai, je dis adieu à Pasto, laissant Jean revenir à la santé, avec ordre de me retrouver dans une huitaine de jours à Tuquerrès. Mon péon Daniel, qui m'avait accompagné depuis Cali et avait promis de me suivre jusqu'à Quito, avait voulu retourner dans son cher Cauca. La maladie de Jean, nos misères petites et grandes, la nostalgie aussi sans doute, avaient été plus fortes que ses belles résolutions du départ. J'engageai donc comme domestique à sa place un grand nègre nommé Manuel Cardenas. Heureusement j'avais trouvé un nouveau compagnon de voyage, M. Jules Thomas, Français établi depuis seize ans à Tuquerrès. Sachant que j'étais porteur d'une lettre de recommandation pour lui, il était accouru le premier pour me voir à Pasto, et se faire mon cicerone de la meilleure grâce du monde.

Nous partîmes donc ensemble pour le Sud. Jusqu'à Yacuanquer le voyage ne présenta rien de caractéristique. En traversant la Montañuela, au sud de Pasto, je retrouvai sur le paramo la même végétation qu'à l'Alto de Aranda et la même formation volcanique, avec quelques glissades de plus sur les par-

ties tourbeuses du terrain. Des orchidées appartenant aux genres *Pilumna*, *Epidendrum*, le superbe *Oncidium chrysotoxum*, de nombreux tillandsias sur les arbres, les énormes feuilles pétiolées et nervées de rouge d'un gunnéra nouveau garnissaient les pentes rapides.

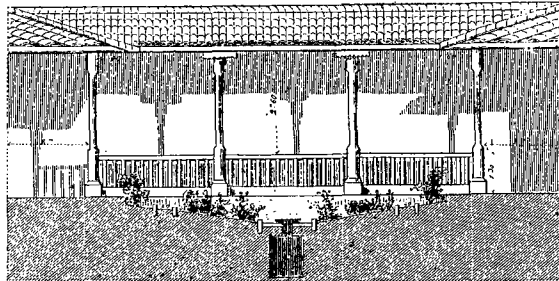
A Yacuanquer, qui n'est qu'à seize cent soixante-dix mètres d'altitude, et dont la température moyenne atteint $+ 16^{\circ}$, nous trouvâmes un assez grand village, situé sur un plateau, et habité par une population dont j'ai déjà décrit l'aspect, les Indiens Sébondoyès (voy. p. 339). Si les formes élégantes de ces indigènes grands et minces, leur peau bistrée et leurs longs cheveux noirs ont appelé un instant notre sympathie, il n'en est pas ainsi de leur insigne paresse. On les voit errer des journées entières, dans leur flegmatique indolence, jouant avec une badine ou un soufflet de jonc, vêtus de leur traditionnelle cusma, et regardant avec mépris la pauvre femme qui tisse la cobija, dont le prix payera leur nourriture (voy. p. 341).

L'intérieur des cases de Yacuanquer n'offre rien de particulier, si ce n'est la forme des berceaux d'enfant. Ce sont des paniers ou caisses carrées, formées de bambous alternés et superposés à la manière des parois des *isbas* russes. On les suspend par des cordes

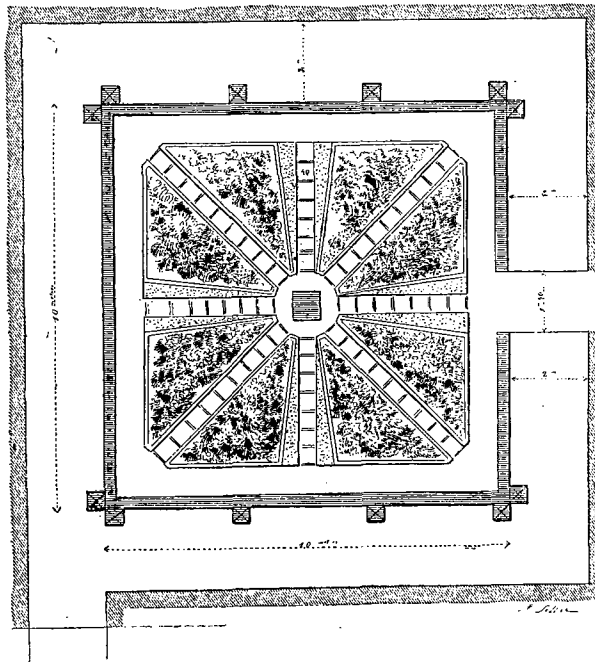
à une solive du plafond. Comme nous entrions demander des œufs pour notre déjeuner, une gentille Indienne berçait son nouveau-né dans cette rustique et gracieuse balancelle.

Nous arrivons à six heures du soir à Tacuaya, hacienda importante, appartenant à don Domingo Roséro, vieillard à la jambe nerveuse, à l'œil vif, très démonstratif, qui accueille M. J. Thomas avec l'ex-

HABITATION DE M. RAMIREZ
A PASTO.



Coupe de la maison.
Dessin de P. Sellier, d'après M. André.



Plan de la maison et du jardin.
Dessin de P. Sellier, d'après M. André.

plosion de la plus chaude amitié : serrement des pouces, tapes familières dans le dos, etc. Don Roséro est fier de ses récoltes; il cultive la canne, le bananier, le chirimoya (excellente variété dont je prends des graines), l'oranger, l'indigo (*añil*), et le blé sur les hauteurs. La plante la plus curieuse que je vis chez lui, et que je n'ai pas retrouvée depuis, est une morelle à gros fruit vert comestible, différant des *naranjillas* de Pasto (*Solanum galeatum*). On en vante la saveur par-dessus tout, et la forme ressemble à une pomme allongée. J'ignore le nom de cette plante, dont l'introduction est très désirable pour le midi de l'Europe. Une partie des cultures de don Roséro sont situées sur le bord escarpé du Guaïtará, qui coule, devant la hacienda, à deux cents mètres au bas d'une muraille naturelle qui surplombe son cours. L'altitude de la hacienda est de mille huit cent soixante-seize mètres.

Le lendemain matin, ayant quitté Tacuaya vers huit heures, nous commençons la descente vertigineuse du rio Guaïtará. Ce fleuve, un des principaux affluents du Patia, prend sa source au volcan de Chilès, et reçoit de nombreux tributaires. Il coule entre les parois les plus vertigineuses que j'aie encore observées. En plusieurs endroits, on le voit plonger dans une gigantesque faille de neuf cents mètres. Son lit est à la cote mille six cent cinquante-quatre mètres, tandis qu'à quelques milles plus loin, l'Alto de Aranda atteint trois mille cent mètres d'altitude, ce qui donne une différence de mille quatre cent quarante-six mètres avec les plateaux qui entourent Pasto. Sans parler de sa comparaison avec les volcans voisins, beaucoup plus élevés, on peut constater sur ces terrains, dans

une demi-journée de chemin, une dépression de deux mille quatre cent quarante-six mètres. Il est peu de vallées aussi étroites et aussi profondes sur le globe. C'est là que commence le « neud des Pastos, » qui donne naissance à la grande division des Andes en Cordillère centrale et Cordillère occidentale, et plus loin en Cordillère orientale.

La composition générale des terrains de la région, défalcation faite des volcans trachytiques, est de grès et de schiste micacé à grains menus. Nulle part on ne peut mieux lire cette formation que sur les parois à pic du Guaïtará, dont nous atteignons le lit après avoir franchi sains et saufs quelques endroits aussi pittoresques que périlleux.

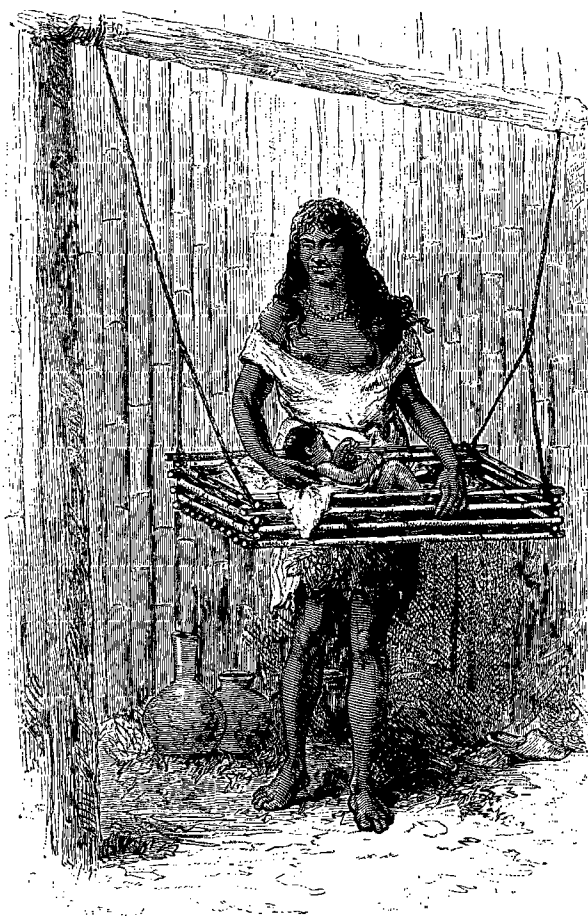
Les bords du Guaïtará sont formés de roches puissantes. Une végétation assez maigre les tapisse, parmi laquelle dominait un arbuste de la famille des myrtacées, nommé *Arayan*, et de petites orchidées des genres *Stelis*, *Telipogon* et *Pleurothallis*.

Dès que l'autre pente est remontée, nous nous trouvons sur des tables inclinées, avec roches affleurantes, couvertes çà et là de courts gazons. Cette région ferait le bonheur des géologues. On y voit la démonstration des soulèvements de la Cordillère avec une grande netteté, et de chaque côté des pains de sucre qui émergent de la vallée du Guaïtará, les assises horizontales (*mesas*) forment des gradins qui accusent leur identité de niveau avec une rectitude parfaite.

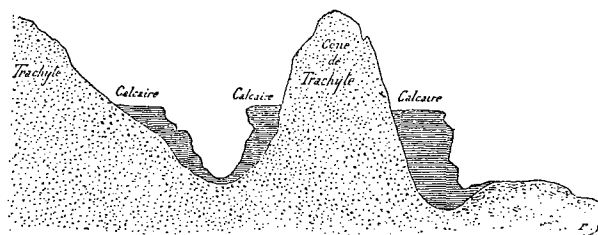
Près du fleuve, la belle hacienda de Santa-

Rosa dénote une culture assez perfectionnée.

Les tables inclinées se succèdent longtemps, et ne disparaissent que derrière un dernier sommet, d'où les premières maisons sur le bord du chemin annoncent l'approche de la ville. Ces habitations se distinguent



Berceau des Indiens de Yacuonquer. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.



Les mesas du Guaïtará.

par l'ornement en forme de croix de Malte, d'assez grande dimension, qui orne la crête des toits (voy. p. 349). Parmi les plantes nouvelles qui frappent mes regards, deux surtout sont remarquables. La première est un aphelandra arbustif et épineux à fleurs orangées (*A. acanthifolia*) ; l'autre est un arbrisseau de la plus grande beauté, couvert de ses nombreux tubes plus grands que la main, d'un rouge écarlate brique nuancé de jaune et de vert. C'est le *Brugmansia sanguinea*, une espèce de datura dont le type est introduit depuis longtemps, mais qui présente en cet endroit une série de variétés superbes, toutes dignes d'être importées en Europe, où elles auraient grand succès. Les habitants les nomment *quanto* ou *gumuca*.

Voici Tuquerrès. La ville se penche sur une colline inclinée au nord-est. Le panorama de ses maisons éparpillées, entremêlées de verdure, est séduisant, bien qu'aucune silhouette décidée n'en vienne faire ressortir le pittoresque. La vue des collines et des montagnes voisines, que domine le cône tronqué du volcan de l'Azufra élargi vers l'est, et celle des cerros d'alentour forment un ensemble imposant et riant à la fois. Autour de la ville, les champs de blé, d'orge, de luzerne (*alfalfa*), de fèves, pommes de terre, ocas, ollocos, haricots, se succèdent sans interruption et indiquent une culture générale intelligente. Le labour est fait à la charrue avec d'assez bons instruments où, pour la première fois depuis longtemps, je vois le fer jouer un rôle décisif pour le travail du sol. Le terrain, humus noir très fertile, arrosé par d'abondantes sources provenant des infiltrations souterraines et des brouillards de la contrée, donne aux cultures agricoles et maraichères un aspect de santé et de bonne venue qui rappelle d'assez près l'Europe moyenne aux environs des villes.

En entrant dans Tuquerrès, ce sentiment est un peu affaibli par le négligé de la tenue des rues et l'aspect délaissé de l'église actuelle. Ce monument, dont j'ai pris un dessin exact (voy. p. 345), est d'une rare vulgarité. Son unique intérêt est dans ses dimensions, relativement grandes. Située sur le point le plus élevé de la ville, cette église, au milieu d'une place nue, bossuée par des monticules sur lesquels poussent des cucurbitacées grimpantes du genre *Sycios*, me fit une piètre impression. A Tuquerrès on a conservé aussi l'habitude d'enterrer parfois les morts en les portant sur un brancard, le visage et les bras découverts. Je dois dire que l'on construit actuellement une autre église d'assez vastes proportions, dans une position plus centrale, en même temps qu'un hôtel de ville (*casa consistorial*).

Tuquerrès est à une altitude supérieure aux villes

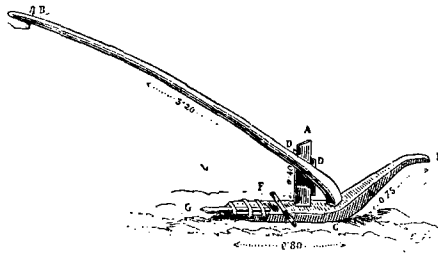
que nous avons déjà traversées dans notre voyage. Elle atteint trois mille cent mètres. Sa température moyenne ne dépasse pas + 10°,4. Il y fait froid lorsqu'on reste immobile, et je l'ai appris à mes dépens lorsque je fus forcé de rester de longues heures en place pour dessiner des plantes. Les cheminées sont inconnues : il est donc nécessaire de faire un exercice continu pour se réchauffer. Dans les rues, presque toutes montueuses, la marche est rendue très pénible par le *soroche*, affection bien connue et que cause la raréfaction de l'air à ces hauteurs. Dès que l'on a fait quelques pas, il faut s'arrêter, essoufflé ; les jambes fléchissent, la respiration semble manquer ; puis on reprend sa course pour s'arrêter un peu plus loin, et ainsi de suite.

J'avais eu la bonne fortune de rencontrer, dans la personne de mon compatriote M. Jules Thomas, un homme aimable, instruit, hospitalier, qui voulut à toute force m'héberger et me traiter comme un membre de sa famille pendant toute la durée de mon séjour à Tuquerrès. J'ai gardé de mes hôtes le plus agréable souvenir. L'histoire de M. J. Thomas en Colombie est originale. Il était venu, en 1859, avec un assez gros capital, pour faire des achats d'écorces de quinquina et rapporter ses marchandises en Europe, afin d'alimenter une fabrique de sulfate de quinine établie à Paris. A son arrivée à Buénaventura pour se rendre à Cali et de là à Popayan, on lui dit que la révolution venait d'éclater et que le pays était fermé. Il chercha un autre passage, s'engagea

dans le chemin de Barbacoas après avoir débarqué à Tumaco, et arriva à Tuquerrès après un voyage agrémenté d'incidents nombreux. Installé à Tuquerrès, M. Thomas acheta des quinquinas, mais la malchance le poursuivait. Certains envois arrivèrent mal ; des écorces sans valeur lui furent livrées, la guerre paralysa son action, son capital fut profondément entamé. Le temps se passa dans cette lutte acharnée contre la difficulté.

La vie à Tuquerrès était triste, et il est écrit : *Væ soli*. Les beaux yeux d'une charmante personne de bonne famille, Mlle Figuéroa, firent le reste. M. Thomas se maria. Il est aujourd'hui père de sept ou huit enfants, et sa vie est désormais attachée à ce Tuquerrès qu'il n'avait jamais songé même à visiter. Il a cessé de s'occuper des quinquinas, et je l'ai trouvé s'adonnant à l'agriculture et engraisant des troupeaux en *gentleman farmer*.

C'est, en effet, l'élevage du bétail qui constitue la principale industrie agricole de la région. Les brumes perpétuelles qui descendent des paramos sur les environs de Tuquerrès entretiennent de bonnes prairies courtes, où la végétation est peu active, mais où



Charrue (*arado*) de Tuquerrès. — D'après un croquis de M. André.

l'herbe est de bonne qualité. Les bestiaux n'y ont à craindre aucune des infirmités de terre chaude, et les insectes malfaisants n'habitent pas ces hauteurs. Aussi l'aspect de la campagne gracieusement ondulée qui environne la ville présente une grande animation, grâce au nombreux bétail qui erre sur ses vastes surfaces verdoyantes.

La vie intérieure, à Tuquerrès, diffère assez notablement de celle des villes que j'avais vues, au moins par l'alimentation, ou plutôt par les diverses manières d'accommoder les mets. Au risque d'être accusé de sortir de mon sujet, j'en dirai quelques mots en donnant les recettes culinaires qui m'ont été indiquées par mes hôtes, sans trop espérer toutefois que mes lectrices suivront les préceptes des Vatel tuquerréniens.

Le sancocho, plat de résistance de tout le Cauca, s'appelle ici *locro*, et conserve ce nom jusque dans l'Équateur. C'est toujours la soupe aux pommes de terre et aux petits morceaux de viande, additionnée ici de quelques ocas et d'épis de maïs en lait.

Ce maïs, sous la forme tendre ou à demi laiteuse, joue un grand rôle dans l'alimentation à Tuquerrès. Il se nomme *choclo* (prononcez *tchoklio*). Pour le préparer, on le cuit légèrement dans l'eau, on le moule grossièrement sur une pierre avec la molette (*piedra de moler*), puis on le passe au tamis pour enlever la peau. On ajoute, pour quatre livres de maïs, douze œufs, deux livres de fromage, et du sucre suivant le goût de chacun. On fait du tout une pâte que l'on enveloppe dans la gaine même qui contenait l'épi de maïs, et dont on rentre les extrémités.

Ces objets, que l'on conserve ainsi un ou plusieurs jours et que l'on mange soit froids, comme des gâteaux, soit réchauffés, se nomment *envuellos de choclo* (voy. p. 350).

Parfois on enferme le mélange dans une pâte de gâteau que l'on cuit au four comme une galette. On a ainsi les *empanadas de choclo*.

Le maïs reçoit encore d'autres applications, assez nombreuses :

L'*anejo* se fait en laissant fermenter le maïs dur, pendant quinze jours en terre froide, trois ou quatre jours en terre chaude. Après la décortication obtenue en le broyant, on le lave, on le monde, et on le relave comme pour le décantage de l'amidon. Il est alors cuit dans la poêle et mêlé avec divers autres mets.

Le maïs *chulpe* est celui dont les grains de l'extrémité sont vides et ridés. On en fait des *tostados*, gâteaux frits dans la poêle avec de la graisse et du sel.

La *chicha de mote* s'obtient en faisant crever un peu de maïs. Après avoir moulu le grain, on le laisse fermenter trois ou quatre jours (en terre froide) avec un peu de panéla (sucre brut) et des herbes odoriférantes. On y ajoute un peu d'eau chaude et l'on boit cette chicha lorsqu'elle est en bon état de fermentation.

Pour la *mazamorra*, le maïs doit d'abord être cassé, puis on le fait lever, cuire dans une première eau, que l'on emploie peu après pour une seconde cuisson jusqu'à ce que l'on obtienne une bouillie légère.

Le *mote* se fabrique en prenant des cendres de bois, qu'on lave et fait bouillir avec le maïs. Quand la peau se détache, on passe à l'eau froide pour l'enlever entièrement, puis

en eau chaude, que l'on jette ensuite. Alors on fait cuire à petit feu sans toucher les grains, qui se gonflent comme le riz, et l'on remplace l'eau d'évaporation par de l'eau bouillante. Les grains de maïs s'ouvrent ainsi « comme des roses ». On en fait des mets variés, entremets, desserts, etc., en les mélangeant avec diverses substances.

Lorsque le maïs est tendre (*blando*), on le nomme *capia*; dur, il prend le nom de *morochó*.

Après cette précieuse graminée, une substance très estimée à Tuquerrès est la farine d'orge. Elle se prépare aussi de diverses manières. On torréfie légèrement l'orge; puis, avant qu'elle prenne de la cou-



Maison sur le chemin de Tuquerrès. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

leur, on la pile dans un mortier comme le riz, on la moud entre des pierres écartées, de manière à obtenir des grains concassés, qui sont la *charra* ou *arroz de cebada* (riz d'orge), et une farine nommée *aco*. Cette farine est l'unique aliment des chercheurs de quinquina et des cargueros du terrible chemin de Barbacoas. Avant de partir, ces hommes la mélangent avec un peu de panéla, et en emplissent un petit sac (*mochila*), où ils en puisent une pincée de temps à autre. Cette substance, très nourrissante, est très bonne avec du sucre et du lait. Après une longue route, si l'on souffre de la soif, l'aco désaltère et nourrit remarquablement. Avec la *charra* on fait des soupes excellentes, et, pour les malades, une bouillie que l'on nomme *orchata*.

Dans tout l'Équateur, cette précieuse farine d'orge, très usitée également, s'appelle *maichka*.

Si j'ai insisté sur l'alimentation à Tuquerrès, c'est que j'ai toute raison de croire ces renseignements inédits. Dans l'état actuel de la science des voyages, je pense que c'est aux détails que l'on doit principalement s'attacher, avant d'envisager l'agrément du récit, qui ne vient qu'au second plan.

Une des excursions que je projetais de Tuquerrès comprenait l'ascension du volcan qui domine cette ville, et qui est connu sous le nom de « volcan de Tuquerrès », ou plus exactement « volcan de l'Azufra ».

Je partis un matin au lever du jour, avec mon nègre et un guide du pays qui connaissait le passage entre les tourbières mouvantes du chemin, fondrières qui « mangent » les cavaliers et leurs montures.

En traversant les rues de la ville, non loin de la plaza mayor, les porches des maisons, couverts de leur parure herbacée de graminées, d'échévérias, de mousses, de lichens, surtout celle de Carmen Lopez (voy. p. 337), me présentaient le plus curieux spectacle de végétation en terre froide.

A cette heure matinale, des ouvriers étaient déjà à l'ouvrage. Ils construisaient un mur en *tapia* (adobes) et avaient transporté leur appareil, nommé *tapiat*, au premier étage du mur dont ils avaient terminé la veille le rez-de-chaussée. Les montants de cette sorte de coffre se nomment *costales*, les grands côtés *hojas*, les petits *compuertas*; les raidisseurs en lianes sont des *torcedores*. Un homme prépare et charge la terre dans le sac (*suron*) avec la pelle (*palcha*), pendant que deux autres pilent à l'intérieur avec les *piñones*, comme on fait à Paris pour le béton Coignet. Les murs ainsi construits durent très longtemps (voy. p. 352).

Nous voici dans la campagne. La contrée, très verte tout autour de nous, est ornée, sur le bord des sentiers, d'une famille nombreuse d'arbustés à fleurs qui

auraient fait la joie d'un amateur de plantes de serre froide. Tout fleurit en ce moment : les daturas sanguins, les baccharis, gynériums, millepertuis, pourrétias, broméliacées variées, fuchsias, orchidées, etc.¹. Sur le sommet des montagnes dénudées, entre trois mille cinq cents et quatre mille mètres, les chaumes des graminées sèches blondissent de loin aux premiers feux du jour². Leurs monotones gazons jaunâtres constituent ces pajonales où les habitants de Tuquerrès vont chercher la paille cylindrique qui couvre leurs maisons, et dont l'aspect lointain rappelle les grandes plaines de *Stipa* de la Russie méridionale. Le contraste est frappant avec le ton d'émeraude de tout le paysage d'alentour.

A onze heures et demie, après avoir marché à travers des chemins affreux, traversé des fondrières mouvantes et grimpé au milieu de cette végétation courte qui caractérise la région andine entre trois mille huit cents et quatre mille mètres, nous arrivons sur la *cuchilla* d'où le cratère béant du volcan s'ouvre au-dessous de nous. Vers l'ouest, un pic culminant, nommé el Salto, atteint la cote quatre mille deux cents mètres. A mes pieds, au fond du gouffre que les eaux ont en partie comblé, se trouvent trois lacs



Envuellos et empanadas de chocolate (voy. p. 349).
D'après un croquis de M. André.

contigus, d'un effet extraordinaire. Dans un cirque d'énormes murailles trachytiques multicolores, brûlées par les éruptions anciennes, et triturées par de formidables températures, s'épanouit le premier le lac d'émeraude, la *Laguna verde*. Le terme éme-

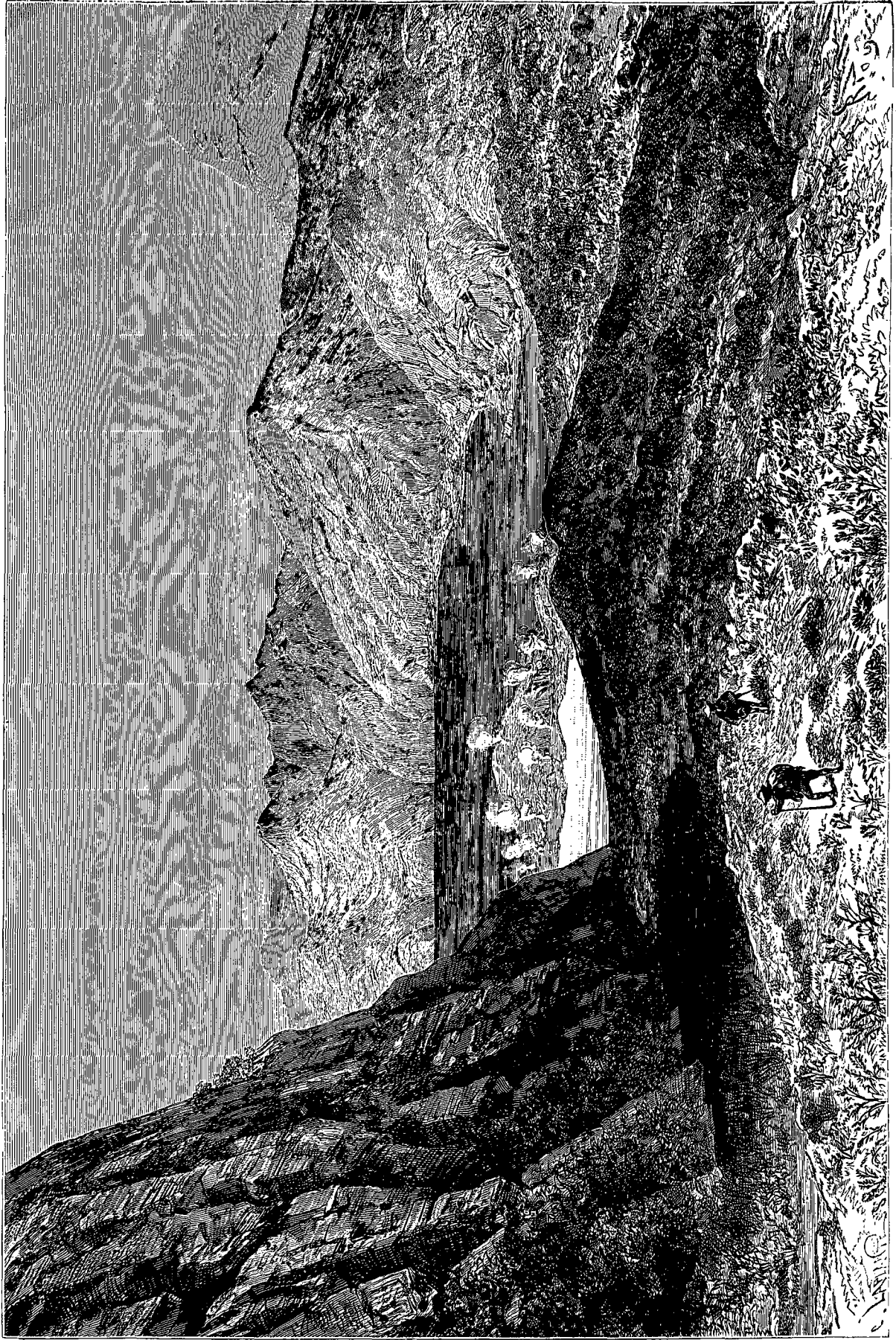
raude est exact; la nuance smaragdine est parfaite, comme éclat et comme transparence, et le soleil, jouant sur cette vaste surface, y produit des miroitements incomparables, intensifiés par la blancheur marmoréenne des rives et le ton jaune clair du terrain qui avoisine la solfatare.

Dans la partie antérieure, deux autres petits lacs offrent un coup d'œil absolument différent. Celui qui est situé à l'est, de forme oblongue, est noir comme de l'encre; l'autre, d'un périmètre presque carré, plus petit, est formé d'une eau transparente comme le cristal.

Après avoir contemplé quelque temps ce spectacle, je descendis les deux ou trois cents mètres qui me séparaient du sol du cratère et je commençai quelques observations à la hauteur de l'eau, qui est à la cote trois mille neuf cents mètres. Il était midi; l'air ambiant, par un beau soleil, marquait + 13°. Plongé dans l'eau du lac noir et dans celle du lac blanc, le thermomètre accusait + 15°. En m'avançant vers le nord, je me trouvai sur un monticule

1. *Brugmansia sanguinea*, *Baccharis*, *Gynierium jubatum*, *Hypericum laricifolium*, *Puya*, *Caraguata*, *Tillandsia*, *Fuchsia*, *Oncidium*, *Odontoglossum*, *Stelis*, *Telipogon*, etc., etc.

2. Diverses espèces du genre *Dryoxia*.



La Laguna verde, cratère du volcan de l'Azufra. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

de soufre pur, solide, duquel sortaient une quantité de fumerolles, à travers un sol brûlant et crevassé, où il était impossible de se tenir sans lever les pieds de seconde en seconde, comme à la solfatare de Pouzzoles. Ce monticule a été nommé le *cerro redondo*.

En s'approchant de la Laguna verde, à quelques mètres de là, le thermomètre, placé dans l'eau à un mètre cinquante du bord, oscillait entre $+15$ et 18° ; tandis qu'à quinze centimètres il monta subitement à quarante-sept degrés, et qu'il atteignit presque instantanément quatre-vingt-dix à cent degrés à la bouche de l'une des fumerolles. Ces vapeurs sulfureuses, composées de vapeur d'eau et de gaz acide carbonique, contiennent aussi une assez grande quantité de gaz acide sulfhydrique, ce qui explique la proportion énorme de soufre produit par la solfatare de l'Azufral. Ces vapeurs ont répandu sur les roches voisines une nuance vert bouteille qui contraste fortement

avec les tons rayés de rouge, de noir et de blanc des trachytes de l'escarpement voisin et d'une avalanche de pierres ponces cendrées, qui avait glissé peu de temps avant mon passage.

Comment cette singulière formation géologique s'est-elle produite? Le cratère n'est-il que l'enfonce-

ment de l'ancien cône de trachyte, ou bien est-ce le réceptacle ancien des matières ignées d'un ancien volcan actif? L'histoire de l'Azufral est muette sur ce point.

Après avoir complété mes notes et pris de la *Laguna verde* la vue que

le lecteur a sous les yeux (voy. p. 351), je revins le jour même à Tuquerrès, où j'arrivai à l'heure de l'angelus, après avoir fait ample moisson de plantes et de curiosités diverses. Les quelques Indiens que je rencontrai sur mon passage se signaient aux premiers sons de la cloche de l'église lointaine, et restaient découverts jusqu'au dernier *Ave*. La température avait fraîchi; elle atteignait à peine $+4^{\circ}$ en traversant les brumes pénétrantes du Paramo, et suffisait pour nous transir jusqu'aux moelles. Je fus heureux de me retrouver à la table de famille de mon hôte.

Après le *locro* national, arrosé d'un grand verre d'eau, la soirée se termina par une jolie chanson, la *Casca-*

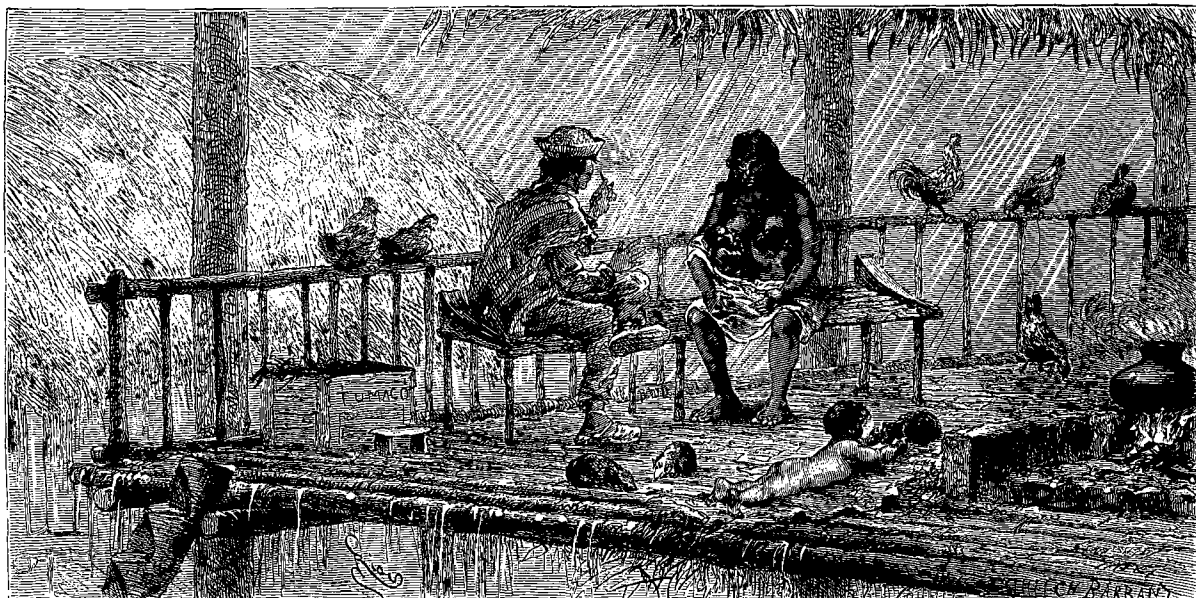
villa, que Mme J. Thomas nous dit de sa voix claire et douce, avec un léger accent trainant analogue à celui qui prête un si grand charme aux mélodies naïves des pâtres de nos Alpes.

Éd. ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le tapial (voy. p. 350). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.



Scène d'intérieur à San Pablo (voy. p. 360). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE TUQUERRÈS A BARBACOAS.

La province de Barbacoas; description, histoire. — Le pays de la pluie. — Volcan de Cumbal. — Le rio Guavo. — Piédra Ancha. — Le médecin malgré lui. — Habitations lacustres: vie, mœurs, chansons. — San Miguel. — Le pont du Chucunès. — San Pablo et les cargueros. — Les contes de Gregorio Roséro; le cuso; les dents du curé. — La montée de l'Agonie. — Armada. — Visite aux Indiens Cuañiquérés. — Altaquer. — Le rio Nembi. — El Paramo. — Instruments de musique: la *marimba*. — Pilcuan, Quendan, Téjutés. — Barbacoas et le Télembi. — Tumaco. — Retour à Tuquerrès.

L'ancienne province de Barbacoas n'a pas son égale dans toute l'Amérique équinoxiale pour la configuration pittoresque et les particularités de son climat, la diversité de ses productions et les mœurs de ses habitants. Elle est située sur le littoral du Pacifique et forme la limite sud-ouest du territoire des États-Unis de Colombie. Avant la conquête, les tribus sauvages qui l'habitaient appartenaient aux Indiens Iscuandès, Barbacoas et Télembiens, souvent troublés par les attaques des belliqueux et cruels Caraïbes, leurs ancêtres ou leurs conquérants.

Pendant longtemps les Espagnols confondirent cette

région avec celle du Choco, bien qu'elle doive en être distinguée par plusieurs caractères que nous recherchons tout à l'heure. Elle ne fut longtemps connue que par ses côtes maritimes, que Pizarre avait longées lorsqu'il recherchait avec avidité les prétendues cachettes où il pensait que les Incas avaient caché leurs trésors. Encore n'avait-il touché d'abord qu'au point nommé l'île del Gallo, près de la bouche sud du delta du Patia, puis à l'île de Gorgona, pour y attendre les secours qu'il avait demandés à Panama.

L'intérieur de ce pays resta donc longtemps inconnu, et il l'est encore pour la plus grande partie. Les explorateurs de l'avenir auront beau jeu à en relever la carte, à parcourir ses immenses forêts vierges, à étudier les terrains de la grande Cordillère occidentale, rompue à la hauteur où le Patia s'est ouvert un passage vers la mer. Ils y trouveront les terrains ignés intermédiaires entre la première époque géologique et la seconde, soulevés dans le même mouvement qui a fait émerger les montagnes d'Antio-

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321 et 337.

Note. Nous restituons ici la légende du plan d'une case de Mocoas, oubliée dans la 985^e livraison (p. 336): A, B, grandes et petites jarres; C, table; D, escabeau; E, grand lit de planches; F, sacs de provisions; G, suécos; H, petit cadre (lit); I, lit des femmes; J, foyer avec trois pierres et marmite; K, poteaux de la case; L, cloison de rondins; M, porte; N, poteries et ustensiles divers.

quia, celles du Choco et la petite Cordillère de Baudo, dont les pics isolés s'avancent jusque dans l'Océan.

Lorsque le lac immense établi entre les deux Cordillères orientale et occidentale¹, avant leur jonction dans le « nœud de Pasto », eut brisé la digue d'el Castigo et se fut précipité dans le Pacifique, il imprima aux vallées occidentales de cette région un

relief en rapport avec la violence de la catastrophe qui les bouleversait. Tous les terrains à l'ouest de la Cordillère occidentale présentèrent, dans leurs parties hautes, des *barrancas* ou ravins gigantesques, et, dans les régions basses, des dépôts alluviaux d'une étendue et d'une profondeur énormes. La côte s'étendit au loin vers l'ouest et fut sillonnée de puissants et nombreux



Cravé par Erhard

cours d'eau modifiés incessamment par les afflux des alluvions nouvelles, obstruées par les mangliers et enrichies par les détritux végétaux accumulés. Sous une température moyenne annuelle de vingt-huit à trente degrés centigrades, dans une atmosphère saturée

1. A cette latitude la Cordillère centrale a déjà disparu, anastomosée avec les deux autres près du Paramo del Buei, d'où partent les ríos Cauca et Magdalena.

d'humidité, la végétation prit un développement prodigieux, égal ou supérieur à tout ce qu'on peut rencontrer dans l'Amérique équinoxiale. Un climat tout particulier fut le résultat de cet ordre de choses. Soit que la masse énorme de vapeurs de ces terrains inondés, enlevées par la brise du sud-ouest vers les sommets de la Cordillère, en retombent chaque jour en pluies diluviennes, soit que ces orages perpétuels

s'expliquent par la condensation des vapeurs chaudes entraînées par les vents alizés depuis la côte desséchée du Pérou jusqu'aux sommets neigeux des volcans de l'Équateur et résolues en pluies incessantes, le système climatologique de la région de Barbacoas est unique dans son genre. Sa formule est simple : Il y pleut *toujours*. Les saisons, si nettement tranchées dans les contrées chaudes de la terre, n'y existent pas.

Sous un pareil régime météorologique, on peut imaginer l'exubérance de la végétation, surtout d'une certaine classe de plantes, les cryptogames cellulaires et vasculaires. Les fleurs y sont rares; elles appartiennent principalement aux végétaux monocotylédones : aroïdées, broméliacées, marantacées, orchidées, etc.; mais, en revanche, quel admirable développement dans les feuillages et quelle richesse dans les formes!

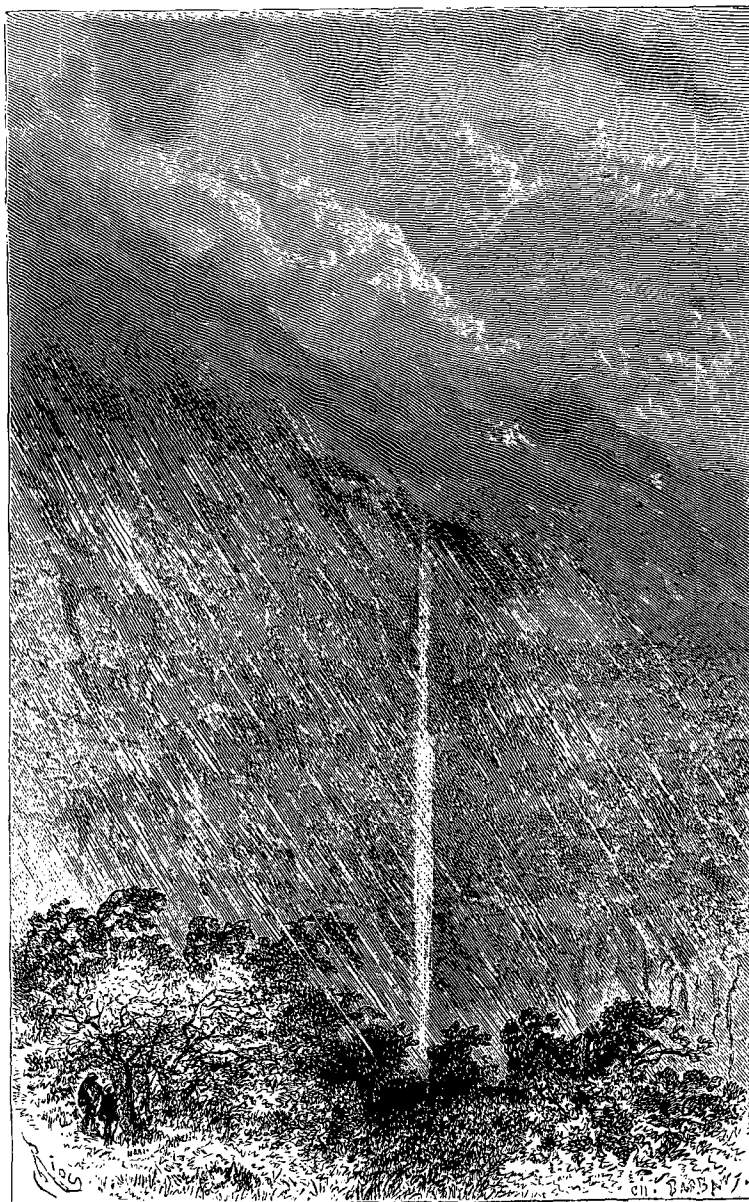
C'est donc en quête de ce Dorado des naturalistes que je m'acheminai un beau matin, accompagné de mon nouveau péon nègre, Manuel Cardenas, pour attaquer le séduisant et terrible chemin

qui conduit de Tuquerrès à Barbacoas. Mon hôte, M. J. Thomas, m'avait muni de recommandations pour quelques habitants des puébls que j'avais à traverser; il m'avait prêté une excellente mule, une muleguide (*vagueana*), pendant que la mienne se reposait. Je devais me servir de ma nouvelle monture pendant la première journée seulement, le reste du chemin n'étant praticable qu'à pied, et encore?... Nos

sacoques étaient remplies de provisions sèches : riz, sucre, café, *aco*, de quelques boîtes de conserves et de flacons d'eau-de-vie, aucune ressource alimentaire ne se trouvant dans ces parages.

Nous suivîmes d'abord, à travers des champs bien cultivés, un assez bon chemin récemment construit par deux entrepreneurs nord-américains. De grandes haies

de daturas sanguins, de fuchsias et de berbérises, recouverts par les tiges sarmenteuses et les ombelles magnifiques du bomaréa écarlate, nous escortèrent constamment jusqu'au village de l'Espino et même au delà, sur une distance de dix kilomètres. A ce point commence une série d'encassements ou barrancas, produits par l'érosion du sable micacé, qui atteint ici de grandes épaisseurs. J'y trouvai deux plantes très caractéristiques : l'une formant de charmantes touffes de petites feuilles vertes portant d'innombrables baies éclatantes, semblables à des groseilles à grappes¹; l'autre, un lichen extraordinaire² appliqué en rosette sur la paroi du chemin, atteignant jusqu'à soixante centimètres et res-



La cascade du Borracho (voy. p. 356). — Dessin de Riou, d'après M. André.

semblant à une gigantesque cocarde d'un vert tendre métallique.

Après avoir passé l'Espino, je m'avançai à travers les lomas et je suivis plusieurs heures des sentiers étroits au milieu des herbes sèches ou pajos-

1. *Nertera depressa*.

2. *Dichonema sericeum*.

nalès¹. Ces grandes étendues de pelouses étaient ponctuées de touffes d'un *Hypericum* qui donne une belle couleur jaune (*romerillo*), et d'un baccharis qui fournit un vert si beau (*chica*) qu'il peut lutter avec le vert de Chine. J'arrivai ainsi jusqu'aux contreforts du volcan de Cumbal, dont la cime arrondie et couverte de neige se dressait majestueusement devant moi, à la hauteur de quatre mille huit cent quatre-vingt-dix mètres.

Sur la droite, au moment de descendre vers l'ouest, le spectacle prend tout à coup un aspect extraordinaire. Le haut plateau des pajonalès, entre l'Azufra et le Cumbal, s'effondre brusquement. Du paramo de Mallama et de Timbiquira descendent de hautes murailles de porphyre et de trachyte, dont les angles rentrants et sortants et les vigoureux contreforts simulent les ouvrages d'une forteresse démantelée, dans des proportions formidables. Les eaux descendues des hauts sommets forment de loin des filets argentés sur la roche polie, ou s'élancent d'un seul coup au fond de précipices vertigineux. C'est là, sur le flanc de l'Azufra, que prend sa source le rio Guavo, dont nous allons suivre le cours pendant plusieurs journées. Au-dessus de la source du Guavo s'élève la puissante masse des pyramides et des pics de Guachavés, surmontés par une sorte de tour inclinée, entourée de plusieurs crêtes. Partout l'on constate, dans ces escarpements gigantesques, l'action du feu central auquel la rupture des digues qui enfermaient les lacs Andéens est venue bien souvent ajouter ses dévastations.

A Alché, pauvre pueblo composé d'une demi-douzaine de cases, et qui précède la descente vertigineuse des pentes du Guavo, je déjeune, pour ne pas débaler mes provisions, avec une sorte de pain nommé *pan de agua*, gris, plat et arrondi comme une galette, et que j'achète au passage, avec un morceau de panéla. Puis, je prends les devants, pour arriver à Piédra Ancha avant la nuit, laissant mon péon Manuel suivre plus lentement. En remontant l'Alto, au commencement de la descente boisée, les pentes du chemin sont couvertes des tubes orangés d'une liliacée (*Phædranassa*), d'une belle orchidée à grandes fleurs blanches et à labelle brun (*Maxillaria*), et de superbes bérarias, arbustes de toute beauté, couverts de bouquets roses, que Humboldt avait surnommés les « rhododendrons des Andes ». Le chemin devient de plus en plus accidenté. Il traverse les localités de Chocorrall, Arrayan, Guavo, Timbiquira, Yupé et Cuataquer, petites agglomérations de cabanes contenant quelques douzaines d'habitants.

A la *cuchilla* del Guavo, on voit, près d'un grand pan de montagne qui a glissé, blanchir les quelques huttes et la pauvre église de Mallama. Sur la rive opposée du rio Guavo, au point dit « el Borracho », près de la hacienda de don Manuel Trinidad Noguera, une longue et fine cascade descend de soixante mètres

1. Les habitants de la contrée couvrent leurs maisons avec des graminées nommées ici *paja de paramo*.

de hauteur sur le flanc de la montagne, et son sillon argenté sur la verdure épaisse forme un tableau charmant (voy. p. 355).

A Piédra Ancha (mille neuf cent deux mètres), où j'arrivai à la nuit noire, je trouvai M. Antonio Bolaños, à qui j'étais recommandé, gisant dans son lit, moribond. Il était livré aux soins d'un « docteur » du pays, fort empressé auprès de lui, et qui répondait au nom d'Antonio Béalcazar. Celui-ci fit fouiller le village pour me trouver une posada et réussit, après maintes tentatives infructueuses, à me faire céder par une pauvre famille l'unique rancho qu'elle possédait. Je m'y installai au milieu d'une troupe de cochons d'Inde (*cabiaï*) qui pullulaient dans tous les coins, et qui toute la nuit se promènèrent familièrement sur ma personne. A Piédra Ancha, Béalcazar exerçait ostensiblement la médecine, bien qu'il ne tint son doctorat que de sa propre autorité. En 1854, après avoir accompagné le docteur Édouard Karsten dans ses courses botaniques de Tuquerrès à Cumbal et à Barbacoas, et l'avoir aidé à remplir six caisses et six pétaças de plantes rares¹, il avait quitté le naturaliste allemand et était revenu dans ses montagnes. Ses compatriotes n'eurent pas de peine à lui prouver que l'assistant d'un docteur devait être docteur lui-même, et ils en firent une sorte de « médecin malgré lui ». Il m'apprit les vertus des plantes suivantes :

Le *Floripundo* (*Datura suaveolens*) est un adoucissant précieux dans les maladies inflammatoires ;

L'*Albarozin* (*Bocconia frutescens*) est un émoullient ;

La *Mosquera* (*Croton*) est un rubéfiant énergique ;

Le *Matico* est employé comme vulnéraire ;

Le *Cuso*, dont l'écorce donne une teinture jaune, est fourni par une rubiacée ;

La *Hoja santa* (*Bryophyllum calycinum*) est bonne pour les brûlures, etc., etc.

Béalcazar avait épuisé son répertoire de remèdes sur la maladie de Bolaños et n'avait plus qu'à se retirer en attendant la guérison ou... la mort du patient. Il voulut me faire un pas de conduite en rentrant à sa hacienda de Pipulquer et en profiter pour me demander mon avis sur un gisement qu'il considérait comme une mine de houille. C'était sur le chemin de San Miguel, au « puenté del Guavo ».

Nous quittâmes Piédra Ancha par une matinée un peu moins pluvieuse que les autres. Le sentier devenait plus rugueux et plus couvert à mesure que nous descendions. De nombreuses orchidées, alors sans fleurs, appartenant aux genres *Trichopilia* et *Oncidium*, des mélastomacées, des thibaudias aux tubes velus, rare espèce que je n'ai pas revue depuis, des gesnériacées étranges (*Hypocyrtia*), et surtout un magnifique bégonia (*Begonia parviflora*) haut de trois à quatre mètres, couvert de feuilles énormes et de

1. Toutes ces récoltes, qui eussent été précieuses pour la science, furent malheureusement détruites dans un incendie à Tumaco.

grosses ombelles blanches, couvraient les parois schisteuses verticales des roches voisines du chemin.

Arrivés au pont du Guavo (altitude seize cent cinquante et un mètres), la fameuse mine de charbon de terre se trouva... une faille remplie de lignite. Je désabusai Béalcazar sur l'importance industrielle de sa découverte. Nous nous séparâmes alors et il retourna à la hacienda de Pipulquer pendant que je me dirigeais vers San Pablo.

Déjà commençait la terre chaude. Dans les fourrés, les grandes feuilles des héliconias et des balisiers (*achira*) s'étaient présentées dès la cote dix-sept cent mètres, mêlant leur végétation avec les touffes aux tubercules blancs des derniers daturas.

La région des pluies permanentes s'étend jusqu'ici et même un peu plus haut. Pour se soustraire à l'humidité constante du sol et aux violentes inondations qui ravagent les pentes des montagnes et le lit des cours d'eau, pour se garantir des nombreux serpents et des insectes qui désolent le pays, les habitants ont imaginé de véritables constructions lacustres, dont le modèle se retrouve dans toute la contrée environnante (voy. p. 361). Ces maisons ont généralement une longueur de huit à douze mètres sur cinq à sept de large. Les poteaux qui soutiennent le plancher sont geminés ou plantés deux à deux, l'un pour appuyer

le sol du premier étage, l'autre supportant la charpente couverte de feuilles de palmier. La hauteur de ce plancher varie de deux mètres cinquante à trois mètres cinquante. On y accède par une échelle des plus primitives, formée d'un tronc d'arbre taillé en crémaillère et qui constitue le seul moyen de monter chez soi. Aussi les indigènes ont acquis à cet exercice une grande habileté, et ils se servent aussi aisément de leur poutre que nous d'un escalier commode.

Sur le plancher du premier étage se passe la vie en plein air, car les côtés de la maison sont ouverts. Dans un pareil climat, où le thermomètre ne descend

jamais à $+ 18^{\circ}$, toute habitation close est superflue. Sur les poutres transversales on couche des planches de bambou fendues. Du côté du chemin, un appui ou balcon, haut d'un mètre, est construit en bois de palmier dur, soit le *chontaduro*, soit le *gualte* (*Iriarte*)¹. Des bandes à claire-voie, verticales, simulent des barreaux de grille. Du côté opposé au balcon est la cuisine, un carré formé de quelques poutres superposées et recouvertes d'une épaisse couche de terre ou de quelques briques séchées au soleil. On allume le feu sur ce sol, toujours entre les trois pierres qui constituent la *tulpa* et soutiennent la marmite. Quelques

caisses, restes d'emballages de marchandises d'Europe (*baules*), forment le mobilier avec deux ou trois escabeaux ou bancs de bois dégrossi. Tout le monde couche en plein air, sous le simple abri du toit et sur des nattes (*esteras*) étendues sur le plancher, pendant qu'une pluie incessante berce les dormeurs de son bruit monotone. Chose étrange, si les fièvres règnent sur la côte dans les endroits où les eaux sont stagnantes, elles sont presque inconnues ici. Dans les habitations que nous venons de décrire, l'air circule librement. Comme il pleut toujours, il n'y a point de transition entre le passage de l'eau vaporisée à l'eau liquéfiée, par conséquent point de brumes malsaines ni de miasmes morbifiques.

Aussi les maladies épidémiques sont rares dans le pays, si ce n'est la variole, qui exerce parfois de cruels ravages.

La gaieté ne fait pas défaut dans ces habitations ultra-rustiques. En approchant de San Miguel, je vis qu'on dansait dans plusieurs cases situées sur le bord du chemin, tout en s'arrosant le gosier de fréquentes rasades de guarapo.

Les instruments se composaient de l'*alfandoque*, tube de bambou, long de soixante centimètres et

1. Ce *gualte* est un très beau palmier, au tronc lisse et fin, surmonté de feuilles pennées, et portant des grappes de fruits à la manière du *Deckeria Corneto*, mais oblongs et non sphériques. Ce sera probablement une espèce nouvelle du genre *Iriarte*.



Les héliconias de San Miguel (voy. p. 358).
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

rempli des graines dures d'un héliconia, du *tambor*, nommé aussi *redoblante*, sorte de caisse roulante, du *plantal*, flûte de bambou dont le son ressemble à nos flûtes d'Europe, du chalumeau ou flûte de Pan, et surtout de la *marimba*, sorte d'harmonica dont je donnerai tout à l'heure la description en parlant des Cuaïquérés.

Près de San Miguel, je vis au passage un tableau charmant. Une femme, appelée par sa voisine pour lui prêter un peu de feu (*candela*), traversait le chemin, accompagnée de ses deux marmots, un tison à la main. Chacun avait pris une magnifique feuille d'héliconia en guise de parapluie, et les gouttes roulaient sur cette surface glauque, polie, comme autant de perles transparentes (voy. p. 357).

A trois heures, j'atteins le bord du rio Chucunès, rivière tortueuse, qui descend de Miraflores, sur le flanc du volcan de Cumbal, et qui va s'unir au Guavo tout près de là. L'endroit est pittoresque au possible. Mugissant entre ses rives étroites, encaissé par d'énormes blocs qui divisent son courant, le Chucunès est traversé par un pont que je caractériserai simplement en disant que la ligne droite en a été complètement écartée. On l'a construit de troncs d'arbres, tordus dans toutes les directions, enchevêtrés, reliés par des lianes, assurés sur la rive par d'énormes blocs de rochers formant contrepoids, et d'autres troncs debout qui les soutiennent par leurs enfourchements. Des montants (*horcones*), soutenant une sorte de parapet, sont reliés par des baguettes tremblantes qui servent de main courante; ils permettent à peu près de se soutenir en sautant de barreau en barreau sur cette échelle fantastique, et empêchent l'imprudent voyageur de se précipiter dans le gouffre qu'il voit mugir au-dessous de lui. L'altitude du pont de Chucunès est de treize cent quatre-vingt-neuf mètres. On voit combien le rio Guavo a précipité son cours, puisqu'en moins de dix kilomètres il a franchi une hauteur de deux cent cinquante mètres.

La culture de la canne à sucre commence à l'altitude de treize cent soixante-dix mètres, à la québrada

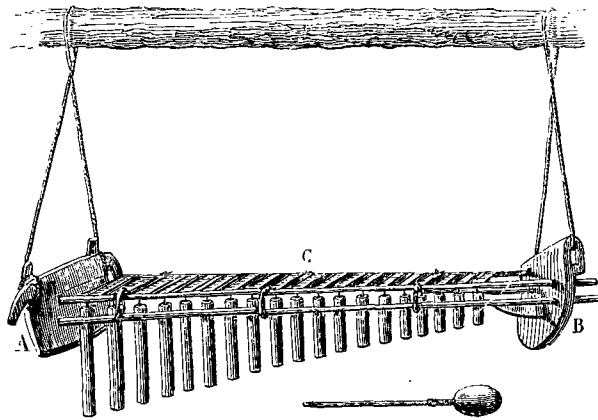
de Pilispi, située au milieu d'une plantureuse végétation vierge, remplie de plantes nouvelles pour moi. Le paysage devient de plus en plus tourmenté, les montagnes lointaines et les vallées accusent un relief d'une vigueur croissante.

A cinq heures, j'arrivai à San Pablo, terme de mon voyage à dos de mulet. Là se trouvent les *cargueros* qui se chargent du transport des marchandises par

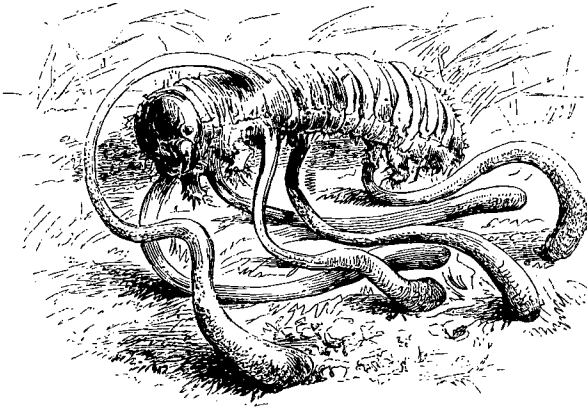
l'affreux chemin qui descend à Barbacoas. Ils transportent également sur leur dos, comme autrefois les *silleros* du Quindío, les rares voyageurs qui s'aventurent dans ces parages. Ces porteurs sont d'une race très belle, imberbe, mais pourvue de muscles d'acier et d'une élasticité de jambes à toute épreuve. Munis d'une chaise d'un modèle particulier (voy. p. 363), sur laquelle ils chargent leur client assis de ma-

nière à leur tourner le dos, ils transportent ainsi des hommes de forte corpulence par des montées terribles, des descentes vertigineuses, au milieu des précipices, entre les roches roulées, les *angosturas* et les bourbiers. Cette route, qu'ils parcourent constamment, chargés comme des bêtes de somme, pendant dix-sept jours de suite, aucun touriste européen ne pourrait la suivre, même à vide, sans se reposer plusieurs journées. Lorsqu'on fait le voyage entier, on prend deux porteurs qui se relayent, ce qui constitue une *silla entera*. La *media silla* ne comprend qu'un *carguero*, qui porte le voyageur aux montées; les descentes ont lieu à pied. C'est à San Pablo, village composé d'une seule rue pavée de boue liquide, bordée des maisons du modèle précédemment décrit, que l'on trouve les *cargueros* pour aller à Barbacoas. Ces braves gens sont d'ailleurs d'une grande fidélité et ne cherchent point à exploiter le voyageur¹.

1. En rendant hommage à l'honnêteté de ces porteurs, je dois saisir cette occasion d'expliquer une de mes déclarations précédentes. J'avais stigmatisé comme il le méritait (*Tour du Monde*, t. XXXIV, p. 36) un arriero de Honda qui m'avait déclaré se nommer Wills et qui m'avait indignement trompé. Cette assertion a pu être préjudiciable à une honorable famille de Pescaderias, près Honda, qui fait les transports de marchandises dans la région du



La marimba, instrument de musique des Cuaïquérés (voy. p. 367).
Dessin de Sellier, d'après M. André.



Le cuso, dit l'animal-plante, de San Pablo (voy. p. 362).



Le pont de Chucunés. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

Pendant que mon nègre Manuel faisait les démarches nécessaires pour trouver les deux carguéros dont j'avais besoin, j'avais installé mes pénates chez un nommé Gaspardo Roséro, vieillard hâbleur, intarissable, qui me reçut sur le plancher de bambou de sa maison-pilotis, et m'invita gracieusement à prendre place sur ce perchoir d'un genre inusité. Ce premier étage présentait un curieux spectacle. Pendant que la olla bouillait sur ses trois pierres, et que des marmots tout nus se vautreient sur le plancher au milieu des coqs, des cochons d'Inde, des malles et des caisses renversées, la fille de Roséro, vêtue suivant la coutume du pays, c'est-à-dire nue jusqu'à la ceinture, allaitait ses deux nouveaux-nés, suspendus chacun de leur côté à la poitrine maternelle et formant ainsi un groupe des plus pittoresques (voy. p. 353).

Gaspardo Roséro, mon hôte, était un vieillard de soixante-cinq ans environ, chef de la famille et cousin de l'alcade de San Pablo. Ce fonctionnaire, ainsi que le curé, et bon nombre d'indigènes, bientôt empressés au-

tour de moi, se mirent à examiner en souriant toutes les « plantailles » (*maticas*) que j'avais cueillies dans leurs forêts. Il fut impossible de leur faire croire que je n'étais pas « un docteur blanc » et que toutes ces plantes n'étaient pas récoltées pour des usages

Magdalena à Bogotà. Je m'empresse donc de déclarer ici que le chef de la maison, M. Palacio Wills et ses frères n'ont rien de commun avec le drôle que j'ai signalé à la défiance des voyageurs.

médicaux. Après avoir passé en revue mes plantes et m'avoir donné quelques noms vermiculaires, Roséro me dit :

« Et le *cusó*, l'avez-vous trouvé? »

J'ouvris de grands yeux.

« Oui, le *cusó*, l'animal-plante? »

Et comme mon étonnement croissait :

« Le *cusó*, dit-il, est un gros ver blanc à tête noire et à six pattes. Il vit dans le sol. Quand il va mourir, ou plutôt se transformer, il s'enfoncé profondément. Ses pattes deviennent autant de racines et sa tête une tige couverte de feuillages et de fleurs. L'arbuste, que vous devez avoir rencontré, a reçu le nom de l'insecte » (voy. p. 358).

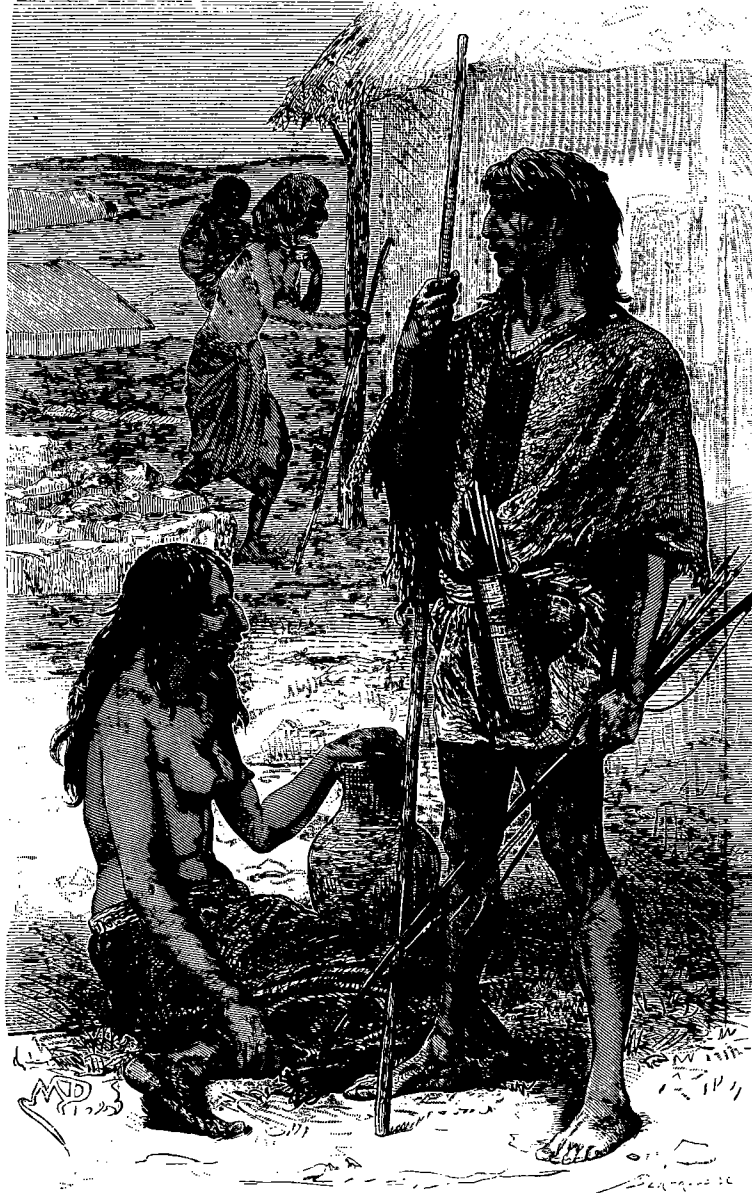
L'assistance fit chorus, et le curé, l'alcade, la fille de Roséro surtout, peu satisfaite de mon sourire dubitatif, accentuèrent les paroles de mon hôte. Je demandai si l'on pourrait me procurer un ou plusieurs échantillons du *cusó*.

« Rien de plus facile, me dit Roséro. Je vais envoyer mon gendre à la découverte. »

Cette assurance me confondait.

J'attendis avec impatience le retour de l'envoyé, qui arriva au bout de deux heures, en disant que, par une fatalité inexplicable, il n'avait rien trouvé. Je commençais à croire qu'on me mystifiait et je pris un grand parti.

« Cent piastres fortes (cinq cents francs), dis-je, à celui qui me rapportera un *cusó* avec des racines aux pattes et des feuilles sur la tête! »



Indiens Cuaikérés (voy. p. 365). — Dessin de Maillart, d'après les croquis de M. André.



La rue de San L'Abbe (habitations lacustres) (voy. p. 338 et 362). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

L'annonce fit sensation. Tout le puéblo fut bientôt sur pied et le reste de la journée se passa en recherches. Bien entendu, le fantastique animal resta introuvable, mais on m'apporta ce que j'attendais, une larve d'insecte mort, ressemblant beaucoup à celle de notre hanneton ou du rhinocéros (*Oryctes nasicornis*) et pourvue aux pattes d'appendices qui me donnèrent le mot de l'énigme (voy. p. 358). Une moisissure indiquant un commencement de décomposition couvrait la surface de l'insecte. Chacune de ses pattes se prolongeait en une sorte de tube cylindrique, renflé en massue à l'extrémité, et que je reconnus pour un champignon des genres *Isaria* ou *Sphæria* qui croissent souvent, même en Europe, sur des cadavres d'hyménoptères, etc. La tête, bien entendu, restait intacte, sans indiquer aucune trace de végétation.

Comme il faut une explication à tout phénomène de ce genre, je trouvai celle qui pouvait convenir au conte bleu de mes interlocuteurs : le cuso vit des racines de la plante (rubiacee à feuilles dorées en dessous, à fleurs blanches, qui porte son nom). La tête de quelqu'un de ces insectes reste parfois engagée dans la souche après sa mort; elle semble faire corps avec la plante, et les prolongements singuliers des pattes simulent de véritables racines. Il n'en faut pas davantage pour exercer l'imagination d'un peuple superstitieux. D'ailleurs cette crédulité prend des formes bien autrement accentuées chez les habitants de San Pablo, et Roséro me raconta avec animation qu'il s'était récemment retrouvé sain et sauf au milieu de l'écroulement de sa maison, grâce à un secours miraculeux.

Le curé, don José Maria Médis, ratifiait ouvertement les histoires de Roséro. La conversation continuant sur ce ton et les récits mystérieux se succédant, le padré raconta à son tour que l'un de ses collègues de l'Équateur, ayant une terrible rage de dents, fut guéri au moyen d'une herbe cueillie dans la Cordillère orientale, dont un Indien frotta les

gencives du curé. Instantanément la douleur cessa, mais le patient cracha toutes ses dents d'un seul coup. Revenu le lendemain, l'Indien ne parut pas s'étonner du résultat; il prit une autre herbe et en frotta de nouveau son « client ». En trois jours toutes les dents se remirent à pousser « comme celles d'un petit enfant », et le curé se retrouva en possession d'une mâchoire de première qualité.

Pendant que ces fables se débitaient gravement dans le rancho de San Pablo, les deux porteurs que j'avais fait chercher étaient arrivés. Ils se nommaient respectivement Agustin Méra et Cruz Pantojo. Je chargeai

l'un (le *canastero* ou porteur de panier) des bagages et du papier d'herbier, et je me promis de n'user des épaules de l'autre (le *carguero*) que lorsque la fatigue ne me permettrait plus de parcourir à pied ce singulier pays. Il fallut assez longtemps pour acheter les paniers de jonc longs et cylindriques (*canastos*), les provisions de bouche, les cordes de pita, les objets variés (*utiles*) nécessaires au voyage, et nous prîmes enfin la direction de Barbacoas.

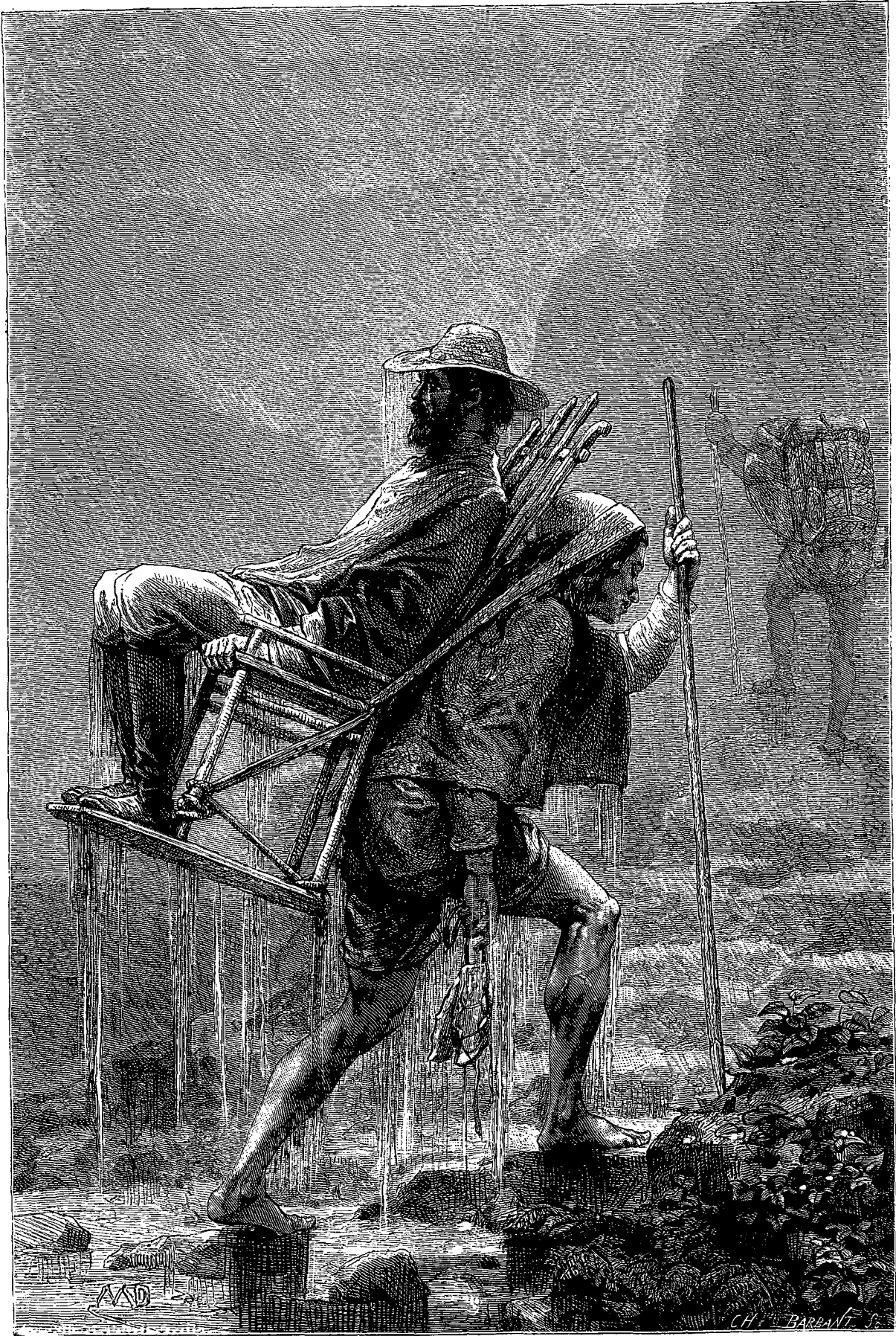
Au sortir du village (douze cent soixante-seize mètres) et de la rue singulièrement bordée de maisons sur pilotis (voy. p. 361), on descend rapidement vers la quebrada de San Pablo (onze cent soixante-deux mètres) et vers la rivière de ce nom, qui n'est autre que le Guavo

débaptisé depuis sa jonction avec le Chucunès. Les aroïdées abondent et couvrent le tronc des arbres de leurs vastes feuilles de formes variées et de la plus grande beauté. Le *Philodendron Daguense* surtout, avec ses feuilles nuancées et nervées de rouge et ses pétioles chevelus, produit un effet luxuriant. La petite localité nommée el Guadual tire son nom des bosquets de bambous (*guaduas*) qui l'entourent, prospérant dans l'humidité excessive du sol. Les arbres sont couverts d'innombrables cryptogames : les orchidées sont rares et peu fleuries, les fougères surtout sont charmantes par leur élégance et leur variété.

Vers onze heures et demie (nous étions partis à



La Guada del Carizal (voy. p. 364). — Dessin de Riou, d'après M. André.



La montée de l'Agonie (voy. p. 364). — Dessin de Maillart, d'après les croquis de M. André et de Riou.

neuf heures du matin) commença l'ascension d'une rampe dont le nom est significatif : la montée de l'Agonie (*la subida de la Agonia*). Le chemin était devenu horriblement difficile. Une végétation extraordinaire le couvrait de toutes parts. C'étaient d'immenses cécopias, des figuiers aux troncs gigantesques, des broméliacées et des aroïdées inconnues, toujours le palmier *gualte* fin et gracieux, haut de vingt mètres, à tronc blanc, des mélastomes, des rubiacées, des cyclanthées, un grand datura en arbre à tubes violets, la passiflore arborescente (*Passiflora glauca*) aux feuilles glauques, longues d'un mètre, aux belles fleurs blanches parfumées, des gesnériacées aux fleurs velues, etc., etc. Mais comment peindre l'entassement prodigieux de ces splendeurs végétales, décrire les proportions de toutes ces choses, donner l'idée de cet art infini que la nature met à grouper toutes ces charmantes productions?

A la latitude où nous sommes, le rio Guavo, qui tout à l'heure avait pris le nom de San Pablo, devient tout à coup le rio Cuaïquer, du pueblo de ce nom, situé non loin de là dans les montagnes de la rive gauche et habité par les Indiens Cuaïquerès.

L'altitude du pont du Cuaïquer à cet endroit est de mille trente-six mètres et celle de la quebrada suivante, du même nom, égale mille dix-sept mètres. Les roches de la rivière paraissent des schistes noirs comme certains terrains carbonifères, et son cours est extrêmement accidenté.

En continuant à parcourir ces sentiers abrupts, presque intransitables, on franchit successivement la quebrada Palpis, les quelques cabanes d'Armada (mille quarante mètres), le fond de la quebrada d'Armada (neuf cent quatre-vingt-quatorze mètres), puis l'alto du même nom (quatorze cent cinquante-huit mètres), que l'on n'atteint qu'avec grand'peine, par des pentes excessives. Près de là je trouvai, pour la première fois, à la place des plantations de bananiers ordinaires, le *maqueño* ou bananier nain de la Chine (*Musa Cavendishii*), dont les fruits, plus gros que ceux

de la variété commune (*guineo*), sont gros comme le poignet et très savoureux. On cultive aussi, dans de petites plantations régulières, une sorte d'héliconia dont les énormes feuilles, vernies en dessus, argentées en dessous, servent aux carguéros, sous le nom de *bijao*, à couvrir leurs charges et à les abriter contre la pluie qui gâterait les marchandises. On enlève avec les dents la côte médiane des feuilles pour les rendre plus souples, et on les vend, sous le simple nom de *hojas*, en paquets de vingt ou trente, au prix d'un *cuartillo*.

A la Guada del Carizal (quinze cent seize mètres),

sur le même alto (voy. p. 362), des plantes à beau feuillage violet, dont je ne puis indiquer même la famille, ornent les deux côtés du chemin jusqu'au bas de la montagne. Nous traversons des passages très étroits et très profonds, et mes pauvres carguéros, suant d'ahan, sont obligés de se reconforter par de fréquents *tragos* de guarapo et d'aguardienté. Quand on rencontre une case d'indigène, elle est d'une saleté repoussante; les pauvres gens qui l'habitent vous crient au passage : *maduros, cocinados, calienticos, guarapo, comida*, ce qui s'applique à des bananes « mûres, cuites, chaudes, au guarapo, au diner composé d'un grossier sancocho, etc. » Le type de toutes les femmes rappelle une race mélangée d'indien, de nègre et



Cases des Indiens Cuaïquerès. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

d'un peu de sang espagnol; elles sont vêtues d'une simple chemise ouverte, sorte de sarrau ou de souquenille non serrée à la taille, et laissent pendre leurs beaux cheveux noirs en liberté. Sur une sorte d'étagère fixée aux poteaux de la case, elles placent quelques paquets de ces bananes et des feuilles de *bijao*, qu'elles offrent au passant pour quelques sous.

En arrivant à el Carizal (treize cent quarante-cinq mètres), sur le bord d'un très joli torrent, je trouve à m'abriter sous le toit d'un indigène nommé Jésus Moriano. Une troupe d'Indiens Cuaïquerès s'est installée dans le voisinage, et je pars de là pour Cuaspi, afin d'étudier sur place cette singulière tribu, restée sau-

vage au milieu de la demi-civilisation qui l'entoure. On pénètre sur le territoire des Cuaïquerès, situé sur la rive gauche du rio Cuaïquer, en franchissant ce cours d'eau, très torrentueux en cet endroit, sur un pont d'une forme étonnante, nommé puenté de Guascas. Il se compose de deux câbles jetés d'une rive à l'autre et fixés aux branches des arbres. Ces deux câbles, formés de lianes (*bejucos*) superposées à un mètre au-dessus l'une de l'autre, dans le sens vertical, sont reliés par un lacis d'autres lianes plus petites et arrêtées de place en place par des tirants qui ajoutent à leur solidité. Les Cuaïquerès, agiles comme des singes, passent sur ces cordages en se glissant obliquement, et retirent le tout derrière eux « pour que la variole ne le traverse pas. » En effet, ils ont réussi, de cette manière, à empêcher l'introduction, dans leur pueblo de Cuaïquer, de cette terrible épidémie qui ravageait le pays au moment de mon passage.

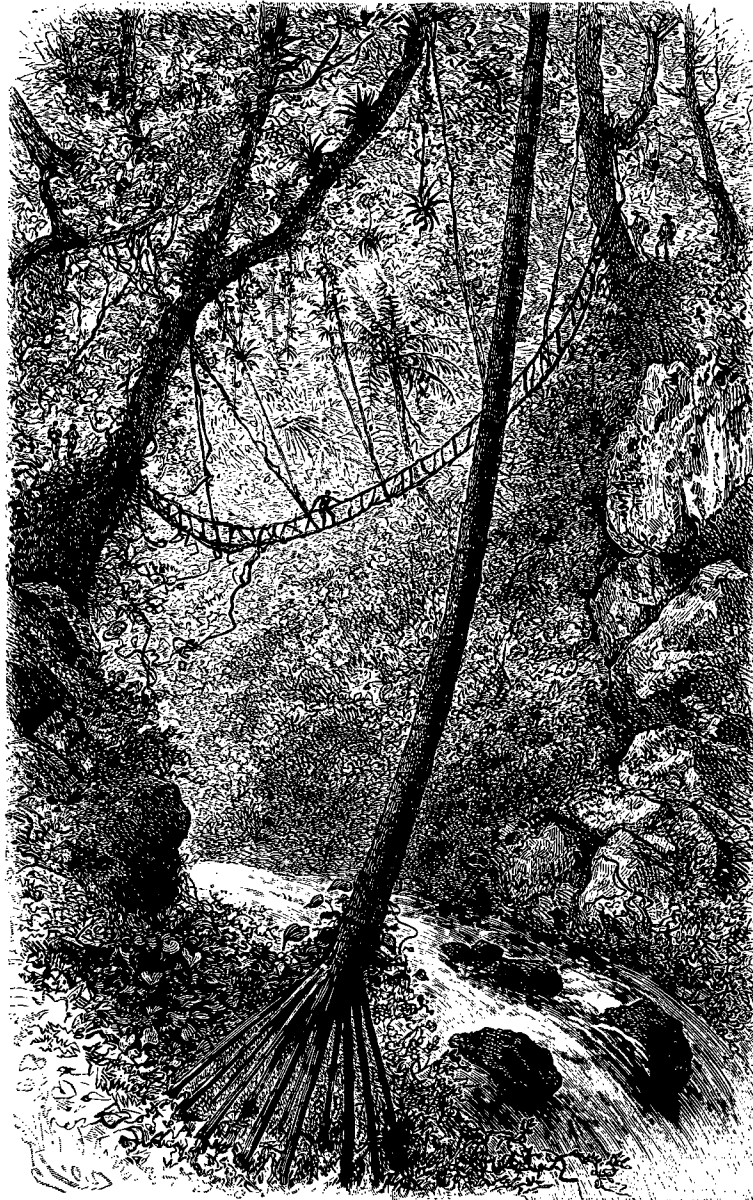
Les Indiens Cuaïquerès, dont plusieurs se sont rassemblés dans les cases de Cuaïquer, errent pour la plupart dans les montagnes, depuis cette localité jusqu'à Cuascavi et plus bas vers l'ouest. Ils constituent une tribu peu nombreuse, pacifique, remarquable par l'élégance et la gracilité de leurs formes, les femmes surtout.

Celles que j'ai vues montraient une excessive timidité, baissaient les yeux vers le sol, et répondaient à grand'peine aux questions que je leur adressais par

l'intermédiaire d'un de leurs anciens chefs qui parlait quelque peu l'espagnol.

Les hommes sont de stature moyenne, bien pris, d'une couleur bistre carné léger; les cheveux, plats, descendent assez bas sur la nuque. L'un d'eux, qui consentit à grand'peine à poser pour me laisser prendre son profil, répondait au nom de Taïjus, et le

dessin de la page 360 reproduit assez exactement son type, qui différait surtout des Indiens de la Cordillère par le nez busqué, fort, et les attaches fines, jamais empâtées par la chair. Les Cuaïquerès se tatouent généralement le visage au moyen d'une plante qu'ils nomment *vija* et qui donne une belle couleur rouge orangé, mélangée de traits bleus produits par l'indigo (*añil*). C'est surtout dans le type des femmes que je trouvai les différences les plus caractérisées avec ce que j'avais rencontré jusque-là. Elles étaient petites, le teint bronzé, le nez bourbonnien à narines pincées, arrondies, les cheveux longs, épais, la bouche moyenne, à lèvres plates, bistrées, le front déprimé, les sourcils peu apparents, rap-

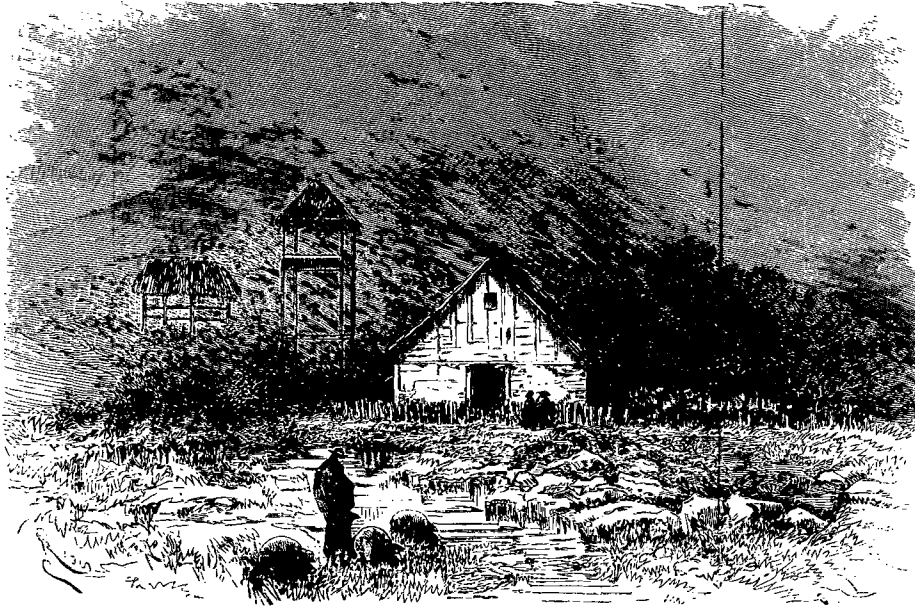


Le pont de lianes de Guascas. — Dessin de Riou, d'après M. André.

prochés des paupières très saillantes, les cils assez fortement développés, les yeux brillants, moyens, non obliques, assez beaux, le menton petit, arrondi. Au lieu du développement thoracique considérable que présente l'Indien des hauteurs, leur poitrine, un peu évasée, sous des épaules abattues et gracieusement arrondies, présentait des seins ovoïdes, fortement aréolés même chez les jeunes filles et finement

mamelonnés. Les pieds courts et bien faits, des jambes d'une ligne parfaite, des hanches peu saillantes, des bras et des mains un peu grêles, mais de forme irréprochable, tels sont les traits physiques que j'ai trou-

vés communs à la plupart des Indiennes Cuaïquéras qu'il m'a été donné d'observer. La plupart vont nues jusqu'à douze ans, âge auquel elles se marient et deviennent mères. Devenues nubiles, elles s'envelop-



Église d'Altaquer. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

pent obliquement le bas du torse, au moyen d'un pagne ou morceau de *bayeta* de couleur gros bleu, qu'elles relèvent entre les jambes quand elles sont en marche.

En revenant sur les bords du rio de Cuaïquer, pour

reprandre la direction de Barbacoas, je trouvai d'abord la quebrada de Cuesbi (mille cinquante-quatre mètres), puis la montée qui se termine par l'alto de la Ensellada (douze cent soixante-sept mètres), d'où la vue s'étend



La quebrada Cuyambé. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

sur un océan de montagnes boisées qui abritent Altaquer, Cuyambé, Paramo, etc. Le plus haut sommet lointain, vers l'ouest, est celui d'el Mirador, ainsi nommé parce qu'on l'a comparé à un balcon

(*mirador*) d'où l'on jouit d'un panorama immense.

Les pentes sont de plus en plus abruptes. On arrive à Altaquer (mille cinquante mètres), pueblo misérable, composé de dix-huit cases d'aspect sordide,

peuplé de soixante habitants, laids, paresseux, et cent fois moins intéressants que les sauvages que je venais de voir. Tous vendent des bananes et du guarapo aux cargueros; c'est leur seule industrie. L'église, sorte de hutte de bois peint en blanc, hordée en terre au pignon et décorée de carreaux blancs et rouges, était couverte de feuilles de palmier, et précédée d'un clocher de silhouette assez nouvelle, sorte de campanile à jour ou tour carrée formée de quatre pieux surmontés d'un toit de chaume. Altaquer et la québrada qui suit le pueblo sont dans une jolie situation, dont le pittoresque s'accroît encore lorsqu'on traverse le rio Nembi (neuf cent quatre-vingt-neuf mètres), au cours rapide, bondissant à travers d'énormes blocs roulés. Puis viennent les québradas de Tulpas (neuf cent soixante-dix-sept mètres) et la québrada si richement plantée de Cuyambé (neuf cent quatre-vingt-quatorze mètres).

A la case de los Astrojos, de pauvres malades vinrent à moi, m'appelant *señor doctor* et me demandant avec instance un *remedio* contre la variole. Je ne pus que les plaindre, déplorant les misères qui accompagnent la pauvre humanité dans des contrées si riches et si belles. Près de là était un charmant coin de paysage. Une croix grossière, située auprès d'un perchoir à poules, des plus pittoresques, était l'objet de la vénération particulière des cargueros qui avaient placé en cet endroit une sorte de banc, ou poutre horizontale, servant de repos pour leurs charges, après l'ascension de l'Alto. Cette croix était chargée d'une charmante broméliacée à feuilles pourpres, de petite taille, appartenant au genre *Tillandsia* et que je nommerai *T. sanguinea* si elle est nouvelle. Ce joli feuillage cramoisi formait le plus gracieux ornement sur cette croix vermoulue, qui a reçu le nom de *Cruz de los bicundos*.

Je remarquai, sur le banc de repos des cargueros (*descanzo*), l'arrangement particulier de leurs charges. Pour pouvoir passer facilement dans les angosturas

ou chemins étroits ravinés entre des parois verticales, ces charges sont arrangées dans des paniers presque cylindriques, longs et étroits, formés des tiges fendues du *Gynerium saccharoides*. Notre dessin (voy. p. 368) donne exactement le détail d'un de ces canastos appuyés sur le bâton B (*bordon*) surmonté de la ruana et de la feuille de bijao A pour le préserver de la pluie. Il est accompagné de la paire de sandales de cuir C (*zapatitos*) pour protéger le pied sur les roches tranchantes, du *chinan* E où sont les papiers de l'expéditeur, de la *pepa* F pour appuyer la nuque du porteur, de la *cargadera* G ou bretelle frontale, et des bretelles de bras

ou *braseros* D, sans compter la tasse au guarapo H (*mate*). Placer ainsi le panier au repos se nomme *apuntalar*, et on dit alors la charge *apuntalada*.

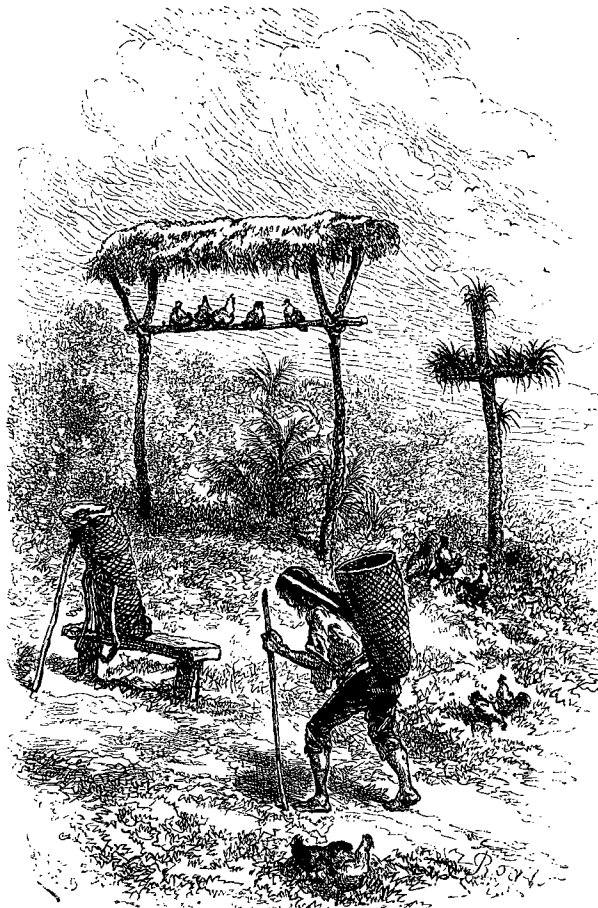
En poursuivant la route vers el Paramo je rencontrai des touffes de broméliacées du genre *Pitcairnia*, assez grosses pour obstruer le chemin; c'étaient les mastodontes du genre. Plus loin pendaient au-dessus de ma tête deux autres petites espèces de la tribu des tillandsiées, remarquables par leur port sarmenteux et grim pant, et leurs étranges fleurs vertes à grandes bractées roses¹.

Sur le chemin, les rares cargueros que l'on rencontre ne manquent jamais de vous saluer d'un *buenos dias de Dios a Usted*, et c'est avec grand plaisir qu'on leur offre une goutte d'eau-de-vie, en les

voyant ruisseler de sueur malgré la pluie incessante et chaude de ce singulier pays.

Dans presque toutes les cases, on entend résonner l'instrument que j'ai signalé précédemment sous le nom de marimba. C'est une sorte de grand harmonica (voy. p. 358), attaché aux poutres du toit par deux cordes, et composé de vingt bambous suspendus au-dessus de vingt lames de bois de palmier *chontaduro* (*Astrocaryum*) sur lesquelles on frappe avec un bâton (*taco*) trempé dans du suc de *ficus* ou caout-

1. Ces deux espèces de plantes m'ont servi à constituer le nouveau genre *Sodirola*. Ce sont les *S. caricifolia* et *graminifolia* (voy. *Bulletin de la Soc. botan. de France*, année 1877, p. 164).



Los Astrojos. — Dessin de Rieu, d'après un croquis de M. André.

chouc. Les Cuaïquérés, de même que les habitants métis de toute la région, raffolent de la musique produite par cet instrument, dont ils jouent avec une assez grande volubilité. Une sorte de tambour nommé *cuno*, dont nous avons vu un échantillon analogue au village d'el Bordo, présente ici une forme un peu différente, et on s'en sert comme de caisse roulante.

La québrada Téjada est reconnue avant d'atteindre el Paramo, point d'arrêt qui offre quelques ressources et où l'on peut renouveler les provisions. Le petit cours d'eau de Pipulta, Pilcuan, Buénavista, Quendan, l'Almorzadéro, et enfin Téjutès, sont les dernières localités que l'on traverse avant d'arriver à Barbacoas, situé à l'altitude de vingt-deux mètres seulement du niveau de la mer, et dernière étape de voyage. De là on peut gagner par le rio Télembi et divers canaux, dans la région submergée et malsaine de la côte, le golfe et l'île de Tumaco, petit port d'embarquement sur le Pacifique, où touchent une fois par mois les vapeurs qui vont du Callao à Panama.

J'arrêtai mon voyage avant d'atteindre Barbacoas, mon excursion ayant simplement pour but d'explorer botaniquement la région que je venais de parcourir, et les plantes vivantes que je voulais expédier en Europe exigeant mon retour sur les hauts plateaux de Tuquerrès, d'où je devais poursuivre ma route vers l'Équateur. J'appris seulement que la petite ville de Barbacoas était alors assez florissante, grâce à sa position comme tête de ligne du chemin de Tuquerrès, et comme *emporium* de toutes les marchandises venant d'Europe.

La population du district atteint cinq mille âmes, et si le chemin était meilleur, elle ne tarderait pas à doubler, car la position privilégiée de Barbacoas, au confluent du rio Guagui avec le rio Télembi, au pied de la Cordillère de l'Ostional, à l'extrémité de

la serrania de Pipulta, est saine et protégée des miasmes de la côte par les collines qui l'entourent au nord et à l'ouest. Sa température atteint vingt-sept degrés de moyenne annuelle. La fondation de Barbacoas, due à don Francisco de Parada, conquérant de nombreuses tribus indiennes, est référée à l'année 1600 par les historiens.

Mon retour se fit par la même voie, avec mes fidèles porteurs. Nous retrouvâmes, jusqu'à San Pablo, bien des fois la « montée de l'Agonie » sous des noms différents. La rapidité des pentes et les difficultés de ce chemin sont impossibles à décrire. J'appris des indigènes que si la route de la laguna Cocha, comme je le leur annonçai, s'appelait le « chemin des singes » (*camino de los monos*), celui de Barbacoas avait reçu de son côté celui de « chemin des oiseaux » (*camino de los pajaros*). Pendant cette seconde partie du voyage, la pluie ne cessa pas plus qu'en allant, et j'arrivai à San Pablo, pour retrouver ma mule, sans avoir un seul jour cessé d'être sous l'eau. Je congédiai mes porteurs, Méra et Pantojo, aussi content d'eux qu'ils le parurent de moi, et je m'acheminai vers Piedra Ancha, et de là vers Tuquerrès, où j'arrivai le 30 mai sans encombre. Mes récoltes avaient dépassé trois cents espèces de plan-

tes, que je ne possédais pas encore, et mes albums, mon livre de notes s'étaient plus enrichis dans cette seule quinzaine que dans les deux mois qui l'avaient précédée. Grâce aux précautions hygiéniques que j'avais prises, j'eus la bonne fortune de revenir indemne d'une région dont les voyageurs se tiennent généralement éloignés avec terreur, et je trouvai qu'au total les fatigues et les petites misères de cette exploration étaient amplement récompensées par les résultats que j'avais obtenus.

Éd. ANDRÉ.

(La suite à une autre livraison.)



La carga apuntalada (voy. p. 367). — Dessin de Sellier, d'après M. André.